ARDOUIN-DUMAZET



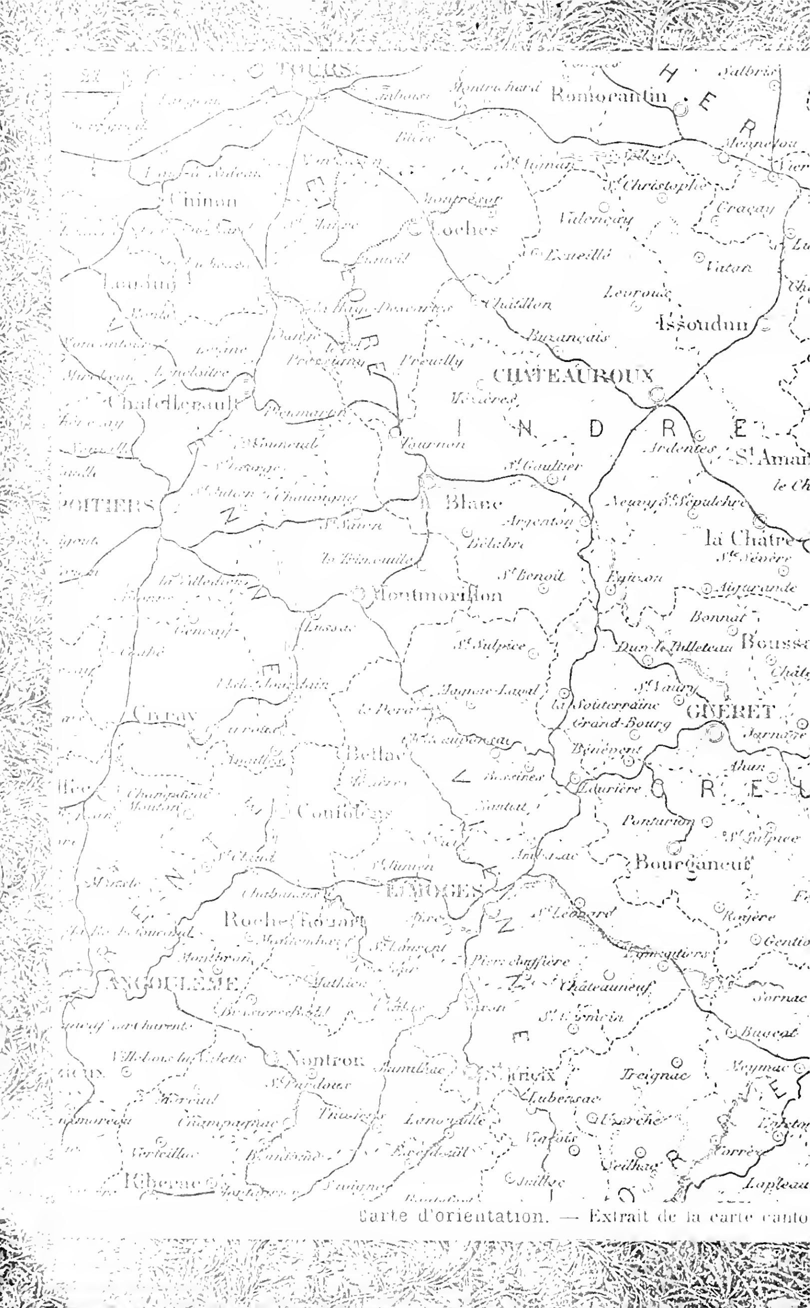
PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie

CENTRE

BOURBONNAIS
HAUTE MARCHE

Sologne Bourbonnais…
Limagne Bourbonn…
Monts de la Madel…
Val d'Allier
Vallée de la Cr…
Plateau de Com…



Carte d'orientation. — Extrait de la carte canto



1 : 1.600.000 du Service géographique de l'armée.

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

27ème Série

BOURBONNAIS

ET

HAUTE-MARCHE



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS



Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Armée et la flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la flotte en 1894. Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française 1894. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume grand in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

— 1re Série : Le Morvan, Le Val de Loire et le Perche.
— 2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
— 3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
— 4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
— 5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
— 6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et de Dieppe).
— 7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
— 8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
— 9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
— 10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
— 11e Série : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
— 12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
— 13e Série : La Provence maritime.
— 14e Série : La Corse.
— 15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
— 16e Série : De Vendée en Beauce.
— 17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
— 18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
— 19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
— 20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
— 21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
— 22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
— 23e Série : Plaine comtoise et Jura.
— 24e Série : Haute-Bourgogne.
— 25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
— 26e Série : Berry et Poitou oriental.
— 27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
— 28e Série : Limousin.

Sous presse :

— 29e Série : Bordelais et Périgord.
— 30e Série : Gascogne. — 31e Série : Agenais et Quercy. — 32e Série : Auvergne. — 33e Série : Rouergue et Gévaudan.

Sept autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.
Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

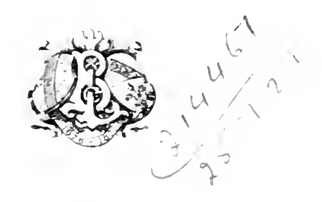
27e SÉRIE

Bourbonnais — Haute-Marche

SOLOGNE BOURBONNAISE — LIMAGNE BOURBONNAISE
MONTS DE LA MADELEINE — VAL D'ALLIER
VALLÉE DE LA CREUSE — PLATEAU DE GENTIOUX

(Départements de l'*Allier* et de la *Creuse*.
Parties de la *Nièvre* et du *Cher*.)

Avec 27 cartes ou croquis



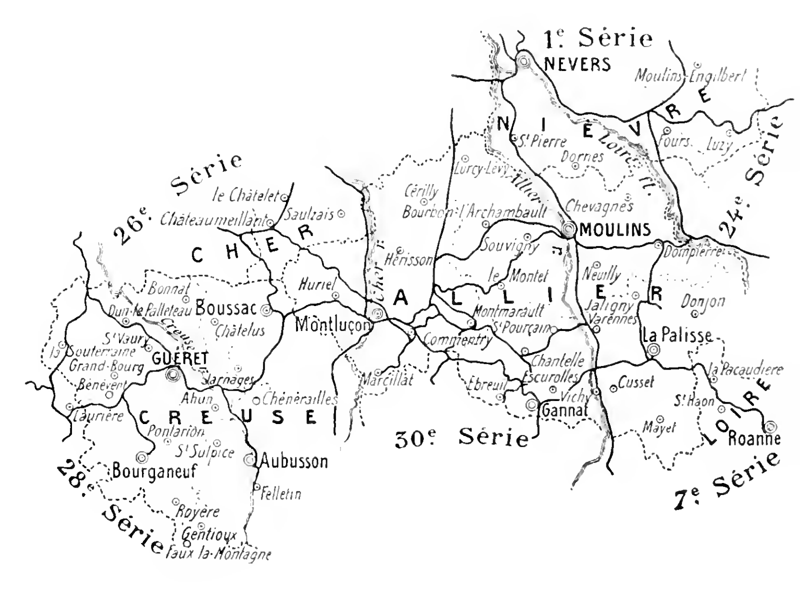
BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1903

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 27ᵉ SÉRIE



Pour les échelles des croquis empruntés aux diverses cartes de l'État-major, voyez la table des cartes page 244. — La plupart des cartes sans indication d'échelle sont extraites de la carte au 1/80000ᵉ.

Trois indications erronées des pages 39, 71 et 107 sont rectifiées par la table.

VOYAGE EN FRANCE

I

NEVERS ET LE BEC-D'ALLIER

Nevers. — La ville. — Son rôle économique. — Les faïenciers. — La métallurgie. — La navigation. — La gare de Saincaize. — Saint-Pierre-le-Moûtier. — Le canton de Dornes. — Entrée en Bourbonnais.

Moulins. Juillet.

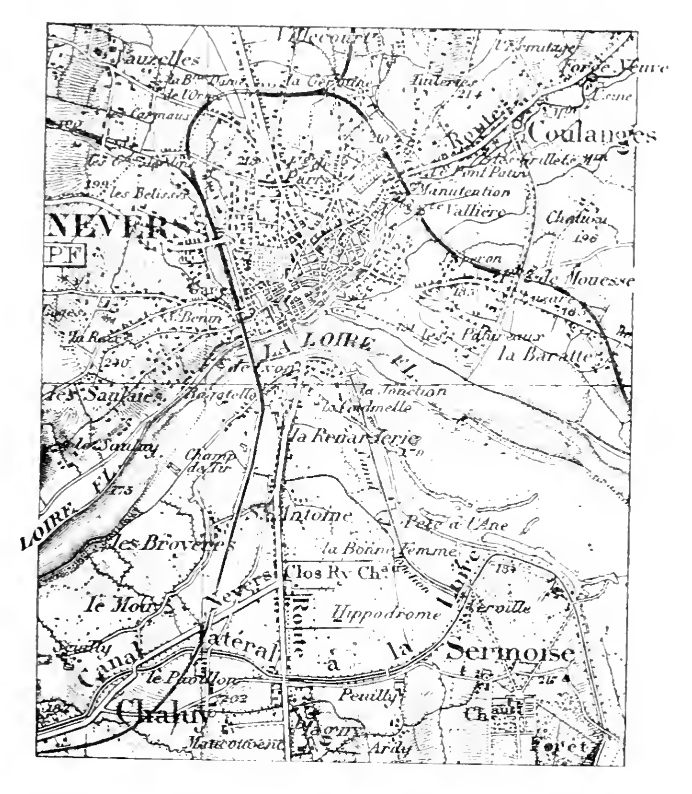
Quand, en 1890, j'entreprenais les premières excursions de ce voyage en France pour le journal *le Temps,* je ne prévoyais guère que ces « notes et impressions », comme on eût pu les appeler, trouveraient auprès du public un succès assez vif pour que cette tâche de journaliste devînt l'embryon d'une œuvre aussi étendue, devant prendre quinze années et plus peut-être de mon existence. J'allais alors sans plan déterminé, au hasard de la route, étudiant les hommes et les choses, délaissant ce qui me paraissait trop connu. Ainsi Nevers, la première ville où je

m'installai pour rayonner sur le Morvan, la Puisaye et la Sologne, fut négligée ; des lecteurs me l'ont reproché d'une façon à la fois aimable et impérieuse. Leur cité, m'ont-ils dit, méritait mieux que ce dédain.

Ils avaient raison. Dans les contrées du Centre, où les villes ne sont pas toujours intéressantes, l'ancienne capitale de ces ducs d'origine flamande, allemande ou italienne, qui jouèrent un rôle épisodique, mais brillant dans notre histoire, a une originalité réelle. Un coin, autour du Palais ducal, est franchement pimpant et pittoresque par les édifices, qui constituent une sorte de cité au cœur de la ville. C'est une surprise pour le visiteur montant par l'avenue de la Gare, banale et quelconque, que l'exquise silhouette de ce palais aux tours élégantes, coiffées de toits aigus surmontés de couronnes et de tourelles, où l'on a installé : en bas, les services judiciaires ; au deuxième étage, un musée renfermant de précieux spécimens de la vieille « faïence de Nevers ».

Sur la même place, la cathédrale Saint-Cyr fait noble figure par ses chapelles rayonnantes et sa haute tour. Un jardin français complète la décoration de ce coin de ville. Une place contiguë, régulièrement tracée, se termine en ter-

rasse au-dessus de vieux quartiers traversés par l'humble rivière de Nièvre ; de là on découvre des campagnes immenses, très vertes, au milieu



desquelles erre la Loire indigente mais large, énorme lit de sables fauves où miroitent les filets d'eau du fleuve estival. Vienne l'hiver et l'on

aura l'impression d'un Mississipi, tant le flot sera puissant.

Deux bustes : Claude Tellier et Adam Billault, le menuisier-poète dont la fortune littéraire nous semble extraordinaire, ont été placés dans le square.

L'auteur du *Rabot* et du *Vilebrequin* est encore populaire dans sa ville natale ; la maison où il est né est une des choses que l'on montre aux étrangers.

Nevers est resté une vieille cité, dont toute l'animation se porte dans la rue du Commerce, montant de la Nièvre à la préfecture et passant près de la belle église Saint-Étienne, type très pur du style roman auvergnat. A cette extrémité de la vivante artère, se dresse un arc de triomphe assez lourd, qu'un duc de Nevers fit élever en l'honneur de Louis XV et de la victoire de Fontenoy. Pour rendre l'hommage plus pompeux, on commanda quatre vers à Voltaire. Le philosophe estimait très cher sa *copie*, on la lui paya 100 louis, c'est-à-dire 500 fr. la ligne. C'était beaucoup pour ce « chef-d'œuvre » :

Au grand homme modeste, au plus doux des vainqueurs,
Le père de l'État, au maître de nos cœurs.

lit-on d'un côté.

De l'autre :

> A ce grand monument qu'éleva l'abondance
> Reconnaissez Nevers et jugez de la France.

Gresset, qui avait professé au collège des Jésuites de Nevers, devenu le lycée, et où il avait écrit *Vert-Vert,* se serait peut-être mieux tiré de l'hommage lapidaire demandé aux poètes.

Aux abords de la préfecture, s'étend un quartier neuf de rues régulières, confinant au Parc, une des plus vastes et solennelles promenades de France, plantée par un des derniers ducs. Le parc du château était alors complètement en dehors de la ville, car Nevers, jusqu'à la Révolution, ne comprenait que des quartiers en amphithéâtre, descendant au confluent de la Loire et de la Nièvre et à cette dernière rivière. Là, sont encore des rues étroites, assez mal bâties, et quelques vestiges de l'enceinte, notamment la vieille porte de Croux, ravissant spécimen d'architecture de la fin du XIVe siècle ; une société savante eut l'idée heureuse d'en faire un musée d'antiquités.

Ce vieux Nevers, aux ruelles mornes, fut jadis peuplé par la colonie de faïenciers qu'appela d'Italie un des Gonzague de Mantoue, devenus ducs de Nivernais, qui firent de leur nouvelle

patrie un des foyers d'art les plus vivants de notre pays. Jusqu'à la Révolution et même assez longtemps pendant les premières années du XIXe siècle, la faïencerie de Nevers occupa de très nombreux artistes et ouvriers. Tout le quartier de la Porte-de-Croux et des remparts était peuplé par eux ; ils avaient une église particulière : Saint-Genest, aujourd'hui transformée en brasserie. A la fin de l'ancien régime, Nevers comptait onze fabriques de faïence. En 1835, elle possédait encore beaucoup de ces usines, renfermant 700 ouvriers. Ceux-ci, d'après Abel Hugo, étaient payés 1 fr. 75 c. par jour. L'émail, réputé pour sa solidité et son éclat, nécessitait chaque année 135 000 kilogr. de plomb et 32 000 kilogr. d'étain.

Peu à peu les usines se sont fermées. En 1864, il en subsistait quatre. Une seule reste aujourd'hui, s'efforçant de conserver les traditions de l'antique fabrique de Nevers. Son chef, M. Montagnon, emploie des ouvriers qui peuvent, dit-on, retrouver leurs aïeux parmi les artistes italiens venus il y a plus de 300 ans. Mais la plus grande partie de cette colonie, si longtemps vivace, s'est dispersée dans les industries qui se sont implantées à Nevers et aux environs.

Une fabrique de porcelaine a utilisé quelques-uns des céramistes que la fermeture des faïenceries avaient menacés, c'est pour ainsi dire une sentinelle avancée de Vierzon et de Limoges dans la vallée de la Loire ; comme Digoin, elle est isolée du reste des manufactures produisant cette poterie de luxe.

Nevers a perdu une partie de l'industrie métallurgique qui l'animait jadis ; sa fonderie de canons a été supprimée, le personnel et l'outillage sont allés accroître le grand établissement de Ruelle [1], mais elle conserve quelques ateliers et fonderies, notamment dans le faubourg de la Pique. La production des colles fortes et des engrais est importante. D'ailleurs, on peut considérer les grandes usines du voisinage, à Fourchambault et à Imphy, comme des dépendances de Nevers. Ces vastes ruches [2] expliquent l'importance du chef-lieu de la Nièvre dans le mouvement de la Banque de France. Sa succursale est au 59e rang, avant celles de villes plus populeuses comme Montluçon, Pau, Brest, Avignon, Poitiers, etc. Malgré tout, Nevers n'a pas

1. Sur Ruelle, voyez la 15e série du *Voyage en France.*

2. Au moment où j'écris ces lignes, Fourchambault a fermé en partie ses ateliers et renvoyé des centaines de travailleurs.

eu le développement qu'elle pouvait espérer; l'abandon des innombrables petites forges au bois qui l'entouraient l'a empêchée de devenir une grande cité. Après avoir été à la tête de la métallurgie dans le monde par les forges de la Chaussade-Guérigny, longtemps le plus puissant établissement de ce genre, la Nièvre a dû laisser ce rang à d'autres départements mieux dotés par les minerais à haute teneur ou par la houille. En 1864, il y avait encore 22 usines métallurgiques en activité, 8 chômaient. A l'époque de grande prospérité, vers 1830, on recensait 26 hauts fourneaux, 12 fours à réverbère, 4 ateliers de moulage et 116 affineries; trois autres forges, 20 fourneaux à réverbère, 10 chaufferies avec 8 laminoirs étaient outillés à l'anglaise, 16 affineries convertissaient la fonte en acier; de nombreuses usines étaient consacrées à la forge ou à la cémentation; cinq avaient des martinets, une autre fendait le fer en verge; il y avait 32 chaufferies et 13 laminoirs à tôle, 4 chaufferies pour les ancres, des fabriques de limes et de fer-blanc, etc. Ces diverses manufactures, réparties dans les forêts d'où l'on tirait le charbon de bois, au bord des rivières et des ruisseaux qui donnaient la vie à l'outillage, occupaient environ 1 800 ouvriers. C'est, toute-

fois, un chiffre inférieur à celui des établissements modernes de Fourchambault, Imphy, Guérigny et la Pique ; le chiffre actuel des affaires dépasse de beaucoup les 8 à 9 millions de 1830, mais il n'en est pas moins vrai que la suppression des petites usines patriarcales qui couvraient le pays a été une perte incomplètement compensée par le développement de la grande industrie. Autrefois, tout était produit par le sol : minerais, combustible et main-d'œuvre. Maintenant les fontes viennent de l'Est, les charbons de Saône-et-Loire, les ouvriers d'un peu partout.

Si Nevers n'a pas hérité de toutes ces menues fabriques, c'est que l'on ne pouvait prévoir, au moment de la fièvre des chemins de fer, que le rôle de la navigation redeviendrait capital. Nevers eût été mieux situé que Fourchambault ou qu'Imphy, le canal latéral la desservant directement par une jonction et possédant un des ports les plus actifs du réseau du Centre [1]. Sa situation

---

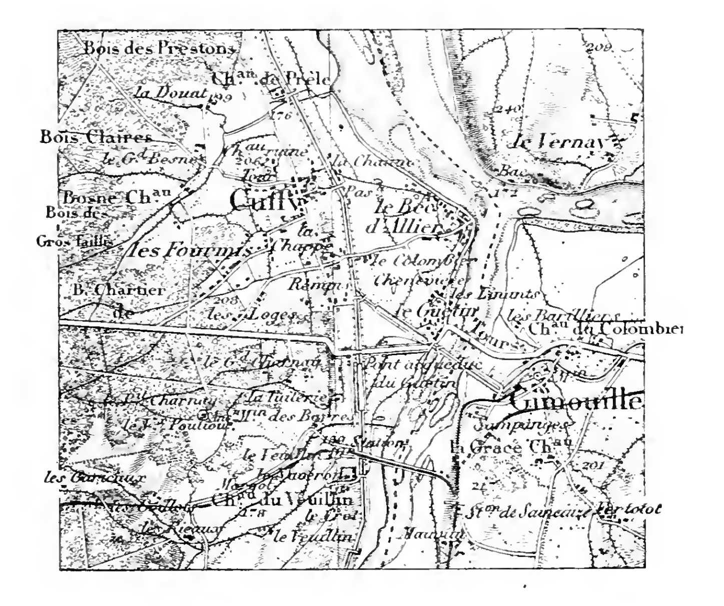
1. Le port de Nevers est en constant développement. En 1898, son tonnage total était de 53 568 tonnes ; l'année suivante, il dépassait 80 000. Les débarquements étaient les trois quarts du mouvement total, avec 60 000 tonnes, en bois, fer, matériaux de construction, houille, denrées alimentaires, engrais et amendements. Au départ, le port embarque du charbon de bois, du bois de chauffage et des étais de mine pour la région de Montluçon.

commerciale est donc excellente ; elle serait bien plus favorable encore si le chemin de fer de Vierzon et Bourges était venu s'embrancher dans sa gare à la ligne de Lyon, en desservant Torteron et Fourchambault, au lieu d'aller aboutir à la station champêtre de Saincaize[1].

Celle-ci, une des plus actives du réseau français, puisqu'elle est au terminus de la principale voie transversale de la Compagnie d'Orléans, faisant communiquer Nantes, Brest, Cherbourg avec Lyon et Marseille par Tours, se trouve en effet en pleins champs, loin de tout village, bien plus près de Gimouille (1 kilomètre) que de l'infime hameau dont elle a pris le nom (3 kilomètres). Malgré son importance, cette grande station où les trains s'abritent sous une vaste halle, n'a fait naître aucun centre de population : Nevers était trop proche ; pourtant l'endroit était admirablement indiqué pour une cité industrielle : la Loire et l'Allier se réunissent au-dessous de Gimouille, le canal latéral y franchit le fleuve sur un superbe pont-aqueduc et forme un port relié directement par voie ferrée à la gare

1. Population de Nevers au recensement de 1900 : 27 673 habitants.

de Saincaize, port doté d'une grue permettant la manutention facile des marchandises et dont le mouvement dépasse 20 000 tonnes. Une société du Midi a établi sur ce point de grands entre-



pôts de pétrole, mais à cela s'est borné l'effort commercial pour profiter de ce site remarquable.

L'Allier parvient à la Loire au Bec-d'Allier, en débouchant d'une vallée ample, large, riche, où les villages et les châteaux sont nombreux. Sur la rive gauche — berrichonne — s'étendent

des bois immenses, longs de six lieues, parcourus par une rivière paresseuse souvent retenue en étangs. La partie centrale porte le nom du bourg d'Apremont, dont le château féodal se mire dans le flot de la grande rivière des Cévennes et de la Limagne.

La vallée se rétrécit, un massif de collines de faible élévation se rapproche de l'Allier, sur la rive droite, et forme une sorte de défilé en face du Veurdre. Les grandes voies de communication ne l'empruntent pas, le pont du Veurdre n'a guère qu'un intérêt local; route et voie ferrée coupent un coude de la rivière pour desservir le principal centre de cette partie du val, la cité déchue de Saint-Pierre-le-Moûtier.

Vue de la portière d'un wagon, celle-ci attire l'attention; la masse des toits, des débris de tour, le clocher, ont du caractère; si l'on s'aventure dans la ville, on éprouve quelque désillusion. Cependant l'église n'est pas sans intérêt, malgré le badigeonnage outré dont elle est affligée; au sein d'un bénitier de bronze, on a inséré une faïence moderne de Nevers d'un effet inattendu. Dans une rue voisine, une maison présente une porte de la Renaissance très fleurie, couverte de sculptures au milieu desquelles se détache l'enseigne d'un vétérinaire. Une autre

habitation ancienne a les panonceaux d'un notaire.

Les rues sont d'un calme absolu. Pourtant elles ont des jours d'activité fiévreuse, c'est pendant les foires. Saint-Pierre est le centre commercial pour un riche pays d'élevage compris entre l'Allier et la Loire. Il y a là de très beaux prés d'embouche comparables à ceux de Saint-Benin-d'Azy et des Amognes[1]. Un concours annuel récemment fondé attire les propriétaires de la région ; on y voit d'admirables bêtes de la race charollaise-nivernaise, devenue la base de l'économie rurale dans toute cette contrée.

Peu ou pas d'industrie, sinon l'extraction de sables renommés pour la fabrication de la faïence. Autrefois ces sables alimentaient jusqu'aux fabriques fameuses de Rouen ; leur débouché est considérable encore, puisque l'exploitant a une maison à Paris.

Dans ses environs, Saint-Pierre possède des eaux minérales auxquelles les gens du pays attribuent de grandes vertus curatives. Elles jaillissent près de Saint-Parize-le-Châtel, dans la partie la plus prospère du canton, à la marge du grand

1. 1re série du *Voyage en France*.

massif forestier du Chabet et du Perray, qui couvre la plus grande partie du canton de Dornes.

Pays peu visité, peuplé de bûcherons et d'éleveurs. De superbes prés d'embouche s'étendent entre les bois, au long de petites rivières indigentes dont les plus longues : Dornette, Abron, Ozon, Acolin, vont à la Loire, tandis que l'Allier ne reçoit que de très courts ruisseaux. Cependant, si large est l'obstacle du fleuve, que les relations se font par le val d'Allier, où le chemin de fer, tracé au pied de la terrasse, est devenu la route naturelle des échanges.

Ces cantons de Dornes et de Saint-Pierre-le-Moûtier, si nivernais par leurs bois et leurs herbages, confinent à une région de terres sablonneuses et pauvres, qui fut pendant longtemps infertile et avait mérité le nom de Sologne bourbonnaise, mais est maintenant en pleine voie de rénovation agricole. Par elle commence la province du Bourbonnais, dont, sur la foi de Michelet, on a fait une sorte de mosaïque de contrées sans lien entre elles, juxtaposées au hasard des acquisitions féodales ; cependant elle offre presque partout des limites naturelles, comme des fleuves et la crête des monts, ou des changements bien nets dans la physionomie du sol.

La grande vallée centrale de l'Allier seule ne change pas. Elle présente sans cesse l'aspect opulent de ses rives, terres de *chambonnages* où le limon fertile se couvre de cultures et de prairies superbes. Ce « val d'Allier », c'est le cœur et la perle du Bourbonnais ; on comprend l'admiration d'Arthur Young et son désir d'y devenir propriétaire.

II

MOULINS ET SOUVIGNY

Tristram Shandy à Moulins. — Moulins-en-Bourbonnais. — Le château et la cathédrale. — La louée des domestiques. — Yzeure. — Arthur Young et la terre des Riaux. — Souvigny et son abbaye.

Souvigny. Juillet.

— Monsieur, me dit avec un accent britannique navrant, un voyageur qui descendait du même wagon que moi, monsieur, pourriez-vous m'indiquer l'auberge où Tristram Shandy est descendu ?

Je regardai mon homme d'un air ahuri, croyant à une mystification. Mais le fils d'Albion avait une physionomie si candide, qu'une telle pensée s'évanouissait. D'ailleurs il tenait à la main un livre soigneusement relié, j'y lus le nom de Sterne et la mémoire me revint. L'auteur du *Voyage sentimental* est passé par le Bourbonnais, il y a conduit Tristram Shandy. Mon compagnon de route faisait un pèlerinage littéraire. Sterne avait donné ce conseil :

« Il y a, ma foi, à Moulins une excellente au-

berge. Arrêtez-vous-y cependant le moins que vous pourrez. »

Il m'était impossible de renseigner mon homme, mais je venais de relire le récit d'Arthur Young sur son séjour en Bourbonnais et je lui montrai ce passage :

« Moulins paraît être une pauvre ville, mal bâtie. Je descendis à la Belle-Image, mais je m'y trouvai si mal que je changeai pour le Lion d'Or, qui est encore pire. »

Le lecteur de Sterne, satisfait, s'en fut sous la grande avenue de platanes élancés et touffus qui donne un abord si accueillant au chef-lieu de l'Allier. Je l'aperçus au loin réclamant *Bél imaidge* et *Lione d'Or*. Ses recherches furent infructueuses, Moulins ne possédant sans doute aucune auberge portant un de ces vocables. Les noms relevés sur les omnibus d'hôtel ont moins d'archaïsme. En 1830, pourtant, le Lion d'Or était encore recommandé.

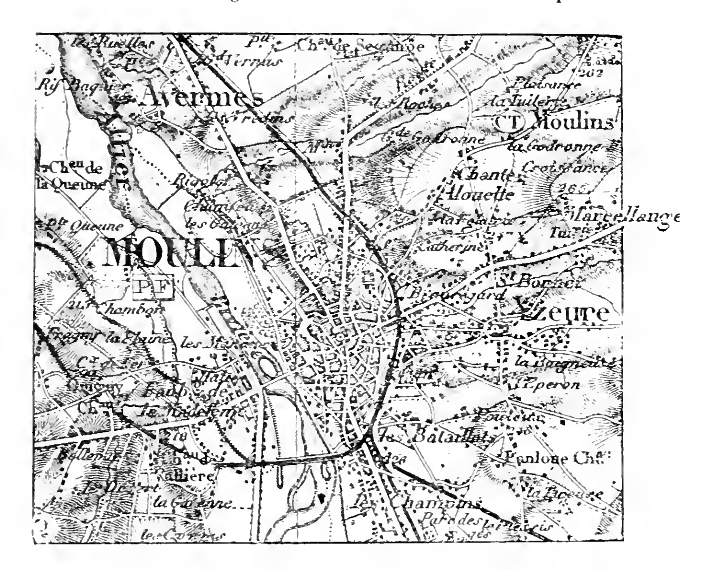
Moulins doit donc à Sterne et un peu à Young la visite de quelques Anglais restés fidèles aux traditions de leur pays. Sterne surtout a fait connaître cette cité, située sur une route de grande circulation au temps des malles-poste. Il a placé dans la campagne immédiate les scènes où Marie, la pauvre folle, jouait du chalumeau

aux côtés de sa chèvre. Mais quelle singulière Bourbonnaise il nous présente là ! Cette Ophélie rustique a mis à son chapeau des feuilles d'*olivier*. Comme observation c'est plutôt faible, l'olivier, en ce temps-là, ne devant pas croître plus qu'aujourd'hui dans les chambonnages et sur les coteaux de l'Allier !

Le Moulins que connurent Sterne et Arthur Young est submergé aujourd'hui par des accroissements successifs qui se poursuivent encore, bien que la capitale du Bourbonnais ne soit pas devenue un centre industriel et n'ait pas eu le prodigieux développement du hameau de Commentry et de la bourgade de Montluçon. Elle avait alors de dix à douze mille âmes à peine. En 1900 elle en comptait plus de 22 000 ; avec des faubourgs appartenant à d'autres communes et la grosse agglomération d'Yzeure qui est contiguë, c'est à environ 30 000 habitants que s'élève le chiffre de la population. La ville a un très petit territoire, 812 hectares seulement ; aussi les constructions à la périphérie ont-elles lieu au bénéfice des communes limitrophes.

L'industrie n'a été pour rien dans cet accroissement ; les chemins de fer y ont beaucoup contribué. Du jour où la locomotive a fait son

apparition dans la vallée de l'Allier, Moulins est devenu un centre pour de vastes régions auxquelles le cours des rivières avait jusqu'alors donné d'autres lieux de rendez-vous. Si Montluçon, désormais grosse ville, est resté une capitale



pour la vallée du Cher, une partie de la Marche et la Combrailles d'Auvergne, tout le reste de la région se tourne vers Moulins, aucun centre de commerce n'étant né à Saint-Germain-des-Fossés, malgré une des plus vastes gares de France. Moulins, assis sur la grande ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, est en outre dotée

d'une voie directe sur cette dernière ville, grâce à l'ouverture du chemin de fer de Paray-le-Monial à Lozanne[1].

Ce rôle capital des chemins de fer dans le développement de Moulins se reconnaît dès l'arrivée. Toutes les transformations — *l'haussmannisation* — ont eu lieu aux abords de la gare. De belles maisons bordent des parterres et de superbes avenues de platanes élancés sous lesquels règne une fraîcheur exquise pendant les journées chaudes. Ces promenades dans le goût moderne conduisent à des boulevards charmants encore, grâce à leurs vieux arbres, à quelques hôtels ou habitations d'un style heureux dans sa simplicité. Ce mail à demi circulaire a été tracé sur une partie de l'enceinte construite par les sires de Bourbon pour protéger leur capitale. Au delà ce sont des rues étroites, sinueuses, en pente parfois raide, sans caractère. Une voie, la rue d'Allier, reçoit tout le mouvement, s'élargit et, descendant vers la rivière, devient la place d'Allier, cœur vivant de la ville avec ses cafés, ses hôtels, le marché et le passage incessant des voitures et des piétons venus de la rive gauche.

Peu de monuments; le Moulins primitif, « pe-

---

1. Voyez, dans la 24e série du *Voyage en France*, le chapitre XX.

tite ville avec de grands faubourgs », ne possédait guère que le château, une église dont l'achèvement date de nos jours et un beffroi. Le château n'offre plus qu'une tour, noire et massive, contemporaine des premiers Bourbons et ayant gardé le nom de *mal coiffée*. La Renaissance avait accolé à la citadelle un gracieux corps de logis, le « pavillon de la reine Anne », que Moulins a la chance d'avoir conservé et dont on a fait une caserne de gendarmerie sans toucher à ses lignes harmonieuses et à ses ornements délicats. Face à ces pauvres restes d'un des plus puissants châteaux féodaux de France, se dresse la cathédrale Notre-Dame. Il y a quarante ans, ce n'était qu'un chœur gothique, mais d'une ampleur, d'une opulence et d'une majesté parfaites. Viollet-le-Duc a construit une nef de style ogival primaire qui ne contraste pas trop avec les splendeurs de l'édifice primitif ; le même architecte a flanqué l'entrée de deux superbes tours hautes de 95 mètres. Ces tours, le mélange heureux de la lave et de la pierre blanche donnent à Notre-Dame de Moulins une très grande allure. L'église est riche en œuvres d'art, les vitraux du chœur sont d'admirables choses.

Le beffroi a perdu ce qui faisait sa célébrité : les quatre statues de la famille Jacquemart, le

père, la mère et les enfants, qui, armées de marteaux frappaient les heures sur le timbre. Ces jacquemarts, évidemment parents de ceux de Dijon et de Romans, de Martin et Martine de Cambrai, de Régulus de Beaumont-le-Roger et du chevalier de Besançon[1], ces jacquemarts ont été enlevés, leurs rouages ne fonctionnant plus. Une banale horloge occupe aujourd'hui la tour, qui n'est pas sans pittoresque.

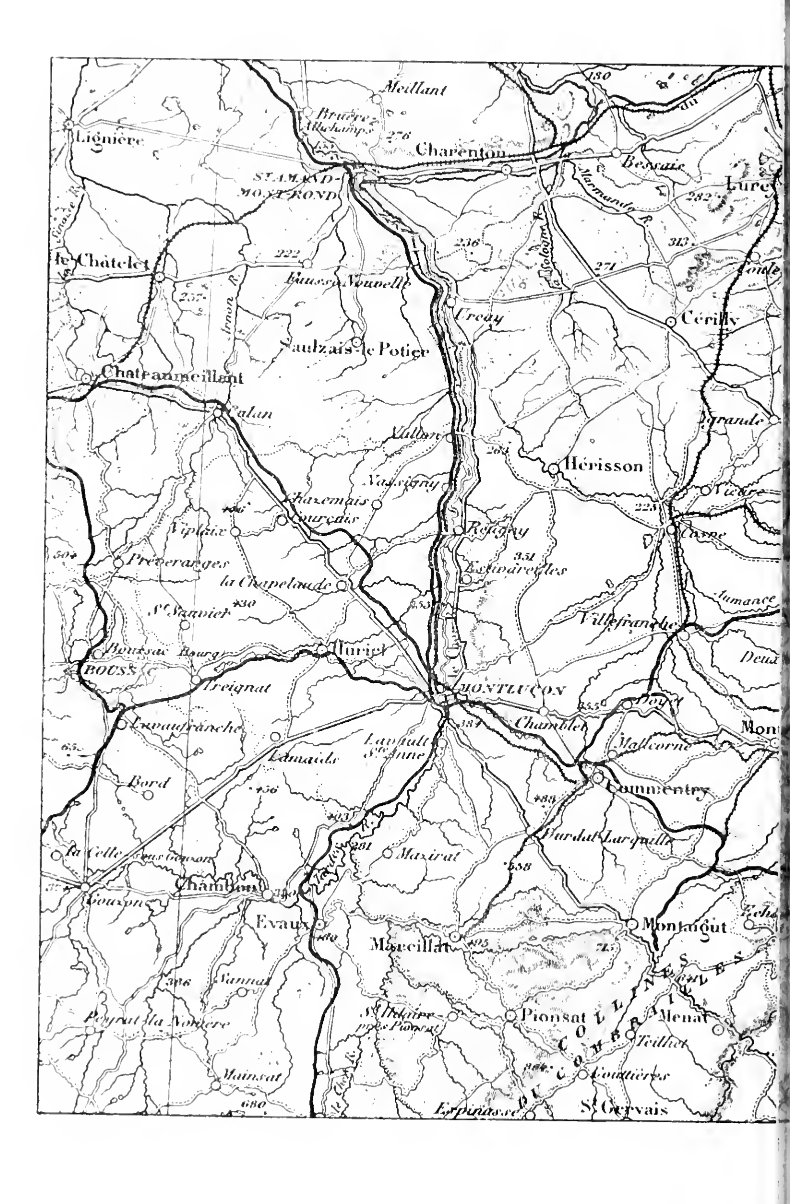
Les richesses monumentales de Moulins se complètent par l'admirable mausolée du duc Henri de Montmorency, décapité à Toulouse sur l'ordre de Richelieu. Ce tombeau, une des plus belles œuvres de sculpture que nous ait léguées l'époque de Louis XIII, a été élevé par la princesse des Ursins, veuve du duc. La chapelle qui renferme ce chef-d'œuvre est celle du couvent de la Visitation — fondé par Mme de Chantal, grand'mère de Mme de Sévigné — devenu le Lycée. Le musée installé dans les dépendances du palais de justice et quelques manuscrits précieux conservés à la bibliothèque complètent la liste des curiosités de Moulins.

---

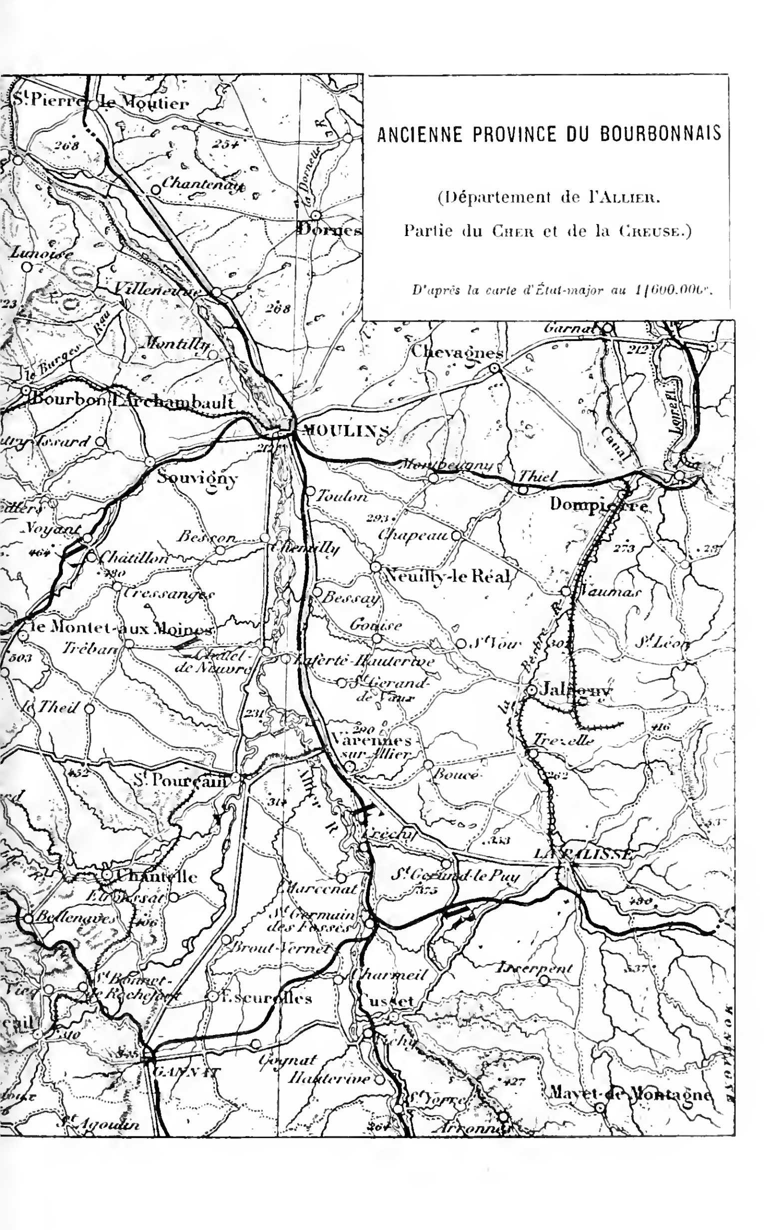
1. Sur Dijon, voyez la 25e série du *Voyage en France* ; sur Romans, la 9e ; sur Martin et Martine de Cambrai, la 19e ; sur Régulus de Beaumont-le-Roger, la 6e, et sur le chevalier de Besançon, la 23e.

En somme, ville dégingandée, construite sans plan d'ensemble et qui aurait pu être une belle cité si les larges avenues qui avoisinent l'Allier : le cours de Bercy, l'allée des Foires, l'allée des Soupirs, étaient devenues le cœur de l'agglomération, comme l'espérait au siècle dernier leur créateur, l'intendant de Bercy, qui ne pouvait prévoir les chemins de fer ! Ces longues, larges et solennelles promenades restent solitaires, sauf à l'époque des foires. Alors tout le Bourbonnais se donne rendez-vous sur le cours ; là a lieu la *loue annuelle* des domestiques. Cette curieuse réunion se tient le 24 juin et se reproduit le même mois dans un grand nombre de communes. Cette année les hommes ont été *loués* de 400 à 500 fr. par an, les femmes 250 fr.[1]. Sur le cours de Bercy encore on amène les admirables bœufs élevés dans la contrée et dont beaucoup sont vendus à une importante fabrique de conserves qui fournit les viandes en boîtes à l'armée et utilise les morceaux de choix à la préparation de produits similaires pour le commerce. Il y a là une tentative intéressante pour nous délivrer du tribut payé à l'étranger. L'usine

1. Sur la louée des domestiques, voyez la 26e série du *Voyage en France*, chapitres consacrés à Châteauroux et à Issoudun.



Meillant
Lignière
Charenton
Bessais
St AMAND-MONT-ROND
le Châtelet
Saulzais le Potier
Urçay
Cérilly
Chateaumeillant
Hérisson
Vallon
Nassigny
Reugny
Préveranges
la Chapelaude
St Sauvier
Estivareilles
Villefranche
Huriel
Treignat
MONTLUÇON
Chamblet
Lavault Ste Anne
Mallcorne
Commentry
Bord
Durdat Larequille
Maxirat
Chambon
Evaux
Marcillat
Montaigut
Pionsat
Menat
Teilhet
Mainsat
St Gervais
Espinasse


ANCIENNE PROVINCE DU BOURBONNAIS
(Département de l'Allier.
Partie du Cher et de la Creuse.)
D'après la carte d'État-major au 1/600.000e.
St Pierre le Moutier
Chantenay
Dornes
Lunoise
Villeneuve
Montilly
Chevagnes
Garnat
Bourbon-l'Archambault
MOULINS
Souvigny
Toulon
Thiel
Dompierre
Besson
Chemilly
Chapeau
Neuilly-le Réal
Châtillon
Cressanges
Bessay
Vaumas
le Montet-aux Moines
Gouise
St Voir
St Léon
Tréban
Châtel-de Neuvre
Laferté-Hauterive
St Gérand-de Vaux
le Theil
Jaligny
Varennes-sur-Allier
Trezelle
St Pourçain
Boucé
Allier R.
Créchy
LA PALISSE
Chantelle
St Gérand-le Puy
Marcenat
Bellenaves
St Germain des Fossés
Brout-Vernet
Isserpent
St Bonnet-de Rochefort
Charmeil
Escurolles
Cusset
Vichy
GANNAT
Cognat
Hauterive
Mayet-de-Montagne
St Yorre
St Agoulin
Arronnes

traite en même temps les légumes produits dans les fertiles *chambonnages* des environs.

A cela se borne la grande industrie de Moulins. La ville tente cependant de profiter de sa belle situation commerciale : ainsi elle s'efforce d'obtenir des dimensions plus considérables pour la rigole d'alimentation du canal du Berry qui doit prendre à Moulins même les eaux de l'Allier[1]. Rendue navigable, cette rigole relierait la ville au réseau du Berry et la ferait participer au merveilleux mouvement de navigation dont bénéficient Montluçon, Bourges et Vierzon.

Yzeure, voisine de Moulins, son plus grand faubourg, est à demi rurale; de longues rues bordées de jardins maraîchers s'irradient depuis ce vieux bourg jusqu'au chef-lieu et dans les campagnes de ce qui fut la Sologne bourbonnaise. Au cœur de l'agglomération, se dresse une église romane, curieuse par ses chapiteaux sculptés. Le territoire de la commune renferme de grands édifices publics qui n'ont pu trouver place sur celui du chef-lieu, trop exigu : asile d'aliénés, asile d'épileptiques, école professionnelle et ménagère, école professionnelle des pupilles de

---

1. Voyez à ce sujet la 26e série du *Voyage en France*, page 66.

la Seine. Cette dernière est la plus intéressante de ces œuvres sociales ; les jeunes filles envoyées à Yzeure sont guidées vers les travaux de couture, le jardinage, la cuisine et le ménage.

La rive droite de l'Allier, appartenant aux terres argileuses de la Sologne bourbonnaise, est très peu peuplée. Les villages y sont rares, les bois y couvrent de vastes étendues. La rive gauche, plus accidentée, a de belles collines entre lesquelles se creusent de gracieux vallons. Ici, les centres d'habitation sont assez nombreux, sans être très pressés encore, car le Bourbonnais n'est pas un pays de population dense. C'est dans cette zone qu'Arthur Young faillit devenir propriétaire et rêva d'appliquer sur un domaine français les idées de progrès agricoles dont il était l'apôtre. La crainte fort justifiée des troubles révolutionnaires l'empêcha seule d'acheter le château et la terre des Riaux, près de Bressolles, aux confins des forêts de Moladier et du Prieuré. Ce passage du récit de l'agronome anglais est fort précieux pour l'histoire rurale de la vieille province.

Le terrain, autour de Bressolles, est assez pauvre, les champs sont d'une terre blanche

pulvérulente en été, véritable marais en hiver. Par contre, le fond des vallons est très vert et frais.

Ces plis du sol sont courts ; un seul, parcouru par la Queune, offre quelque étendue. Là s'est élevée ce que l'on pourrait appeler la cité sainte du Bourbonnais, la vieille ville de Souvigny, berceau de cette maison princière de Bourbon dont les destinées devaient être si grandes. Si le siège officiel du petit État était la ville de Bourbon-l'Archambault, dont les seigneurs prirent le nom, la capitale effective fut Souvigny, jusqu'au moment où l'un des ducs fonda Moulins dans la vallée de l'Allier, en un point plus accessible et moins à l'écart des communications.

Le chemin de fer de Montluçon, en desservant Souvigny, l'a un peu tirée de son isolement, mais la métropole déchue est restée une bien humble ville. Elle est reliée à son heureuse rivale par une belle chaussée bordée de platanes, qui traverse le faubourg moulinois de la Madeleine et que j'ai suivie pour venir ici. Tandis que les chemins de fer de Montluçon et de Bourbon font un détour pour aller pénétrer dans la vallée de la Queune, à l'endroit où la petite rivière débouche dans le val d'Allier, la route s'élève sur les hauteurs de Neuvy en montant et descendant

sans cesse. C'était aujourd'hui jour de marché à Moulins, les paysans rentrent chez eux sur ces petites charrettes conduites par des ânes, véhicule caractéristique du Bourbonnais et des provinces voisines[1]. La campagne est bien cultivée ; les céréales dominent. Les fermes possèdent toutes un beau jardin potager, indice de progrès et d'aisance. Les champs sont entourés de haies épaisses dans lesquelles se dressent souvent des châtaigniers à la grande ramure. Cette impression de richesse agreste s'accroît aux abords de Coulandon, où l'on voit s'ouvrir la vallée de la Queune, large et profonde, d'aspect heureux et opulent, grâce aux fermes étalées sur les pentes.

Le village est menu, mais riant ; les habitations, propres et fleuries, sont avenantes. Tout autour, les arbres fruitiers abondent, au long du chemin errent des bandes d'oies pâturant l'herbe des fossés. Partout où le plan de prairies est assez étendu, des bœufs sont à l'embouche. Aux abords de Souvigny, ces pâturages deviennent plus vastes ; ils emplissent tout le bassin au fond duquel la vieille cité se groupe sous la masse

---

1. Voyez, dans la 26e série du *Voyage en France*, page 85, le passage et la note sur la race asine dans le Centre de la France.

imposante de son église, un des plus remarquables édifices religieux, le plus remarquable même du Bourbonnais.

Ce monument, qui attire les archéologues à Souvigny, est le seul attrait de la petite ville. Il a été élevé par les moines de Cluny, à l'époque où l'architecture romane atteignait son apogée. Pendant plusieurs siècles, sires de Bourbon et prieurs ne touchèrent pas à l'œuvre robuste et fleurie des artistes du moyen âge, mais à l'aurore de la Renaissance on eut honte du vénérable temple : les ducs, devenus des princes très puissants, voulurent les verrières flamboyantes et les voûtes élancées ; ils accomplirent ce tour de force d'insérer une nef gothique dans le vaisseau roman dont ils conservèrent les bas côtés. Des chapelles somptueuses furent construites pour recevoir les sépultures des princes. Si l'on peut déplorer la perte de l'église romane primitive, qui devait avoir une majesté saisissante, on doit pourtant admirer l'ornementation prestigieuse de la *Chapelle neuve* et de la *Chapelle vieille* où la pierre a été fouillée avec une virtuosité rappelant les merveilles de Brou à Bourg[1]. Les monuments funèbres de Louis II et de sa femme Anne d'Au-

1. 8e série du *Voyage en France*.

vergne, de Charles Ier et de sa femme Agnès, sont d'adorables choses, malheureusement dégradées et souillées par les inscriptions au couteau que les visiteurs imbéciles y ont gravées, comme s'il importait à la postérité de savoir que Durand et Simon vinrent contempler ces statues dont ils étaient incapables de comprendre la beauté.

Tout est délabré dans la nef superbe, dans les chapelles où la lumière pénètre à flot par l'immense fenestrage ogival. Ce qui est resté le plus intact, c'est encore une nef latérale de l'édifice primitif, les arceaux romans, les chapiteaux d'une extraordinaire variété de sujets. Dans la partie ogivale, une élégante niche de pierre à compartiments, fermée de vantaux peints, attire l'attention : c'est une armoire à reliques.

L'église est encore en partie enveloppée des bâtiments du prieuré supprimé à la Révolution. Une *porterie* du XVIIe siècle donne quelque caractère à la place irrégulière et déclive ouverte entre les édifices conventuels et la très vieille et vénérable ancienne église paroissiale, convertie en grange. La façade principale du prieuré a été conservée ; ses bâtiments datent de Louis XVI, ils ont le caractère de joliesse de cette époque de décadence.

Longtemps abandonnés, ils sont aujourd'hui

occupés de nouveau par les bénédictins qui les ont rachetés et se proposent de restaurer ces pauvres débris d'une de leurs plus illustres maisons. En attendant, ils ont aménagé quelques salles et installé une imprimerie où travaillent les pères et les novices.

C'est, avec une grande verrerie occupant de très nombreux ouvriers, la seule industrie de Souvigny. Les produits de cette dernière usine sont les verres de couleur à bon marché qui portent dans le commerce le nom de l'humble ville. Il est assez curieux de voir une nouvelle branche d'activité naître sous l'influence des moines dans la ville déshéritée que ceux-ci avaient abandonnée depuis plus de cent ans[1].

La prospérité actuelle est purement agricole; les prés d'embouche, la vigne, de beaux vergers où l'on récolte une variété de poires de bon-chrétien très réputée, alimentent un commerce assez actif. Les fermes des environs élèvent en quantité des volailles qui trouvent surtout un débouché à Vichy pendant la saison. Longtemps on produisit les poulets sans guère s'occuper de la race, mais on s'est aperçu que les hôtels de la

1. Ces lignes étaient écrites avant la loi qui obligea nombre de communautés religieuses à abandonner leurs maisons.

grande station thermale préféraient les poulets blancs, dont la chair paraît plus appétissante et laiteuse aux étalages. Les animaux de cette nuance valent cinquante centimes de plus. Et la campagne de Souvigny s'est mise à produire la volaille blanche, dont les bandes donnent aux alentours des habitations un caractère de gaîté.

III

LA SOLOGNE BOURBONNAISE

Au pied du Morvan. — L'étang de Boussons. — Luzy. — Cercy-la-Tour. — La Loire à Dion. — Dompierre-sur-Besbre. — La Trappe de Sept-Fons. — Une usine monastique. — En Sologne bourbonnaise. — Sa transformation. — Victor de Tracy à Paray-le-Fresil. — L'agriculture actuelle.

Chavagnes. Juillet.

J'ai quitté hier le Creusot et sa région assombrie par les fumées des mines, des forges, des usines à céramique[1] pour gagner le pays morose parcouru par la Besbre, l'Acolin et tant de ruisseaux au cours paresseux. Pendant quelques heures je me suis arrêté en chemin, séduit par la fière allure de Luzy et l'opulence agreste des vallées de l'Alène et de l'Aron. Cette contrée, base du massif morvandiau, est plus fraîche que les versants de la vallée inférieure de l'Arroux. Quelques sites sont d'une véritable

1. Sur le région du Creusot, voyez la 25e série du *Voyage en France*, chapitres I à IV.

grâce : ainsi, près de la station de Saint-Didier, le vaste étang de Boussons, encadré de prairies en pente douce complantées de sapins et de pins. D'harmonieuses collines se haussant en petits monts à l'arrière-plan, des hameaux, la flèche aiguë de Saint-Didier-sur-Arroux dominant le tableau, composent un des beaux paysages du centre.

Au nord, c'est le Morvan sombre ; au sud, des hauteurs forment un massif distinct dont le mont Dône, avec ses 518 mètres d'altitude, est la cime maîtresse. Là naît l'Alène ; ses eaux, bientôt abondantes, parcourent le vallon où la riante cité de Luzy s'est groupée au pied de la butte escarpée que couronna de bonne heure une forteresse. De ce château il reste une vieille tour singulièrement coiffée d'une lanterne et une autre tour carrée devenue le beffroi. Des remparts croulants relient ces pauvres débris de la féodale demeure. Le rocher porte encore une élégante église neuve, des maisons escaladent l'abrupt coteau et font un pittoresque décor, frôlé par l'Alène. Dans la partie basse, des avenues dessinent un quartier vivant aboutissant à la gare. Les rues sont baptisées de ces noms de grands hommes qui semblent hanter l'esprit de la bourgeoisie des petites villes : Victor-Hugo,

Hoche, J.-J. Rousseau, d'autres encore. Les illustrations de la province restent dédaignées.

Luzy est surtout un gros centre de commerce rural, ses nombreuses foires attirent les habitants de toute une vaste contrée, mais l'industrie est nulle. Aussi le nom de cette bourgade est-il ignoré. Guides et dictionnaires lui accordent une brève et dédaigneuse mention. Tout au plus les baigneurs de Saint-Honoré-les-Bains poussent-ils parfois leurs excursions jusque-là.

De Luzy à Cercy-la-Tour, l'Alène perd son caractère de rivière morvandelle pour parcourir une vallée large et très verte animée par de belles bandes de bœufs de la race charollaise, au poil d'un blanc rosé[1]. Les chevaux sont également nombreux dans ces pâturages, cette partie de la Nièvre étant, avec la contrée de Cluny et le Bourbonnais, le principal centre d'alimentation du dépôt de remonte de Mâcon[2]. Le point vital pour toute la contrée est Cercy-la-Tour, gros bourg qui a su profiter de sa belle situation géographique et économique au confluent de trois ri-

1. Sur l'élevage des bœufs charollais-nivernais, voyez la 1re série du *Voyage en France*, chapitre V, et la 25e série, chapitres XX et XXI.

2. Voyez, dans la 24e série du *Voyage en France*, le chapitre XIV et plus particulièrement la page 247.

vières : Aron, Alène et Canne, au point de rayonnement de quatre voies ferrées vers Auxerre, Nevers, Le Creusot et Digoin, au passage du canal du Nivernais qui y possède un de ses ports les plus actifs. Toutefois c'est un centre commerçant plus qu'une ville industrielle ; ses foires sont très fréquentées : l'une d'elles, dite *de la Plume*, est fort originale, on y apporte les plumes et les duvets des innombrables bandes de canards, d'oies et d'autres animaux de basse-cour qui peuplent les fermes du pays.

Malgré les avantages de la belle situation faite à Cercy-la-Tour par les chemins de fer et le canal, l'influence prépondérante dans la contrée n'en reste pas moins à Decize[1], si bien placée au confluent de l'Aron et de la Loire, en face des hauteurs où se creusent les puits de mine de la Machine, dont j'ai longuement parlé jadis.

J'aurais voulu revoir l'aimable cité, si coquettement assise dans une île autour de laquelle la Loire étale son large lit de sables fauves ou d'eaux troubles au temps des crues, mais je vais loin de là maintenant, vers ces monts de la Madeleine dont souvent les croupes boisées de hêtres

1. 1re série du *Voyage en France*, chapitre IV.

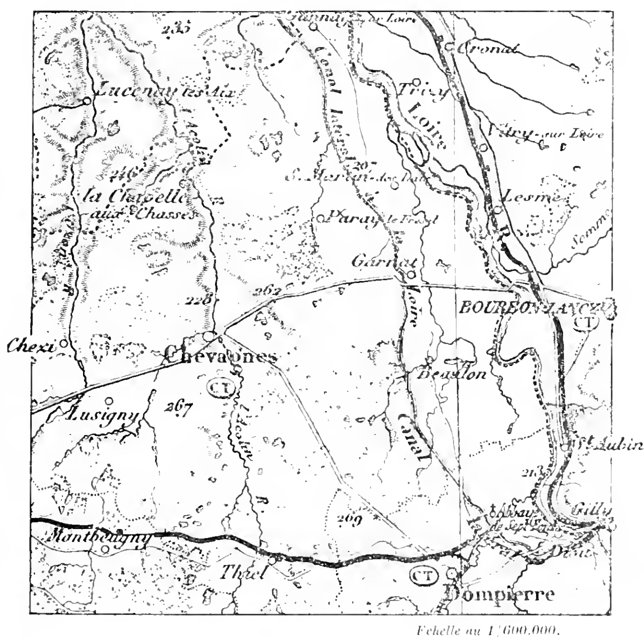
et de sapins me donnèrent le désir d'ascensions. Ce n'est point à Decize que je suis allé chercher gîte, mais à Bourbon-Lancy, en vue des mélancoliques horizons de la Sologne bourbonnaise.

Je les ai revus à l'heure crépusculaire qui donne au paysage un charme d'une pénétrante mélancolie. Les pâturages desséchés se dessinent, tout blonds, entre les clôtures verdoyantes de coudriers et de chênes...

Au matin, j'ai quitté la calme cité thermale, par un chemin bordé de haies descendant jusqu'à la Loire. Des jardins, des vergers, des pépinières de vignes américaines alternent avec les prairies remplies de bétail et d'oies blanches. Pas de hameaux, mais des fermes et des châteaux animent la campagne jusqu'au beau village de Saint-Aubin, assis sur une berge très élevée du fleuve. Celui-ci a un peu d'eau aujourd'hui, mais, il y a quelques années, au cours de grandes manœuvres, ma voiture le franchit à gué, comme elle l'avait déjà fait près de Pierrefitte. C'est une des parties de son cours où la Loire est le plus indigente.

Jusqu'au pont de Dion, on a sans cesse sous les yeux la plaine bourbonnaise se relevant insensiblement vers des coteaux lointains for-

mant terrasse ; elle contraste avec la nature accidentée du pays bourguignon de Combrailles [1]. Là-bas, les limons et les sables ; de ce côté, les



Echelle au 1/600.000.

minerais et les roches. Il y eut ici des exploitations actives, mais, comme partout, la concurrence des fers de Meurthe-et-Moselle s'est fait

1. Sur le Combrailles bourguignon, voyez la 24e série du *Voyage en France*, chapitres XXI et XXII.

ressentir. Des mines ouvertes à flanc de coteau sont abandonnées, les déblais ont formé des monticules que les genêts ont envahis. Plus loin, vers Diou, la roche calcaire est exploitée en carrières produisant un marbre débité dans une scierie.

Cette partie de la vallée est vivante, le chemin de fer de Cercy-la-Tour y rejoint la grande voie transversale de Moulins à Paray-le-Monial et Mâcon; celle-ci franchit la Loire sur un viaduc de fer, à côté d'un beau pont de pierre. Sur la rive gauche, le canal latéral se rapproche du fleuve et dessert le port important de la longue bourgade de Diou. Des carrières d'argile et de terre réfractaire ont fait naître dans ce joli coin du val une vive activité. Là viennent s'alimenter les fabriques de céramique si nombreuses en Bourgogne [1], les fonderies, les verreries, les hauts fourneaux qui ont besoin soit de matières premières, soit de terres résistant au feu pour leurs gazettes, leurs creusets, leurs revêtements de foyer. Ces produits, le moellon et le marbre des carrières de Gilly ont fait monter le tonnage du port de Diou à plus de 27 000 tonnes [2]. C'est le 8e du canal par ordre d'importance.

---

1. Voyez les 24e et 25e séries du *Voyage en France*.

2. 27.041 tonnes en 1898, il n'y avait eu que 17.019 tonnes l'année précédente.

Malgré cette prospérité, la prédominance commerciale est restée à la petite ville de Dompierre-sur-Besbre, reliée au canal par un embranchement et dont le port a pris une certaine importance comme point d'embarquement des charbons de la mine de Bert[1], amenés par un chemin de fer à voie étroite raccordé à la grande ligne de Moulins. Chemins de fer et canal animent cette vaste bourgade dont toutes les rues rayonnent autour d'une grande place plantée de platanes et aménagée en champ de foire au moyen de quatre rangées de bornes de fonte, reliées par des chaines de fer servant à attacher les animaux.

Peut-être, si les mines de Bert avaient eu une production plus grande, Dompierre serait-elle devenue une cité manufacturière comme Montluçon et Commentry, mais les 45 000 tonnes fournies par les houillères de la Besbre ne sauraient alimenter de grandes usines. Le seul établissement industriel de Dompierre est un monastère, l'illustre abbaye de Sept-Fons, relevée de ses ruines, où les trappistes ont installé une vaste brasserie et une minoterie. Les hautes cheminées qui s'élancent au-dessus des constructions sévères

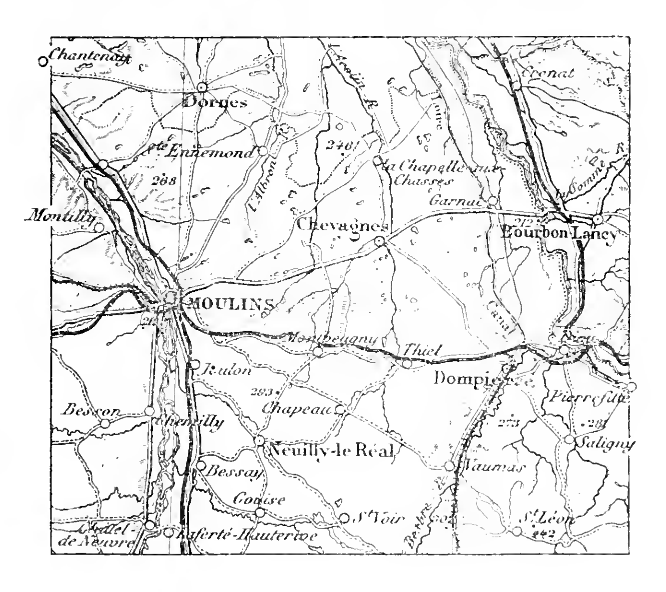
1. Voyez pages 56 et suivantes.

écrasent de leur masse le campanile de la chapelle ; l'ombre projetée par le panache de fumée noire vient souvent obscurcir le cloître blanc où méditent les religieux.

Sept-Fons fut une des plus fameuses parmi les maisons soumises à la règle de saint Bernard. Son origine marqua le premier défrichement de cette pauvre partie du Bourbonnais. Ruinée à la Révolution, la Trappe ne reprit vie que vers 1845, lorsque dom Stanislas Lapierre abandonna l'abbaye du Gard, près d'Amiens, pour reprendre possession de Sept-Fons. Pendant trente-cinq ans, les trappistes se contentèrent de transformer le sol, faisant une véritable ferme modèle de l'enclos de cinquante hectares entouré de murs flanqués de tours, tapissés à l'intérieur par une superbe treille, et des terres qui s'étendent au delà de cette enceinte. D'après une notice vendue par le père hôtelier, les étables renferment une quarantaine de vaches hollandaises fournissant de 250 à 260 litres de lait par jour, dont une partie est consacrée à la fabrication du fromage dit *de Sept-Fons*. Quarante bœufs, dix chevaux de trait, soixante-dix porcs, plus de cinq cents volailles complètent le cheptel de cette belle exploitation qui rendait, en 1894 : 66 800 kilogrammes de blé, 21 700 d'avoine et 3 120 de seigle, plus

une énorme quantité de fourrage. De nombreuses vignes couvrent les coteaux.

Le rôle agricole de Sept-Fons n'est plus qu'au second plan. En 1883, l'industrie apparaissait avec la transformation en minoterie à vapeur du



moulin hydraulique établi par les moines pour leur propre usage : six paires de meules produisaient soixante balles de farine pour le commerce. En même temps, l'idée venait aux moines de transformer en colossale usine la petite brasserie qui servait à la communauté. L'abbaye est éclairée

à l'électricité et fournit même la lumière à un château du voisinage. Le canal latéral borde les constructions et concourt à la vie de l'usine-monastère dont il reçoit les produits et à laquelle il amène les charbons et les grains.

Ce port particulier est une annexe du bassin, bien plus considérable, de Dompierre [1], dont le trafic dépasse 31 000 tonnes, grâce aux mines de Bert et un peu sans doute aux mines de manganèse de Saligny, exploitées par un des propriétaires des grands gisements de Romanèche, en Saône-et-Loire [2]. Ces gisements, dont la concession couvre 340 hectares, ne semblent pas appelés à un très grand développement [3].

Dompierre est à la limite de deux régions bien tranchées : au sud, c'est un pays accidenté où les collines se haussent peu à peu pour devenir, au delà du Donjon, le massif des monts de la Madeleine. Au nord, c'est la Sologne bourbonnaise ; celle-ci ne mérite plus guère ce nom aujourd'hui, grâce aux progrès amenés par le

---

1. Embarquements en 1898 : 18 008 tonnes; débarquements : 13 761.

2. 24e série du *Voyage en France*, pages 252 à 254.

3. En 1899, la production a atteint 40 tonnes de minerais riches et 1 720 tonnes de minerais manganésifères.

canal latéral qui la borde et à l'application de méthodes agricoles nouvelles.

La route de Moulins traverse ce pays régénéré. A l'heure où je la parcours pour me rendre à Chevagnes, elle est animée par le passage des femmes se rendant au marché de Dompierre et poussant devant elles de singulières petites voitures semblables aux voitures d'enfants, sur lesquelles sont disposés le beurre et les œufs. Les plus vieilles de ces fermières sont restées fidèles à l'antique costume bourbonnais, à la capeline de paille ornée et nouée d'un ruban noir, mais les jeunes sacrifient au goût du jour et ont ainsi une physionomie fort banale. Les demeures aussi se transforment : la brique et la pierre remplacent les carcasses de bois remplies de pauvres matériaux. Le pittoresque y perd, la santé y gagne.

Pas de villages entre les deux chefs-lieux de canton de Dompierre et de Chevagnes, séparés cependant par 17 kilomètres, mais de nombreuses fermes isolées. Dans l'une d'elles, les volailles ont de singuliers perchoirs faits de vieilles roues plantées sur un poteau où les poules sont à l'abri des renards et autres quadrupèdes de proie. Ailleurs, les hôtes de basse-cour gîtent dans les arbres : c'est un curieux spectacle que ces ramures pleines de dindons et de poules.

Autour des fermes, d'immenses tas de paille disent le progrès de cette contrée où l'on ne connaissait jadis d'autres céréales que le seigle, encore était-il modérément cultivé.

Après 1830, il y eut un mouvement considérable. L'emploi de la chaux et de la marne a amené une des plus remarquables transformations que l'on puisse observer dans notre pays, où cependant la Double, la Brenne, la Sologne, la Dombes, les Landes ont montré toutes les qualités de persévérance de notre race[1]. Comme partout il y eut un apôtre. Ce fut Victor de Tracy, le fils de l'illustre philosophe. Élève de la première promotion de l'École polytechnique qui donna tant d'hommes éminents, il était devenu, sous l'Empire, colonel d'artillerie et avait couru le monde à la suite de Napoléon. Doué d'un grand esprit d'observation, il constata que les terres fertiles de la Westphalie avaient cependant la même constitution géologique que la Sologne bourbonnaise, où sa famille possédait un domaine de 3600 hectares couverts de landes soumises au parcours des moutons. Devenu maître de ces terres immenses, en 1857, il entre-

1. Sur la Dombes, voyez la 9e série du *Voyage en France;* sur la Sologne, la 1re série; sur la Brenne, la 26e série. La Double sera décrite dans la 29e série.

prenait aussitôt leur amélioration. Grâce à la chaux, à la marne et à d'abondants engrais, le domaine de Paray-le-Frésil, amputé de parties cédées aux communes contre l'abandon du droit de pacage, montrait aux métayers stupéfaits des cultures de froment sur des terres déclarées impropres à cette culture. D'après des chiffres publiés par M. Antoine Passy dans une notice sur Victor de Tracy, on arrivait à des rendements de 18 à 24 hectolitres de froment, 40 à 45 d'avoine, 35 à 40 d'orge par hectare. En même temps, des prés étaient établis grâce à l'irrigation, des prairies artificielles couvraient de vastes espaces. Pour une seule ferme, celle de Coligny, louée 750 francs en 1847, on vit le revenu net s'élever, dix ans après, à 15 000 francs[1].

La terre marâtre de Paray-le-Frésil est donc devenue un superbe pays de cultures. Les progrès furent rapides — l'aménagement des environs immédiats du château tout au moins, — car, en 1843, la femme d'esprit et d'intelligence qu'était Mme de Tracy décrit ce séjour comme un Éden.

Il faut faire un effort pour partager cet enthousiasme. Si le sol se couvre de riches cultures, si

1. Le domaine de Paray-le-Frésil a donné lieu à une des notices de la *Géologie agricole* de M. Risler (librairie Berger-Levrault et Cie).

les pâturages renferment par milliers les bœufs charollais, l'aspect général des choses est toujours austère. Les étangs ont été pour la plupart desséchés, ceux qui restent impriment au pays un peu de mélancolie, leurs eaux sont recouvertes par la végétation épaisse des macres ou châtaignes d'eau, qui jouent un rôle important dans l'alimentation des habitants.

Depuis l'impulsion donnée par Victor de Tracy, l'agriculture a découvert de nouvelles voies. La production des céréales, un moment prépondérante, grâce au merveilleux effet de la chaux, est passée au second plan ; l'élevage du bétail et des chevaux est la base du régime économique. Après un malheureux essai, et un peu d'engoûment, on a abandonné le bétail durham, dont on attendait merveille, pour adopter le croisement charollais-nivernais qui donne ici des produits d'une remarquable fixité. Les céréales ne sont pas abandonnées pour cela, mais elles sont uniquement plantes utiles à l'assolement et productrices de la paille indispensable aux étables. Pendant ces vingt années, la propriété a décuplé de valeur[1], sans atteindre encore le prix

1. L'auteur d'une monographie de l'Allier, M. Coupas, dit que l'on peut acheter dans cette contrée de grands domaines au prix

des bons sols. C'est qu'il y a là un mélange de sables et d'argile reposant souvent sur des sables agglutinés semblables à l'alios des landes. La fertilité naturelle fait défaut, et l'on doit sans cesse avoir recours aux amendements et aux engrais.

Cet accroissement de la valeur du sol s'est traduit par la suppression des grandes haies, touffues, épaisses de cinq à six mètres, surmontées d'arbres élevés qui donnaient au pays un si bel aspect bocager. On les remplace par des clôtures en fil de fer. Dans les enclos paissent les beaux bœufs au pelage blanc teinté d'un soupçon de rose et des chevaux d'une race obtenue par une sage sélection et le mélange du pur-sang et de la race charollaise. Le type auquel on s'est arrêté fournit à la remonte d'excellents chevaux de selle et donne même des chevaux de course.

Toutefois, il reste assez de haies et d'étangs pour donner de la variété au paysage. Autour du bourg de Chevagnes, assis sur le cours paresseux de l'Acolin, chaque vallon, chaque pli a sa nappe couverte de macres et parfois entourée de bois.

---

de 1 500 et 1 800 francs l'hectare, alors que dans la Limagne bourbonnaise la même surface vaut 10 000 francs.

IV

LA VALLÉE DE LA BESBRE

Visite d'un domaine. — Le vallon de la Lodde. — Le donjon et les mines de Bert. — Au long de la Besbre. — Saligny. — La Palisse et son château. — Vers Saint-Germain-des-Fossés. — Le chemin de fer de Lyon. — Au bord du Barbenan. — En vue des monts de la Madeleine. — Arfeuilles.

Arfeuilles. Juillet.

A l'hôtel de Dompierre, j'ai fait la connaissance d'un propriétaire riverain du Rhône qui possède de grandes métairies en Bourbonnais. Voyant l'intérêt que je porte aux questions agricoles, il m'a offert une visite à ses domaines au sud de la ville. Nous sommes arrivés à la ferme à l'heure où les animaux se rendaient à l'abreuvoir. Superbe, la bande de vingt bœufs et vaches aux dos réguliers comme si la règle et l'équerre eussent été employées pour assurer les proportions ; la tête est petite, les cornes fines et longues. Ce n'est pas simplement affaire d'esthétique que ces formes précises : elles correspondent à un

développement normal des parties de l'animal ayant le plus de valeur pour la boucherie.

Pendant que les bœufs vont boire à l'étang, le porcher conduit au pâturage une bande de porcs blancs bien musclés. Quand ils auront vaqué par les chaumes ils regagneront la porcherie pour y trouver une pâtée d'orge et de pommes de terre. D'autres hôtes animent la ferme : les *ouailles,* comme on dit ici pour désigner les moutons, rentreront bientôt à la bergerie, ample et vaste comme tout le reste des constructions. Puis ce sont les poules et les dindons, mais — en cette saison du moins — les volatiles ne remplissent guère la métairie, ils picorent par les champs et ne reviendront qu'au crépuscule, pour recevoir quelques grains avant d'aller percher dans les arbres qui sont le poulailler d'été.

La métairie de M. O... élève beaucoup de chevaux, presque tous livrés à la remonte, et la plupart destinés aux officiers, car ce sont des bêtes près du sang ; le propriétaire est légitimement fier de ces beaux produits qui me rappellent ceux de la campagne de Caen.

Je suis revenu seul dans cette contrée pour aller visiter la petite ville isolée du Donjon et les mines de Bert. Le chemin qui y conduit traverse

un pays très ondulé, aux grandes cultures. Dans les creux dorment des étangs; les vallons ont de belles prairies pacagées par des bœufs. Les parties bien exposées offrent quelques vignes. Le Roudon transparent, le rû de Balinet roulant des eaux claires dans un lit de sable rouillé, parcourent cette contrée sans physionomie bien tranchée. Peu à peu l'aspect des choses change : les pâturages dominent, des bouquets de pins sont épars ; les collines se haussent et deviennent de petites montagnes. L'une d'elles, appelée le Puy, atteint 442 mètres d'altitude et domine le village de Saint-Léon.

Dans ce paysage plus fier, Saligny occupe un beau site. Au milieu des prairies s'étend un parc aux bosquets de bouleaux. Une mince flèche d'église, la haute tour d'un château dont la galerie à mâchicoulis est couronnée par un toit d'ardoises, composent une *fabrique* d'un bel effet. Le château, bien conservé, est fort intéressant. Les tours se dressent au-dessus des douves pleines d'eau ; de belles fenêtres en grès rouge gardent toutes les grâces de la Renaissance, malgré le temps qui les a rongées ou le vandalisme qui a brisé les cariatides sculptées sur les meneaux.

Saligny est resté très rustique, les mines de

manganèse qui pourraient donner un caractère ouvrier à la population sont loin du centre communal, à Goutte-Pommier, presque au pied du Puy de Saint-Léon, centre apparent du vaste paysage.

A partir de Saligny, le sol s'élève sans cesse, d'une façon insensible encore. Beaucoup de petits hameaux, mais pas de villages. L'approche de l'Auvergne se devine à l'emploi de la lave de Volvic, formant le piédestal des croix qui marquent chaque rencontre de chemins. Monétay-sur-Loire, chef-lieu de commune, n'est lui-même qu'un infime hameau dominant, non la Loire, qui coule à deux lieues de là, mais la pauvre rivière de Lodde. Ici finit le plat pays ; désormais les collines se haussent, les vallons se creusent, très profonds ; le tableau prend de la majesté. Aux abords du château de la Forêt, d'un si grand effet décoratif par ses combles élevés couverts de tuile fauve et par ses tours irrégulières, cela est vraiment beau : par delà un premier étage de petits monts, dont le point culminant atteint 537 mètres entre Le Donjon et La Palisse, on voit se dresser confusément, dans la brume chaude, le puissant massif des monts de la Madeleine.

L'aspect intime des choses s'associe aux grandes lignes du tableau. Les habitations sont

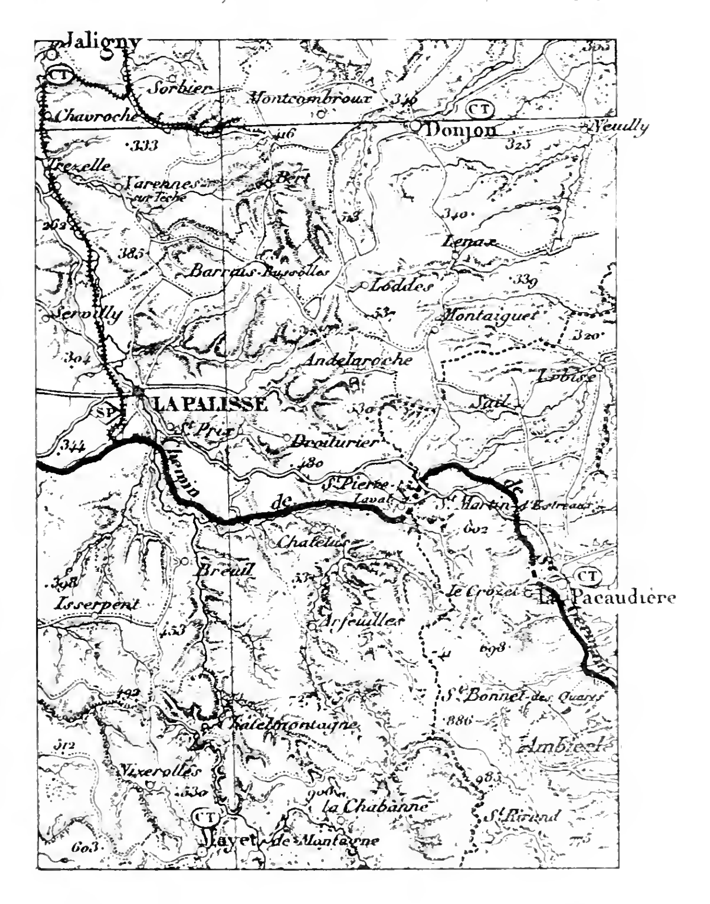
mieux tenues que dans la Sologne bourbonnaise; les gens eux-mêmes ont plus de coquetterie, les femmes se soignent davantage, les enfants ont une mine superbe; voici cinq fillettes, cinq sœurs sans doute — car elles sont de même et proprement vêtues — qui font honneur à la maman. Toutes à la fois elles me saluent gentiment d'un aimable : Bonjour, Monsieur.

Le château de Contrésol apparaît sur l'autre rive de la Lodde, sa haute tour et ses tourelles aiguës pointent fièrement au-dessus des arbres. La campagne s'anime : moulins et hameaux se succèdent. Tout à coup, dans un cirque de verdure, apparaît la ville du Donjon, cœur de cette petite contrée.

Elle est riante, mais sans grand intérêt, l'aimable bourgade. En dépit de son nom féodal, il n'y a là ni donjon, ni ruines. L'éloignement des voies ferrées lui maintient son rôle de centre commercial pour des campagnes trop écartées des villes sises sur un chemin de fer : Dompierre, Digoin, Marcigny ou La Palisse. Aussi les magasins sont-ils nombreux.

Les mines de Bert appartiennent au canton du Donjon. La concession s'étend surtout sur la commune dont elles ont pris le nom, mais le centre d'exploitation est sur le territoire de

Montcombroux, non loin de Sorbier, en vue de



petites montagnes découpées par une infinité de vallons où dorment les étangs, entre des bois

sombres. De ces hauteurs, la vue est très étendue sur les vallées de la Loire et de la Besbre. Les puits sont creusés sur les flancs d'une sorte de faille au bord de laquelle s'est édifié le village ouvrier. L'exploitation est modeste[1]; aussi le *coron*, comme on dirait dans le Nord, n'a-t-il pas le développement d'autres agglomérations semblables. Les maisons n'ont le plus souvent que deux fenêtres de façade, une pour chaque logement. Toutes sont séparées de la rue par un jardinet; quelques-unes ont un espalier de vigne ou sont fleuries de géraniums en pot, mais l'ensemble est terne et gris. Cela manque d'arbres. Un autre quartier ouvrier, composé d'habitations pareilles, semble dévaler dans le plus profond du val. Un millier de personnes, ouvriers et leurs familles, vivent de la mine. Pour faciliter l'existence, une société de consommation a été créée.

Un embranchement de près de six kilomètres relie les mines au chemin de fer à voie étroite de Dompierre à La Palisse, ligne de 44 kilomètres de développement, incorporée récemment dans le réseau de la Compagnie des chemins de fer économiques, mais demeurée isolée du reste de

---

1. Production des mines de Bert : 40 553 tonnes en 1898 et 45 394 en 1899.

cette intéressante exploitation de petites voies ferrées. Longtemps elle fut exclusivement industrielle, reliant la mine au canal à Dompierre. Plus tard, la section de Dompierre à Peublanc fut empruntée pour la ligne de La Palisse. C'est ce qui explique le singulier tracé loin de la Besbre, dont la vallée est pourtant d'un parcours si facile. Les rails dominent de haut l'ample bassin où les blés, les pâturages, les champs de topinambours et les prairies artificielles se partagent le sol, puis ils s'allongent dans l'étroit vallon de Châtelperron aux cultures ombragées de noyers, aux bois de chênes, de hêtres et de pins.

De Peublanc, la petite ligne s'élève sur un plateau pour aller retrouver la Besbre près de Jaligny, mince chef-lieu de canton qui eut rang de ville, car il était ceint de murailles, encore debout çà et là. Un château flanqué de grosses tours donne du caractère au site. La rivière, ici étroite et sinueuse, borde la minuscule cité et se déroule au milieu de prairies animées par le bétail. L'élevage est l'industrie principale du canton, la culture des céréales a lieu seulement pour permettre la rotation avec les racines : betteraves ou topinambours.

Au-dessus de la rivière, le vieux château de

Chavroches domine le village de ce nom, bâti sur une colline calcaire dont la roche grossière, semblable à des rognons ou à des œufs de poule agglutinés, est transformée en chaux, destinée surtout à l'agriculture. La contrée est très verte et agreste, de belles habitations se montrent au flanc des hauteurs. A mesure qu'on la remonte, la vallée s'élargit et permet d'apercevoir au loin le sombre massif des monts de la Madeleine. La Besbre, malgré la longueur de son cours, est assez indigente ; tantôt étroit ruisselet roulant rapidement des eaux vives ; tantôt, entre deux seuils, elle semble un petit lac. Le fond de la vallée, fort plat, est un large plan de prairies arrosées par des ruisseaux. Les coteaux ont de grandes cultures ombragées de noyers.

Entre Servilly et La Palisse, le paysage est d'une réelle beauté. Vive et rapide court la Besbre entre les prés où les bœufs vont paissant. Les collines s'égaient de bouquets de bois et de toits rouges. Les montagnes du fond ont subitement grandi. Dans l'ample bassin, une petite ville se presse au pied d'un château aux grands combles. Elle porte le nom héroïque de La Palisse, dont une chanson ridicule n'a pu déflorer la gloire.

La Palisse n'est guère qu'un bourg ; la popu-

lation agglomérée n'atteint pas 2 000 âmes, sur un chiffre total de moins de 3 000. Plusieurs routes, se croisant en étoile, forment les rues et viennent aboutir au pont, carrefour vivant dominé par la masse plus imposante que belle du château familial de l'illustre race de Chabanne de La Palisse. L'édifice était une ruine pendant les premières années de ce siècle, il a été restauré; la façade du XVIe siècle a repris sa pureté de lignes: elle profile ses grands combles et ses tours au-dessus d'une sorte de falaise enveloppée de végétation et baignée par la Besbre. A l'intérieur, on a reconstitué les vastes salles dans lesquelles vécut le maréchal de La Palisse, si glorieusement tombé à Pavie. Du côté opposé sont l'entrée principale et la chapelle.

Pas de monuments anciens. L'église, toute neuve, est un pastiche roman assez heureux. Une ou deux vieilles maisons évoquent seules le passé antique de cette ville bien effacée dans son propre arrondissement, où Cusset lui enleva le tribunal, où Vichy est le centre le plus vivant et le plus populeux. Pas d'industrie, sinon une usine de lainage qui occupe une centaine d'ouvriers. Toute l'importance commerciale est due à la situation de La Palisse au cœur d'une riche région d'élevage, à ses foires, rendez-vous na-

turel d'échanges pour les populations du Bourbonnais et du Forez.

Le chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais n'a pas réussi à éveiller La Palisse de sa torpeur, bien que les express s'arrêtent à sa gare — d'ailleurs éloignée — à cause du rang de chef-lieu d'arrondissement de la ville et des nombreux châteaux des environs. La vie se porte aux bords de l'Allier : à Vichy, un peu à Cusset, à Saint-Germain-des-Fossés dont la station est une des plus actives de tout le réseau. La Palisse en est séparée par de belles campagnes, bien cultivées, où des châtaigniers croissent avec vigueur, formant des groupes superbes, fort gracieux quand la floraison, d'un jaune infiniment pâle, recouvre leur immense ramure. De ce plateau, la vue est large et majestueuse vers la barrière sombre des monts de la Madeleine, le Puy de Montoncel et Pierre-sur-Haute, géant des monts foréziens[1].

A l'heure où j'achève mon excursion autour de la calme cité, la barrière des montagnes éclairées par les rougeurs du soleil couchant est d'une exquise splendeur.

Au matin, je me suis remis en route pour visiter

1. Voyez dans la 7e série du *Voyage en France*, chapitre XI, le récit d'une ascension à Pierre-sur-Haute.

le massif de la Madeleine. Le chemin de fer m'a conduit à la station d'Arfeuilles, établie loin du bourg de ce nom, dans le val étroit et profond où coule le Barbenan pour aller rejoindre la Besbre. Les eaux claires du ruisseau glissent sur le fond rouillé du rocher granitique. Au-dessus des berges s'arrondissent de petits monts dénudés à leurs cimes. Les pentes offrent beaucoup de landes ou de friches envahies par la fougère ; sur les talus des chemins se dressent les thyrses somptueux de la digitale. Au creux des vallons, la verdure est plus puissante : là croissent les peupliers, les châtaigniers et les noyers. L'impression générale produite par ces avant-monts du massif de la Madeleine est quelque peu austère.

L'agriculture est encore arriérée. Le routinier travail humain contraste fort avec la grande ligne de fer sur laquelle, là-bas, filent rapidement les trains qui, par le tunnel de Saint-Martin-d'Estréaux, vont traverser la ligne de faîte entre l'Allier et la Loire. Au long du chemin, une bonne femme coiffée du bonnet auvergnat surveille ses ouailles en filant, à la quenouille, un écheveau de laine teinte en bleu gris.

Sur les monts on aperçoit des plaques sombres. Ce sont des sapins et des pins plantés en champs réguliers. Plus loin, toutes les hauteurs paraissent

revêtues de ces résineux. Le plateau fortement ondulé que parcourt la route est à plus de 400 mètres d'altitude, cependant il y a encore des vignes autour de Boutier, hameau dont les maisons entourent une belle combe pleine d'arbres fruitiers, cerisiers, noyers et châtaigniers.

De ce point on découvre d'immenses horizons. Vers le nord ce sont les petits monts de La Palisse et du Donjon ; un des points culminants porte les toits rouges de Droiturier; sur les flancs, de grandes carrières, d'où l'on extrait des pavés et de la pierre à ballast et à macadam, semblent des blessures béantes. Sauf Droiturier, pas de villages, mais beaucoup de petits hameaux. A mesure que l'on s'élève, le tableau s'agrandit : on découvre la vaste plaine d'Allier et, confus encore, les monts lointains d'Auvergne. Peu à peu les détails se précisent ; le chemin de fer accroît la beauté du paysage par ses viaducs aux fauves et robustes arcades. Près d'un hameau, Favre, un champ absolument circulaire attire le regard. Peut-être est-il la trace de quelque ancien lieu de rendez-vous pour nos aïeux les Celtes.

L'ascension est longue, elle se termine au col de Croix-Bruyère, ouvert au pied d'un mamelon couronné par le Roc de Mine, dont l'altitude atteint 537 mètres. Un nouveau panorama appa-

raît : au premier plan, ce sont les belles croupes boisées de la Madeleine ; plus loin, très vaporeux, le massif des monts Noirs ; vers l'Auvergne se dressent de hautes collines couvertes de forêts.

Au-dessous du col, à une grande profondeur, le Barbenan traverse un large bassin de cultures variées, de landes, de châtaigneraies. Là, si bien enfoui dans la verdure qu'on le voit seulement en arrivant, est le bourg d'Arfeuilles, jadis ville forte, mais dont il ne reste qu'une tour des fortifications d'autrefois. Beaucoup de jardins entre les maisons ; de vieilles femmes filent sur le pas de leurs portes, dans des ruelles auxquelles on a donné des noms grandiloquents : il y a les rues Thiers et Molière, Denfert-Rochereau et Béranger, une place Victor-Hugo et une rue Hoche. Tous ces gens illustres, mais inconnus pour elles, doivent dire peu de chose aux vénérables fileuses qui, seules, animent le bourg.

L'ensemble est charmant. A certains aspects on devine que la somnolente bourgade doit se réveiller pour les foires et les marchés, car il y a beaucoup de magasins. Cependant Arfeuilles est moins actif que son voisin Isserpent, dont les habitants font un commerce de produits de basse-cour avec les grandes villes de la région.

V

LES MONTS DE LA MADELEINE

En remontant le Barbenan. — Le vallon de Montmorillon. — Châtel-Montagne et son église. — La gorge de la Besbre. — Mayet-de-Montagne. — Dans les monts de la Madeleine. — Hêtres et cerisiers. — Laprugne et ses mines de cuivre. — En vue des Bois-Noirs. — La Loge des Gardes. — Les Noës. — Renaison. — Arrivée à Roanne.

Roanne. Juillet.

J'ai la bonne fortune de trouver une voiture qui me conduira à Mayet-de-Montagne ce soir même, cela me fait gagner une journée. Nous voici bientôt partis ; la route s'élève au flanc d'une haute colline, elle est sillonnée par des troupeaux d'oies confiées à la garde des femmes et des fillettes. Les vieilles ont le bonnet d'autrefois et filent la laine ; les jeunes ont adopté le chapeau à fleurs et restent inactives de leurs dix doigts, mais les gamines tricotent des fichus de laine pour Roanne [1]. Dans les pâtures en pente, paissent des bœufs.

---

1. Sur l'industrie de la laine tricotée à Roanne, voyez la 7e série du *Voyage en France*, chapitre XV.

Bientôt on domine le groupe des toits rouges d'Arfeuilles, la fissure étroite où coule le Barbenan et l'on voit s'élever de hautes croupes boisées. Je voudrais mettre un nom à ces sommets, mais, comme partout, le paysan ne les identifie pas; le cocher qui me conduit se borne à répondre :

— Ce sont les montagnes du côté de Saint-Nicolas.

Il n'en sait pas davantage. Cependant je lui montre, tapi dans une dépression, un hameau aux toits rouges : il reconnaît Auger. Grâce à la carte, je commence à m'orienter dans ce massif confus. Les cimes ont déjà plus de 900 mètres, elles atteignent 1 100 mètres à Saint-Nicolas-des-Biefs, vers la limite entre le Bourbonnais et le Forez.

La route continue de monter, elle dépasse bientôt 600 mètres pour atteindre un col d'où l'on a une dernière vue sur la gorge du Barbenan et Arfeuilles, avant de descendre sur le versant de la Besbre. De là, on découvre tout le plateau et toute la plaine du Bourbonnais; la vallée de la Besbre se creuse entre des collines boisées, aux belles formes, plissées par des vallons très verts, dans lesquels des étangs étincellent. Vers le sud, les Bois-Noirs masquent l'horizon; à l'ouest, le

Puy-de-Dôme et son cortège de puys s'estompent sur le fond gris du ciel. Au-dessous du col, quelques petits hameaux apparaissent dans les vergers. A cette hauteur de près de 600 mètres, le paysan veut encore avoir *son* vin : les vignes tapissent les parties les mieux exposées. Le climat doit être froid, cependant, non seulement par l'altitude, mais aussi à cause de la barrière des monts qui arrête les vents chauds du sud. D'ici, cet écran a fière mine, les monts de la Madeleine montrent des pitons revêtus de sapins et couronnés par des rochers nus.

Le pays devient de plus en plus pittoresque. De profondes gorges se creusent dans lesquelles les eaux s'amassent en étangs. Des toits de chaume se montrent entre les châtaigneraies; sur les raides chemins passent des chars pleins de fourrage odorant conduits par des bœufs. Bien que les monts soient très boisés et gazonnés, les eaux pluviales entraînent le granit décomposé et désagrégé qui en forme l'ossature ; on assiste en quelque sorte à l'élaboration des bancs de sable qui, jusqu'à Nantes, vont obstruer le lit de la Loire; même, sur les étangs, on voit quelques bancs se former; à l'endroit où le ruisseau atteint la nappe, est parfois un minuscule delta de sable grossier.

Souvent les ruisselets tombent en cascatelles et accroissent la beauté du val tranquille, dont le petit château de Montmorillon occupe la tête. Le coin semble arrangé pour le plaisir des yeux.

Le décor s'agrandit, devient fier et superbe avec le bourg de Châtel-Montagne allongeant ses toits sur une haute croupe qui porte la tour carrée et la façade d'une des plus belles églises romanes du Centre. Sous le village se creuse un véritable abîme : ravin aux flancs revêtus de noyers et de châtaigniers, avec de grands pans de fougères et de genêts. Des hameaux parsèment les flancs de la combe, des fumées bleues s'en élèvent lentement. Cela est vraiment beau, d'une beauté sereine, robuste comme le granit qui affleure au-dessus de l'intense verdure.

Le chemin s'anime, à ces approches du ravin ; paysans et paysannes reviennent des champs en groupes où les vestiges du costume d'antan mettent encore une note heureuse. Les matrones ont une sorte de plastron blanc se prolongeant en pointe sur le dos, de grands chapeaux de paille ou des capuchons rattachés par des brides ou des rubans noirs. Ce costume des vieilles montagnardes est très seyant. Mais que seront, dans trente ans, les jeunes filles et les jeunes femmes d'aujourd'hui, qui ont abandonné les anciennes

modes et se croient faraudes avec leurs robes de confection et leurs chapeaux à fleurs et à plumes? Elles auront l'air biens ouillon, quand elles abriteront leurs visages flétris sous les chapeaux vieillis aussi, et n'auront plus la coquetterie nécessaire pour ajuster les robes venues de modes fugitives!

Voici Châtel-Montagne : deux rues qui se croisent en un carrefour d'allure quasi citadine. Le bourg est sur une étroite arête dominant deux gorges d'une saisissante profondeur : celle par laquelle je suis monté ; l'autre, plus sauvage, plus contournée, dans laquelle la Besbre roule des eaux blanches d'écume. L'église, à l'extrémité de la rue principale, est une merveille de l'art roman des XIe et XIIe siècles. Grâce à la robustesse des matériaux, elle a gardé la pureté des détails. La façade offre une disposition devenue rare : onze marches précèdent et élèvent un narthex surmonté d'une tribune. Le clocher barlong offre deux rangées d'arcades, celle du bas est aveugle. A l'intérieur, les chapiteaux semblent sculptés d'hier ; le chœur est séparé de l'abside par des colonnes, les piliers sont reliés par des arcades. Tout cela séduit par une impression de force et de simplicité qui n'excluent pas la grâce.

Près de l'église, un grand bâtiment qui fut sans doute un prieuré et, plus loin, une curieuse maison de bois sont les autres vestiges du passé de cette bourgade, longtemps un centre important pour la montagne. Les populations en avaient fait en quelque sorte leur grenier; là venaient les produits du pays, là montaient les froments de la plaine. Les chemins de fer et les routes ont détourné le courant d'affaires, le fier village a perdu une grande part de son activité. L'ensemble a un aspect monacal, accru encore par la présence de religieux vêtus d'une robe de laine blanche.

En sortant de Châtel-Montagne par la route du Mayet, on domine de haut l'énorme précipice au fond duquel la Besbre bondit entre les parois tapissées d'arbustes et hérissées de rochers. Le bord de l'abîme a d'admirables prairies et de beaux champs de blé, le chemin court entre les châtaigniers et les cerisiers. Au fond de l'horizon, se montre la masse principale des monts de la Madeleine revêtue de bois d'un noir puissant; le point culminant est une sorte de calotte revêtue d'arbres jusqu'au sommet.

Bientôt on abandonne la gorge où la Besbre mugit entre les rochers pour remonter un ruis-

seau dont le cours est une succession de cascades. On le côtoie entre les landes jusqu'au Mayet-de-Montagne, capitale de cette région montueuse du Bourbonnais, lieu de rendez-vous pour une vaste contrée difficile d'accès et très éloignée des voies ferrées[1].

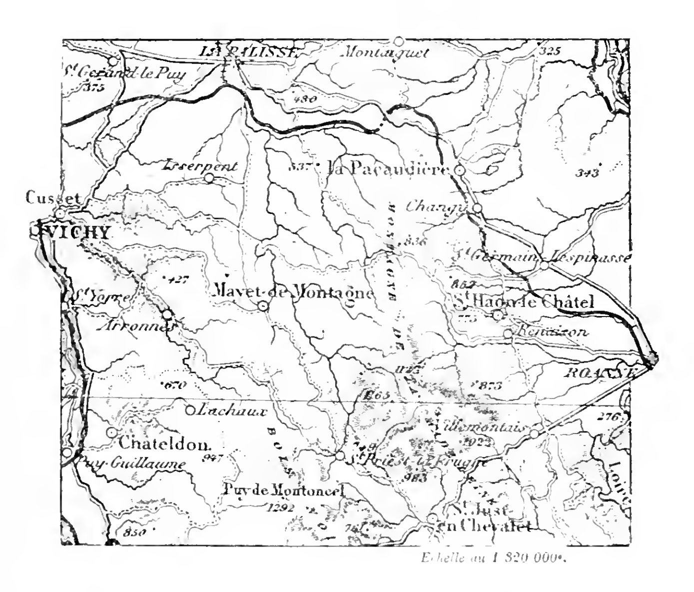
Aussi les boutiques sont-elles nombreuses, et nombreux les hôtels et les auberges, dans la rue principale et sur une vaste place à l'entrée du bourg. sur la route de Vichy. L'église, moderne, est un bel édifice de style ogival primaire, sobre d'ornements, auquel les années donneront avec leur patine un grand caractère architectural. Il y a un peu d'industrie, surtout pour le travail des bois débités dans les scieries et les saboteries; deux fabriques de cotonnades occupent un certain nombre d'ouvriers.

Le Mayet deviendra très fréquenté quand un chemin de fer, le reliant à Vichy, permettra aux baigneurs de venir au cœur de montagnes qui leur paraîtront d'autant plus belles que les environs de Vichy sont moins accidentés. Alors les monts de la Madeleine, jusqu'ici inconnus, recevront sans doute dans leurs forêts, et sur les

1. Un chemin de fer à voie étroite est projeté entre La Palisse et le Mayet-de-Montagne, un autre est demandé entre Vichy, le Mayet et le département de la Loire.

pentes qui regardent l'Auvergne, une partie des citadins à qui la mode médicale prescrit la cure de 1 000 mètres d'altitude.

Le bourg ne peut prétendre à une telle élévation, un étang que je longe en poursuivant le



Echelle au 1 320 000e.

chemin de Laprugne n'est qu'à 547 mètres. Cette longue nappe est très poissonneuse ; au moment où je m'approche de la rive, l'eau semble frémir : des carpes, par centaines, s'enfuient vers les parties profondes ! Tout autour sont des pâ-

turages parsemés d'énormes blocs de granit. Beaucoup de hameaux et de maisons isolées au long de la route; la plupart des habitations sont encore couvertes en chaume. Devant les portes, les vieilles femmes assises filent de la laine dont le fil fera des chaussons, ou du chanvre destiné au tissage de la toile. Ces petites industries, disparues sur tant de points, sont encore vivaces ici : chaque village possède ses peigneurs de chanvre.

La vallée de la Besbre, des hauteurs où nous la dominons, est ample ; malgré de grandes étendues de landes, on constate des efforts vers le progrès agricole; efforts peut-être inconsidérés, car on a détruit les bois et les gazons sur des pentes où rien ne retient plus les eaux pluviales. Certaines montagnes ont été ainsi défrichées jusqu'au sommet et le sol est entraîné par les pluies. Au fond du val, Saint-Clément presse ses maisons autour d'une jolie église neuve à flèche d'ardoise ; au flanc de la Madeleine, au-dessous du rideau des forêts, le clocher de la Chabanne pointe entre les cultures et les prés.

La population, chétive, contraste avec la beauté du pays : elle se ressent du peu de fertilité du sol où la chaux elle-même réussit difficilement à faire produire le froment nourricier. Les hommes

que je vois penchés sur la terre marâtre sont petits, lourds, d'aspect souffreteux. Comme leurs voisins d'Auvergne, ils portent la barbe en collier qui leur donne un air de rudesse. Leurs demeures; cependant, sont riantes à l'œil; elles s'abritent sous les châtaigniers, les noyers et les cerisiers; ces derniers arbres fournissent un petit fruit noir destiné à la fabrication du kirsch. Tous les chemins ruraux sont bordés de frênes et de charmes.

Les arbres croissent à merveille, et c'est pitié de voir détruire ces futaies, pour les remplacer par des champs labourés dont le sol, fait de gros grains de granit décomposé, ira à la Besbre ou au Sichon. Le bois Grandjeu, qui longe la route, est une admirable hêtraie s'élevant jusqu'à un sommet de 878 mètres. Entre les troncs hauts et droits, se dressent des blocs de granit moussu; des ruisselets descendent en murmurant. Ce chemin offre une promenade aimable, adorable parfois. On se prend à envier le sort des habitants des rustiques logis échelonnés sur la route sinueuse.

A la sortie des arbres, vers Presles, la chaîne de la Madeleine se montre dans son harmonieuse beauté, avec ses ondulations, ses vastes hêtraies, ses pentes inférieures couvertes de cultures dans

lesquelles la Chabanne étale ses toits rouges. Ce village, c'est une poignée de maisons, une douzaine à peine, pour qui le petit bourg de Laprugne est comme une capitale. Celui-ci occupe à 700 mètres un étroit plateau rattaché au Puy de Montoncel, point culminant des Bois-Noirs.

Laprugne n'offre guère d'intérêt, son voisin, Saint-Priest, pas davantage. Cependant, je voulais gagner ce dernier village pour traverser les Bois-Noirs et faire l'ascension du Montoncel. Mais je suis las de cette longue course depuis Mayet ; l'excursion ne m'offrira pas une vue comparable à celle de Pierre-sur-Haute [1] accomplie il y a quelques années, et je me décide pour la traversée de la Madeleine par le col de la Loge-des-Gardes. Mon sac pèse lourd à mes épaules, le soleil est de plomb ; je me mets à la recherche d'un guide porteur : on me conduit à un vieillard de 79 ans, le père Boué. L'idée de confier mon bagage à cet octogénaire m'humilie un peu, mais je le vois si droit et vaillant, que toute gêne disparaît. Le brave homme devine ma pensée, il me dit qu'il lit encore sans lunettes et boit chaque matin au réveil son quart d'eau-de-vie. Un jour, pour faire honte aux

1. 7e série du *Voyage en France*, chapitre XI.

jeunes, il en but sept ! En voilà un sur qui porteront peu les efforts des antialcooliques.

Le père Boué est vite prêt, il enfile ses pieds nus dans ses sabots, jette mon sac sur ses épaules, et le voilà dévalant, non par la route, mais par un chemin de traverse tracé entre les éboulis et les blocs de granit. Nous allons voir, près du hameau de Charrier, les mines de cuivre de Laprugne, qui furent florissantes il y a quelque vingt ans, mais sont maintenant abandonnées. Nous franchissons la Besbre naissante, claire et vive, pour gravir sous le soleil brûlant de 11 heures — un 11 juillet — les rudes pentes où les mines sont ouvertes. Malgré le long abandon, les constructions, fonderies, bâtiments, habitations, sont encore en bon état. Vienne un réveil et cela sera rapidement occupé. Il y eut ici jusqu'à 300 ouvriers. Aujourd'hui, on se borne à entretenir les boisages, dans l'espoir d'une reprise de l'exploitation.

Pas le plus petit morceau de minerai à recueillir à l'entrée des galeries ; celles-ci sont fermées. Je reprends l'ascension. La chaleur est de plus en plus forte. Le père Boué ne semble s'apercevoir ni de la raideur des pentes, ni du soleil. Avec ses sabots et mon sac, il marche plus allègrement que moi, chargé seulement de ma

canne. Il répond à mes questions sans s'arrêter : « Ça c'est les Bois-Noirs, c'est Montoncel ! Ça, là-bas, si vaporeux, c'est Pierre-sur-Haute. » Enfin mon guide consent à reprendre haleine, mais nous sommes à 1 009 mètres d'altitude. Il y a là, à l'entrée du bois de l'Assise, un calvaire planté sur des blocs de granit venus du bas de la montagne. Il a fallu 49 bœufs pour hisser le plus gros. Le père Boué, qui était parmi les conducteurs — en 1845, — me raconte au prix de quels efforts ce passage a été atteint.

A peine quelques secondes de repos et nous voici de nouveau en route. Cette fois l'ascension est finie ; on chemine en pleine hêtraie de l'Assise, dont la colonnade masque la vue du point culminant du massif: la Pierre-du-Jour (1 165). Au pied de ce sommet, dans une clairière, est la maison forestière de la Loge-des-Gardes. Il est plus de midi ; notre appétit, excité par cette course rapide, fait paraître exquis le pain bis, l'omelette et le jambon que nous sert la femme du brigadier.

Maintenant, il faut descendre vers la Loire ; il y a plus de cinq lieues pour gagner la gare la plus proche, Roanne, et cela sous un soleil de plus en plus brûlant. On me propose la location d'un char à bancs, qui me mènera rapidement à Re-

naison, relié à la grande cité de fabriques par un service d'omnibus. Lâchement je me laisse séduire. Bientôt l'équipage, venu de l'unique ferme de ces parages élevés, est arrivé, conduit par un jeune homme aussi emballé que son cheval. A toute vitesse, par des chemins encore peu frayés, nous descendons à travers les bois de sapins qui barrent l'horizon. Brusquement, le rideau des arbres s'entr'ouvre, au-dessus d'un cirque verdoyant dans lequel s'abrite le joli village des Noës ; nous traversons celui-ci au grand trot pour atteindre, par des lacets, la gorge profonde et brûlante de la Renaison. Voici le superbe barrage qui retient en un petit lac les eaux destinées à alimenter Roanne ; plus loin, l'établissement où sont captées et renforcées en gaz les eaux d'une source minérale. Le paysage a changé : ce ne sont plus les hêtres et les toits à grands auvents, la vigne couvre les pentes, les habitations ont les toits plats du Midi. Renaison se montre à l'entrée de la plaine, ses belles maisons neuves, ses guinguettes, ses hôtels nombreux et vastes révèlent que les Roannais ont cette petite ville pour rendez-vous dominical.

L'omnibus est prêt à partir, j'y prends place et, bientôt, voici la grinçante machine roulant sur la route poudreuse, entre les vignes et les

riches cultures que dominent, des premières pentes des monts du Forez, Saint-Haon-le-Châtel et tant de florissants villages. Au bord de la route, le château de Boisy met une note pittoresque avec sa tour carrée couronnée de créneaux, une belle tour ronde et ses galeries à mâchicoulis que domine un toit d'ardoise.

Puis, c'est la forêt de cheminées de Roanne, les interminables rues des faubourgs, enfin le mail ombreux et fleuri autour duquel s'étend la florissante cité [1].

1. Sur Roanne, voyez la 7e série du *Voyage en France*, chapitre XV.

VI

LA LIMAGNE BOURBONNAISE

L'Allier en Bourbonnais. — Neuilly-le-Réal. — Varennes-sur-Allier. — Saint-Germain-des-Fossés. — Gannat et la Limagne d'Auvergne. — Beurres de Normandie... auvergnats. — Vichy et ses embellissements. — L'industrie des eaux minérales.

Vichy. Juillet.

En ce pays un peu monotone de Bourbonnais où, sauf dans les monts de la Madeleine, les vallées de l'Aumance, de la Bouble et de la Sioule, les paysages manquent parfois d'ampleur et de grâce, la vallée de l'Allier frappe par son aspect d'opulence. Plaine plutôt que vallée, tant elle est large, tant les collines riveraines sont modestes de hauteur. Mais elle est doucement ondulée, bien cultivée, égayée par la multitude des arbres de clôture autour des domaines. L'Allier, quand il n'est pas trop appauvri par la sécheresse, étincelle dans le paysage verdoyant. Entre les coteaux, les vallons entr'ouverts permettent d'apercevoir au loin des collines plus hautes, agrandies et bleuies par l'éloignement.

Peu de villages, mais des fermes isolées, constructions vastes, couvertes de tuiles fauves.

Cette plaine allongée est couverte de champs de céréales et de prairies artificielles. C'est d'une richesse qui rappelle bien souvent la Limagne d'Auvergne[1]. Aussi les habitants, frappés par cette fertilité qui contraste avec la Sologne bourbonnaise, ont-ils étendu ce mot de Limagne au val d'Allier, en y ajoutant le nom de leur province.

Autour de Bessay, l'espèce de mélancolie douce qui pesait sur cette contrée aux habitations trop rares se dissipe, les collines se rapprochent et se haussent, les fermes se groupent en hameaux qui égaient chaque rive. A l'est, les hauteurs sont découpées, comme frangées par une multitude de ravins et de combes. Au-dessus, c'est le plateau de la Sologne bourbonnaise, dans lequel la Sonnante se creuse un étroit vallon où sont éparpillées les maisons de Neuilly-le-Réal. Ces habitations rurales renferment beaucoup de *petits Parisiens,* c'est-à-dire d'enfants de l'assistance publique, très recherchés à cause de la modique pension payée pour eux et des services qu'ils rendent dans le ménage. Ces abandonnés re-

---

1. 32e série du *Voyage en France.*

trouvent là une famille et font souche dans le pays.

Cette sorte de défilé formé aux abords de Bessay est de peu de longueur, la vallée s'entr'ouvre de nouveau, plus large encore. Une tour à mâchicoulis, coiffée de tuiles grises, une humble église de brique à flèche aiguë, semblent commander le passage. Vers l'ouest, le panorama prend de la majesté, les collines deviennent de petites montagnes déroulant sur l'horizon des lignes harmonieuses. Le large val est plus opulent, grâce aux noyers qui forment des vergers étendus. Tout cela serait charmant toujours, grandiose souvent, si l'Allier ne mettait pas au milieu du tableau la lèpre de ses grèves, de ses bancs de sable, de ses bras délaissés par les eaux. Là vient finir la Sioule, comme honteuse de mourir dans ce plat pays, après avoir parcouru des gorges si formidables et si belles.

La Sioule a sa ville : Saint-Pourçain[1]; l'Allier, à la même distance du confluent, possède la sienne : Varennes, bâtie en terrasse au-dessus du ruisseau de Valançon. Ce n'est guère qu'une longue rue formée par la route nationale. Station de chemin de fer desservant de vastes cam-

1. Voyez pages 135 et suiv.

pagnes au long du Valançon et de l'Allier, point de jonction pour le réseau économique qui dessert le cœur du département, elle est un rendez-vous important de commerce agricole. Je la visite un jour de marché : la quantité de volailles, poulets et dindons, de lapins et autres produits est énorme. Des marchands du dehors, surtout de La Palisse, du Breuil et d'Isserpent centralisent les achats et font d'importantes expéditions sur Lyon et ses faubourgs, sur Saint-Étienne et les autres villes industrielles de la Loire, telles que Saint-Chamond et Rive-de-Gier.

Une grande manufacture de meubles a amené le développement de Varennes, qui avait à peine 2 000 habitants au commencement du XIXe siècle et en possède plus de 3 000 aujourd'hui. Cette population jouit d'un service hospitalier dû à la générosité de seigneurs du XVIIe siècle, M. et Mme de Farinvilliers, qui léguèrent à la ville le château de Gayette où, si nous en croyons M. Coupas [1], le connétable de Bourbon aurait signé sa défection. C'est une belle demeure de la Renaissance située au flanc de la verte colline de Montoldre et possédant de beaux revenus.

Varennes se serait plus développée encore si

1. Auteur d'une intéressante *Géographie de l'Allier*.

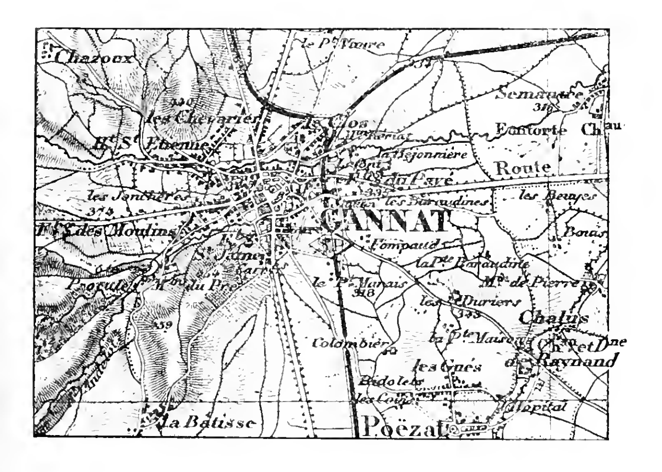
elle avait été choisie pour point de bifurcation des grandes lignes de Nîmes et de Lyon. Mais cette bonne fortune est échue à une autre bourgade moins importante, Saint-Germain-des-Fossés devenue, grâce à son immense gare d'où se détache, en outre, la ligne de Vichy, un des points du territoire les plus connus — au moins de nom, car les visiteurs sont plutôt rares dans ce bourg montueux et insignifiant, en partie peuplé par les employés du chemin de fer, à l'usage desquels de nouveaux quartiers s'édifient. L'industrie n'a pas cherché à tirer parti de cette belle situation : Saint-Germain-des-Fossés n'est toujours qu'une grande gare aux mélancoliques abords. Vichy d'un côté, Clermont-Ferrand de l'autre, semblent avoir accaparé toutes les facultés d'accroissement des communes de la Limagne.

Sur la rive gauche de l'Allier, les collines merveilleusement fertiles et cultivées sur leurs pentes, couvertes de hameaux innombrables, portent de belles forêts sur le plateau terminal. Celle de Marcenat remplit tout le pays entre le cours de l'Andelot et le val d'Allier; au sud, face à Vichy, une grande étendue de bois se nomme forêt de Montpensier. Le village de ce nom, devenu illustre, est près d'ici, à l'entrée du Puy-de-Dôme.

Derrière ce rideau sylvestre commence la véritable Limagne, celle d'Auvergne. A la marge est assise une des villes bourbonnaises, la modeste Gannat. Dès qu'on a atteint la plaine, vers Espinasse, on est frappé par la variété et la beauté des cultures. Il y a ici une vie agricole intense. Les arbres fruitiers, les pommiers surtout, sont nombreux. Fréquemment, on assiste à des travaux de drainage. De vastes étendues sont consacrées à la production des betteraves que le chemin de fer conduit à la grande sucrerie de Bourdon, près de Clermont-Ferrand. Au cœur de ce riche terroir, le bourg d'Escurolles, peuplé de potiers, est entouré par une ceinture de villages enveloppés par la ramure souvent continue des noyers.

A l'extrémité de la plaine, les derniers faubourgs escaladant déjà le massif de petits monts dans lesquels la Sioule se fraye un passage, s'étend longuement Gannat. Malgré son rang de chef-lieu d'arrondissement et sa situation dans un des plus opulents pays agricoles de France, c'est une ville assez banale, dont les monuments ont été défigurés comme à plaisir. Le château dut avoir fière mine : il a été découronné; le faîte des murs porte, à vide, les corbeaux de ses mâchicoulis ; les tours et les courtines ont été cré-

pies et badigeonnées d'un gris sale. C'est désormais la prison. L'église n'a pas été mieux traitée; au chevet, quelques sculptures intéressantes montrent que l'édifice dut être remarquable autrefois.



L'époque moderne laissera à Gannat un monument commémoratif de la guerre de 1870 sortant un peu du poncif habituel ; l'artiste a repris le fanal funéraire ou lanterne des morts, dont on retrouve de nombreux spécimens dans le Sud-Ouest. Contre le fût, la France, voilée de deuil, tient une épée. Une note bien moderne est fournie par le bec de gaz qui remplace, dans

la lanterne, la lampe ou la torche du moyen âge.

Gannat n'a guère d'industrie, sinon des brasseries assez importantes, mais elle est devenue un marché considérable pour les denrées agricoles. Là viennent se centraliser les beurres produits dans la Limagne et dans les avant-monts du massif d'Auvergne. On peut voir chaque jour, sur le quai de la gare, de grands paniers pleins de beurre pesant chacun plus de 100 kilogr. Ces beurres sont envoyés dans le Cotentin et le Bessin où, travaillés à nouveau, ils deviennent dignes d'être réexpédiés sous le nom de beurre de Normandie.

La gare de Gannat, fort animée, est le point de jonction d'une des lignes transversales de l'Orléans avec le réseau de Lyon et voit rebrousser les trains directs qui relient Bordeaux à Lyon, à Vichy et à Genève. Elle n'a de relations avec ces grandes villes que par ce passage de wagons. Même pour les rapports avec sa proche voisine, Vichy, il faut des changements de voiture ou des manœuvres à Saint-Germain-des-Fossés.

J'ai revu Vichy, visitée il y a quelques années au cours de mon excursion à Thiers et à Pierre-

sur-Haute[1]. Les améliorations que je souhaitais alors sont accomplies. Le nouvel établissement est à la hauteur de la réputation de ces eaux merveilleuses. Vichy mérite bien le titre de plus importante cité balnéaire de l'Europe que lui décerne le Bædecker, peu suspect de partialité pour le pays de France. La ville thermale prend de plus en plus l'aspect d'un grand centre, bien que la plupart de ses hôtes soient des malades réels ; il y a là une vie et une activité qui n'ont de rivales que dans les plus fréquentées des stations hivernales de la Méditerranée. Les Méridionaux dominent dans cette foule ; ils y mettent leur exubérance et leur entrain. Le nom de rue de Nîmes donnée à l'artère centrale semble inspiré par toute cette animation.

Aussi l'accroissement de Vichy est-il incessant, le nombre des habitants est considérable, même à l'époque où se fait le dénombrement, c'est-à-dire en plein hiver, en dehors de la saison des eaux. Il atteignait en 1896 un chiffre de 12 330 ; au recensement précédent il n'était que de 10 972. Actuellement le chiffre s'élève à 14 254. Cusset, centre judiciaire de l'arrondissement, réduit dans son rang de chef-lieu de canton par

1. 7e série du *Voyage en France*, chapitre X.

la formation du canton de Vichy, est au contraire stationnaire ; même il décroît peu à peu. Il y eut là près de 7 000 âmes ; on en compte 6 598 aujourd'hui.

Ce développement constant de Vichy est un des plus remarquables qui soient offerts par les villes françaises. Bien peu sont parties de plus bas au dernier siècle. En 1835, les statistiques donnaient seulement 985 habitants. Vers 1870, après le grand élan causé par le séjour de Napoléon III et les transformations dont ce souverain prit l'initiative, il n'y avait pas 6 000 âmes encore. Les facilités de plus en plus grandes des communications, la réputation de Vichy, sans cesse accrue par les cures obtenues, amèneront encore des progrès nouveaux.

Il est de mode de citer Mme de Sévigné à propos des sources riveraines de l'Allier et de comparer le Vichy moderne au pauvre petit bourg dont l'aimable femme fut l'hôte, pour faire comprendre les changements opérés. Il n'est pas nécessaire de remonter si haut : Il y a soixante ans encore, ce n'était qu'un village bâti en amphithéâtre au-dessus du val où l'Allier vagabond traînait ses eaux rares, entre les îles de sable revêtues de saules souffreteux. « La ville, disait alors un voyageur, est composée de mai-

sons mal bâties et de rues étroites. » Le quartier des eaux offrait déjà, il est vrai, des « habitations charmantes » ; dans les « vastes et beaux hôtels » mille à douze cents étrangers pouvaient « se loger commodément ».

L'établissement lui-même devait être fort rustique. L'auteur anonyme qui faisait ce tableau de Vichy nous montre le bétail venant chaque année faire sa cure à la source de l'Hôpital et proclamer ainsi l'ouverture de la saison des eaux !

« Il paraît, dit-il,[1] que, vers la fin du printemps, soit en mai, soit en juin, lorsque le vent souffle du sud, il s'élève du puits de l'Hôpital une certaine émanation que le vent porte au delà de l'Allier. Alors les bestiaux qui sont sur la rive gauche de la rivière la traversent à la nage et viennent boire des eaux de ce puits qui s'épanchent dans un ruisseau.

« L'instinct de la conservation les avertit que cette eau leur est salutaire : et, en effet, elle a la propriété de dissoudre les concrétions qui se sont formées dans l'estomac de ces animaux, pendant l'hiver, par l'effet de la rumination.

---

1. *Guide pittoresque du Voyageur en France,* publié en M D CCC XXXIV, par Firmin Didot.

Lorsque les habitants voient ainsi les bestiaux traverser la rivière, ils disent que la *saison* est commencée. »

Les bœufs de Limagne ont perdu cette habitude; d'ailleurs ils ne trouveraient plus d'eau de l'Hôpital coulant au ruisseau, celui-ci est devenu un égout sous la place Rosalie; la source, précieusement captée, sert jusqu'à la dernière goutte à la boisson ou à la mise en bouteille.

D'ailleurs, depuis ce temps, que de sources ont été ouvertes autour de Vichy! Sans la protection accordée par la loi qui interdit le forage dans un périmètre déterminé, on pourrait, sous chaque pavé, chercher les eaux minérales. Précieusement préservées contre ce danger, les sources actuelles gardent intactes les propriétés particulières à chacune d'elles, mais au delà de Vichy, à Cusset, à Saint-Yorre surtout, c'est un véritable travail de termite qui s'opère pour amener à la surface la nappe minéralisée. Chaque année voit de nouvelles sources du « bassin de Vichy » *lancées* par leurs propriétaires. Toutes ont naturellement des vertus merveilleuses. En réalité, ce ne sont pas des sources, mais des puits; les sources qui arrivent naturellement à la surface du sol sont peu nombreuses, ce sont celles qui firent la réputation de Vichy et la perpétuent.

Quant aux sources artificielles, on ne les compte plus. Vers Saint-Yorre on peut partout trouver l'eau minérale à une profondeur régulière de 26 mètres. Aussi tous les domaines ou jardins sont-ils devenus autant d'établissements, tantôt considérables, tantôt simples huttes ou baraques dans lesquelles on recueille l'eau venue des profondeurs, grâce à la force ascensionnelle produite par l'acide carbonique. Dans cette zone, la plupart des eaux doivent reposer quelques jours pour laisser déposer les carbonates tenus en suspension.

Saint-Yorre, Hauterive et Cusset n'en rendent pas moins de grands services à la santé publique en fournissant des eaux de table excellentes, si elles ne sont pas toutes des eaux médicales [1].

C'est également par des sondages que Cusset a été dotée des sources qui alimentent son établissement et donnent lieu à un commerce considérable; mais la nappe aquifère n'offre pas une abondance comparable à celle de Saint-Yorre. Aussi la cité ne se développe-t-elle plus, elle vit de son rang de chef-lieu judiciaire et n'est en

1. Le *Bottin*, en dehors des eaux de la Compagnie fermière, donne l'indication de plus de 60 sources dans le bassin de Vichy. Il y en a bien davantage.

somme qu'un faubourg bien calme de Vichy, auquel la relie un tramway à vapeur et dont elle est appelée à faire partie un jour, la jeune et vivante station ne pouvant guère s'étendre dans une autre direction.

Cusset possède ce dont Vichy est privée : les sites vraiment pittoresques que les plus belles promenades artificielles ne sauraient remplacer. Le torrent du Sichon, descendu des monts de la Madeleine, et les ruisseaux affluents ont foré leur lit dans les collines en dessinant des gorges superbes. Il y a là des rapides, des cascatelles, des eaux ruisselant sous la verdure et complétant admirablement les abords d'une grande ville d'eaux. Quand un chemin de fer conduira dans les monts du Mayet, les touristes accroîtront le nombre des visiteurs de Vichy, déjà favorisée par le voisinage de Thiers et de Clermont-Ferrand.

VII

LE BERCEAU DES BOURBONS

La vallée de la Queune. — Saint-Menoux et son église. — Bourbon-l'Archambault : les ruines, l'établissement thermal. — La forêt de Gros-Bois. — La vallée du Morgon. — Les mines de houille et de schiste du bassin de l'Aumance. — Les distilleries de schiste. — Buxière-la-Grue. — Cosne-sur-l'Œil. — Le pays d'Hérisson. — Cérilly et les eaux de Theneuille. — Les porcelaineries de Couleuvre et de Lurcy-Lévy.

Lurcy-Lévy. Octobre.

La ville de Bourbon-l'Archambault, dont le nom s'est imposé à la France pendant plusieurs siècles, puisqu'il fut celui de plusieurs de nos rois — parmi les plus illustres — est loin des grandes voies de communication, à demi endormie dans un pays parfois riant, mais plus souvent sévère. Ses eaux thermales lui ont conservé une vie intermittente que le chemin de fer à voie étroite contribue à développer.

Cette ligne, après avoir desservi le faubourg de la Madeleine à Moulins, s'élève dans la vallée de la Queune, courte mais charmante, égayée

par de grandes fermes et de nombreux châteaux. Au-dessus se déroule un plateau ondulé, couvert de grandes cultures entourées de haies d'où se dressent, difformes, pleins de loupes, des chênes sans cesse élagués. De ces hauteurs, la vue est belle sur les lointaines collines du Montet-aux-Moines et les Côtes-Mâtras.

Beaucoup de bois, restés en massifs assez étendus pour mériter le nom de forêts, mais les grands arbres y sont clairsemés. La forêt de Marigny, où les taillis de chênes dominent, est séparée, par un étroit vallon, d'une autre plus vaste appelée forêt de Bagnolet; entre les deux sylves, au milieu d'une clairière, Marigny groupe ses toits rouges. Dans la plaine, chaumes et friches sont pacagés par des moutons; beaucoup de maisons rurales ont grand air : ce sont les gentilhommières d'autrefois devenues logements de métayers. Cette vaste étendue de terres fauves, avec ses chênes étêtés couvrant les haies de leur roux feuillage automnal et les vastes horizons sur la province tout entière, est d'une sobre splendeur rustique, que vient un moment souiller le nuage de fumée planant au-dessus des fours à chaux de Saint-Menoux.

Le village a gardé une belle église abbatiale dont la tour romane, aux fenêtres jumelées, à

flèche pyramidale, est d'un effet superbe. Les âges ont greffé d'autres styles sur l'édifice primitif du XIe siècle, mais l'ensemble n'en est pas moins d'une grande beauté. On y voit encore le tombeau en pierre du fondateur de l'abbaye, Menulfe, d'où l'on a fait Menoux. Les bonnes gens du pays montrent ce sarcophage comme une curiosité remarquable, à cause de la *débredinoire* qui y a été pratiquée. C'est un trou où les aliénés, appelés bredins en patois bourbonnais, viennent mettre leur tête pour recouvrer la raison, se *débrediner*. Quand la Révolution vint faire disparaître l'abbaye, le nom de Saint-Menoux, entaché d'incivisme, fut condamné ; quelque érudit se souvint alors que le village s'était appelé *Malliacum* au temps de la domination romaine et fit traduire le mot par Maillé. Saint-Menoux devint Maillé-sur-Rose.

J'ignore ce qu'était la Rose ainsi évoquée, le ruisseau qui coule au pied du village se nomme l'Ours. De belles collines le dominent ; sur l'autre versant, elles regardent l'étroit bassin de Bourbon-l'Archambault, enfermé dans un cadre heureux de hauteurs verdoyantes.

Bourbon revêt les pentes de cette sorte d'entonnoir, au milieu duquel surgit, escarpé, le rocher qui porta la forteresse des Archambault,

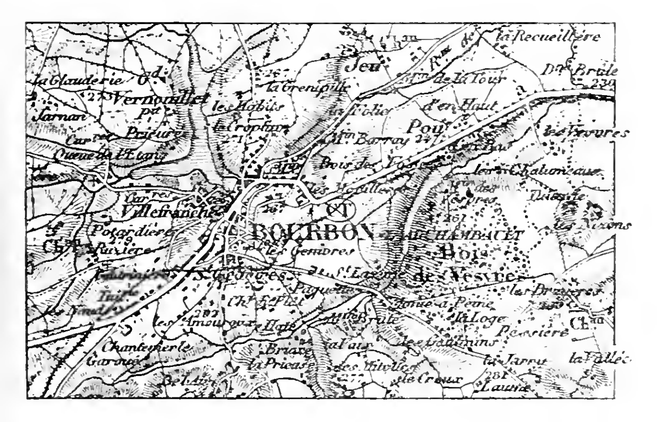
seigneurs de Bourbon, dont une des héritières devait épouser Robert de Clermont, fils de saint Louis, tige des souverains qui occupèrent le trône à partir de Henri IV. Le château, démantelé à la suite de la trahison du connétable de Bourbon, n'est plus qu'une ruine, mais de fière mine encore ; les restes de tours et les murailles grises donnent une farouche grandeur au site qui serait simplement aimable sans eux.

Je suis arrivé au crépuscule dans cette ville, qui n'eut même pas la bonne fortune de demeurer capitale de la province à laquelle elle donna son nom. Malgré l'heure tardive et l'obscurité, j'ai voulu voir de suite les débris de l'illustre manoir. Ses tours se détachaient, comme des masses d'encre, sur le ciel où tremblaient quelques étoiles vaporeuses. Par un raide chemin, j'atteignais l'espèce de plate-forme qui domine d'un côté la ville, de l'autre un étang allongé en deux bras dans les profondeurs mystérieuses des collines. Cela n'avait pas d'allure bien tragique, malgré la nuit.

La plus grande partie de la seigneuriale demeure a été rasée ; sur l'emplacement s'est construit un quartier de petites maisons parfois pittoresques par leurs pignons ou quelque poivrière. Au-dessus de ces bâtisses, sur le rocher

abrupt, se dresse la tour Quiquengrogne, singulièrement surmontée d'une tourelle servant de beffroi. De là, un escalier descend à la ville, bien humble d'aspect à cette heure, avec ses maisons basses et ses magasins pauvrement éclairés.

Au matin, je remonte au château. Le temps



est maussade, il pleut. Peut-être faut-il attribuer à l'aspect grisâtre du ciel l'impression éprouvée, mais rarement je vis si pauvre ruine. Sauvé de l'irrémédiable disparition par le duc d'Aumale qui acheta le berceau de ses ancêtres, l'édifice n'est plus que quelques pans de murailles où vinrent se blottir de misérables demeures parasites, dont les traces sont très apparentes encore.

La gaine d'une immense cheminée écroulée a été réparée en briques, chétifs matériaux à côté de la belle pierre dans laquelle furent taillées les nervures qui rappellent l'opulence de jadis. Au-dessous des ruines, entre des rives accores, s'étend le long et étroit étang bifurqué en deux bras qui est le « lac » de l'établissement thermal.

La partie la plus fière de ces débris, isolée de la masse, est la tour Quiquengrogne aux beaux murs en bossage. Comme une tour de Saint-Malo ainsi nommée, elle doit cette appellation bizarre à un mot du maître : Les bourgeois ne voulaient pas de cet ouvrage qui les menaçait, le duc répondit : « Qui qu'en grogne, je le ferai quand même. » Et Quiquengrogne resta attaché à la tour.

Des abords de cet édifice témoignant de l'humeur de nos pères, on a une jolie vue sur la ville étagée aux flancs de son vallon et l'église, isolée, qui semble regarder la cascade des toits sombres dévalant à ses pieds.

L'établissement thermal, entouré d'un parc aux arbres superbes et d'une petite ville d'hôtels et de villas, est beau. Mais tout cela est un brin mélancolique : Bourbon reste une de ces villes d'eaux où l'on vient pour guérir et non

pour s'amuser. Aujourd'hui, bien que la saison soit finie, et malgré la pluie, il y a affluence. C'est jour de marché, les paysans débouchent avec les bandes de porcs et de moutons. Toute cette foule est revêtue de fourrures. Peaux de renards et autres bêtes de prix pour les gros propriétaires, vulgaires peaux de bique pour la masse.

Au delà de Bourbon, vers Ygrande, le pays ressemble au Bocage par les haies de chênes ; en hiver, quand les arbres sont dépouillés, on distingue çà et là des damiers de prairies ou de cultures, mais l'été on pourrait se croire dans une interminable forêt. C'est pourtant une région très pastorale où l'on fait en grand l'élevage du bétail. Au cœur est le gros bourg d'Ygrande bâti à un nœud important de routes et de chemins, dans un bas-fond dont les habitants ont su évacuer les eaux au moyen d'un souterrain.

Peu de bois dans cette zone, mais au sud de Bourbon s'étend la forêt de Gros-Bois, longue de 14 kilomètres et fort étroite, car elle couvre seulement 1.780 hectares. La forêt, percée de belles allées, recouvre une longue croupe plissée, les arbres, hêtres et chênes, y montent hauts et droits.

Au revers sud de la forêt, le village de Saint-Hilaire éparpille ses habitations dans la vallée du Morgon, en nombreux hameaux semés au flanc du val, au bord du ruisseau, à la lisière des bois. La plupart de ces maisons, neuves et d'un même type, donnent l'idée d'une cité ouvrière. C'est, en effet, une ruche de travailleurs. La vallée du Morgon est un petit bassin houiller où les couches de charbon alternent avec les couches d'un schiste analogue à celui d'Autun[1]. Ce bassin a pris le nom de la rivière voisine, l'Aumance.

On ne tarde pas à trouver le paysage industriel : des constructions noires, d'où s'échappent des flots de fumée, se dressent au-dessus d'énormes tas de déblais. Sur un petit chemin de fer, des chevaux conduisent des wagonnets.

Ces usines où l'on traite les schistes, ces amas de roche noire inutilisable, les nuages de fumée et de vapeur souillent ce pays aux lignes simples dans lequel le pittoresque château de la Condemine semble étonné de survivre. Près du château, est Buxière-les-Mines, autrefois

---

1. Je me suis assez longuement étendu, dans la 25e série du *Voyage en France,* chapitre V, sur l'industrie des huiles extraites du schiste pour me borner à dire ici ce qu'il y a de particulier au bassin de Buxière-la-Grue.

Buxière-la-Grue, entouré de puits d'extraction, de fours où le schiste se distille et de constructions couvertes de suie.

Comme à Autun, cette industrie est en voie de transformation : les anciennes usines, où le schiste était distillé par des procédés barbares laissant perdre une partie des produits variés retirés de la roche, sont remplacées par d'autres plus amples et mieux construites ; les tuyaux du système de distillation dit écossais se montrent au passant et donnent l'impression de monstrueux jeux d'orgues.

Les déblais de roches imprégnées de matières volatiles s'enflamment spontanément à l'air ; le jour, des traînées de fumée et des rougeurs révèlent l'incendie ; le soir, c'est fantastique : on dirait des ruisseaux, des cascades, des serpents de feu courant sur les noirs monticules.

Le bassin de l'Aumance est secondaire, tant au point de vue de l'extraction des houilles qu'à celui de la production des schistes ; mais l'application des méthodes écossaises pour le traitement de ces dernières a fait accroître les quantités dans d'assez grandes proportions. En 1899 on dépassait 50.000 tonnes de houille et l'on atteignait près de 75.000 tonnes de

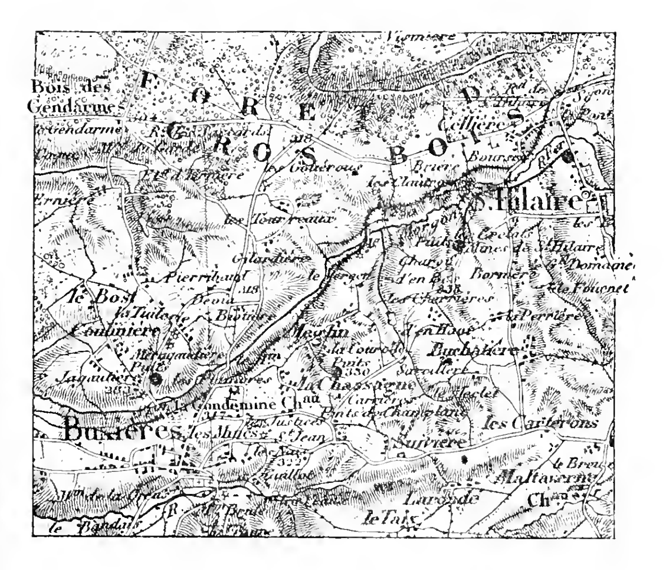
schiste[1]. Les trois concessions utilisent la plus grande partie du charbon au traitement des schistes. Aux Plamores, la houille de qualité inférieure est employée pour la cuisson dans une grande tuilerie située près du château de la Condemine et dont les produits sont répandus dans tout le Bourbonnais.

La production en huile n'est pas aussi forte que celle du bassin d'Autun. En 1898, ce dernier donnait 78.520 hectolitres d'huile brute, l'Aumance en fournissait seulement 31.443 provenant de 44.013 mètres cubes de schiste. Mais le matériel neuf dépassait celui de l'Autunois pour le nombre de cornues ; ce dernier n'avait que 64 cornues écossaises contre 223 ordinaires, l'Aumance en avait 128 contre 71. Le nombre d'ouvriers, dans les trois concessions, s'élève à 611; il n'y en avait que 342 en 1890. Cet accroissement est dû au système de primes accordées à cette industrie pour lui permettre de lutter contre la concurrence du pétrole.

Le site industriel de Buxière est peu étendu. Le village lui-même couvre une étroite arête

1. Concession des Plamores (1.017 hectares) : 13.058 tonnes de houille, 13.844 de schiste ; la Couronne et Buxières-les-Mines : houille 19.009 tonnes, schiste 32.644 ; Bourbon-Saint-Hilaire : houille 14.853 tonnes, schiste 27.077.

entre la petite rivière de Morgon et le Bandais qui forme la cascade des Rocs. Les recherches entreprises par des sondages permettront sans doute d'étendre la zone d'extraction. Déjà, en



● EXTRACTIONS DE HOUILLE ET DE SCHISTE ET USINES DE SCHISTE.

descendant le Morgon, on rencontre un nouveau puits, dit de Sainte-Valentine.

Échappé aux noires fumées de Buxière, on retrouve les grands champs de terres fortes entourées de haies ombragées par des chênes, couvertes de loupes et de verrues produites par les

fréquents étêtages ; dans les pâturages, quelques-uns de ces arbres sont isolés, offrant leur ombre au bétail. Sur les collines, s'étend la forêt de Dreuille, vaste de 1.254 hectares. Cette belle futaie, bien percée, voit son exploitation facilitée par les chemins de fer de Moulins à Cosne-sur-l'Œil et de La Pérouse à Sancoins.

L'Aumance, faible encore, longe le pied du plateau qui borde la forêt. Bien qu'elle ait donné son nom au bassin houiller, cette rivière ne touche pas aux mines. Au-dessous des bois, elle pénètre dans un large bassin, frôle les faubourgs de la petite ville de Cosne et va se réunir au Bandais et à l'Œil avant de pénétrer dans les belles gorges du curieux pays d'Hérisson. Ce bassin de Cosne semble fermé à distance par une superbe ceinture de petites montagnes qui, vers le sud, se haussent peu à peu ; ce sont les avant-monts d'Auvergne, sous la forme d'une longue bande bleuâtre.

Au milieu de ce grand cirque renaît la bourgade de Cosne-sur-l'Œil que les voies ferrées avaient frappée en lui enlevant un important commerce de roulage. Le réseau des chemins de fer économiques, dont elle est devenue en quelque sorte la gare centrale, lui rend la prospérité disparue. Par là se font les communications de

Moulins avec les cantons de Lurcy-Lévy, Cérilly et Hérisson ; les deux principales lignes du réseau s'y réunissent, les ateliers de réparations et les magasins de la compagnie y ont été installés. Aussi la population a-t-elle plus que doublé depuis soixante ans. Il n'y avait que 1.300 habitants en 1870, on en comptait 2.185 en 1896[1].

Cette prospérité se révèle dès l'arrivée. Une ville nouvelle se forme aux abords de la gare, devant laquelle s'ouvre une avenue de quatre rangées de platanes. Le bourg ancien est une large voie aboutissant à la rivière de l'Œil. Cette rue, avec ses balcons, quelques toits aigus, moussus et mansardés, la flèche penchée et couverte de bardeaux de son église, le minuscule beffroi de la mairie, n'est pas sans caractère. La pauvre vieille église a des abords outrageusement sales, contrastant avec l'aspect coquet des autres parties de la bourgade.

Cosne est plus populeuse et commerçante que Hérisson, son chef-lieu de canton, mais ce dernier est autrement pittoresque. L'Aumance s'est creusé une vallée très profonde, bordée de rochers, offrant une suite de paysages d'une aimable

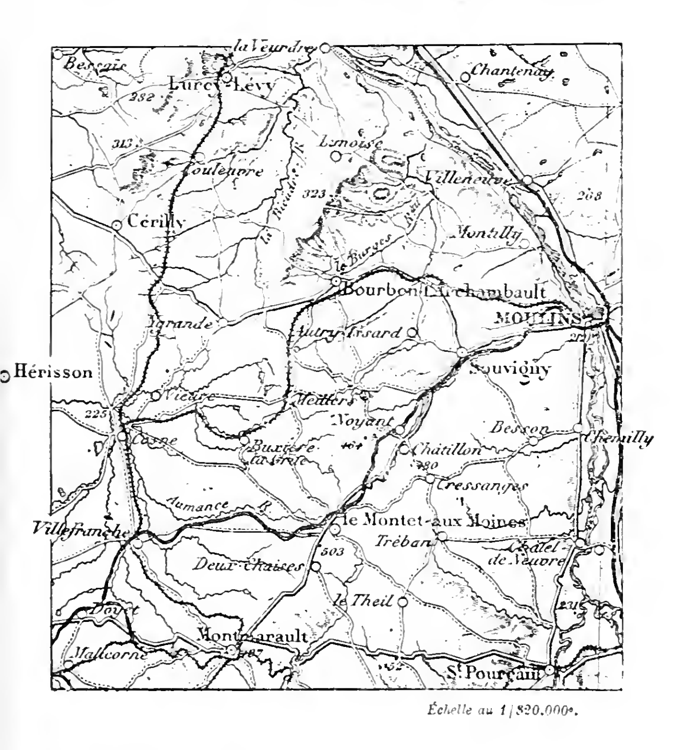
1. 2.097 en 1901.

sauvagerie, atteignant parfois à la grandeur. Les habitants du bourg ont donné le nom de Petite Suisse à une partie de leur campagne. Hérisson, lui-même, est fort pittoresque, le rocher qui le domine porte les restes imposants d'un château qui fut une des plus puissantes places du Bourbonnais. De ces ruines on découvre une vaste étendue de pays et l'on suit la faille profonde où coule l'Aumance, au sein de tableaux variés qui séduisirent le grand peintre Harpignies. A la suite du paysagiste, toute une colonie d'artistes est venue chercher ici des sujets d'étude.

Isolée des chemins de fer, la fière petite ville n'a guère d'industrie. Ce fut jadis le principal centre pour le commerce de plumes à écrire : la plume d'oie ; la plume de fer a ruiné cette intéressante industrie. Des carrières de kaolin ouvertes aux environs alimentent en partie les porcelaineries de Lurcy-Lévy et de la vallée du Cher. De grosses foires attirent la foule ; celle du 9 juin est une *loue* pour les domestiques, à laquelle on vient de fort loin.

Infiniment moins intéressant et curieux est le pays traversé au nord de Cosne par le chemin de ferde Sancoins. Toutefois, il n'est pas sans grâce. C'est une zone bocagère où les villages sont rares,

mais les fermes et les petits hameaux très nombreux. Ainsi la commune de Louroux-Bourbonnais — un de ces nombreux Louroux dont le sens



Échelle au 1/820.000e.

paraît être *oratoire,* comme Ouzouer au nord de la Loire — possède toute sa population éparpillée.

Au sein de ces plateaux couverts de champs enclos, des vallons se creusent, s'arrondissent en

bassins au fond desquels dort souvent un petit étang aux rives mélancoliques. Çà et là le sol est d'un rouge vif, presque fulgurant. Les tranchées de la voie ferrée mettent à vif une roche plus ardente encore. Parfois ces assises sont noyées dans des marnes.

Un grand paysage : vers Theneuille, vues immenses sur le plateau de Bourbon-l'Archambault au milieu duquel pointe la flèche d'Ygrande. Par l'ouverture d'un vallon où étincellent les nappes de deux étangs, on a de larges échappées. Le village de Theneuille commande ces beaux horizons ; c'est un centre cultural prospère, grâce à l'exemple donné par un fameux restaurateur parisien qui se fit sur ses vieux jours vigneron en Médoc et éleveur en Bourbonnais. J'ai nommé Bignon. Sa métairie de Junçais, sur la route de Cérilly, est signalée comme un modèle d'organisation et le type parfait du métayage : « le propriétaire étant l'initiateur et le métayer l'initié ».

Non loin de cette exploitation agricole, près du chemin de fer, sont deux sources minérales, l'une, à la Trollière, enfermée dans un petit édifice carré aux baies closes de grilles, l'autre à Saint-Pardoux. Les eaux sont amenées à Bourbon-l'Archambault pour être utilisées comme complément des sources thermales.

Toute cette région est couverte de métairies isolées; les centres de population sont très éloignés les uns des autres. On pourra se faire une idée de cet éparpillement des habitants par ce fait que Cérilly, chef-lieu du canton, groupe 1.000 habitants seulement au centre communal, alors que 2.000 sont répartis sur les 7.053 hectares du territoire. Ce bourg, qui a élevé un monument à son enfant François Péron, naturaliste qui accompagna Baudin dans les terres australes, doit à ces vastes et populeuses campagnes un commerce très actif; les magasins, nombreux, lui donnent l'aspect d'une petite ville.

Un inspecteur adjoint réside à Cérilly pour surveiller l'aménagement de la forêt de Tronçais, la plus vaste du Bourbonnais, une des plus étendues de la France entière, car sa superficie dépasse 10.000 hectares. Par ses industries, elle dépend en quelque sorte de Montluçon; elle renferme des forges appartenant aux sociétés métallurgiques de la puissante cité manufacturière[1].

Une autre forêt, celle de Civrais, moins étendue, couvre, sur 1.090 hectares, un plateau ondulé à l'est de Cérilly; la clairière de Gennetine la sépare de la longue mais étroite forêt de Champroux

1. Voyez pages 156 et suivantes.

dont les bois servent à la cuisson de la porcelaine dans les usines de Couleuvre et de Lurcy-Lévy.

Il y a ici un petit groupe de céramique se rattachant aux porcelaineries du Cher. L'une d'elles, à Couleuvre, avoisine la gare, située au pied du mamelon qui porte le bourg dominé par une église ample et fruste, au lourd clocher. Cette usine produit des porcelaines d'un goût pur, dont il y a quelques spécimens au musée Adrien Dubouché à Limoges.

Du haut du monticule de Couleuvre, on voit moutonner les grandes forêts de Tronçais et de Champroux et s'abaisser, vers le nord, le bassin de Lurcy-Lévy. La petite ville de ce nom couvre de ses toits d'ardoise ou de tuile moussue une longue ride de terrain. L'église, édifice roman en pierre roussâtre, offre d'intéressantes parties. La manufacture de porcelaine, établissement le plus considérable du lieu, a été créée par un de ces grands seigneurs du siècle dernier, imbus des idées de Turgot, qui firent tant de tentatives pour développer l'industrie en France. C'était un marquis de Sinéty, de la famille de Lévy, pour qui fut érigée en duché-pairie la terre de Lurcy-le-Sauvage.

VIII

DES CÔTES MATRAS A LA SIOULE

Aux sources de la Queune. — Les Côtes Matras. — Tronget et le Montet : leurs mines de houille. — Une ville franche. — Ruines du château de Murat. — Montmarault et son plateau. — Transformation agricole. — Le chaulage. — Un grand domaine en Bourbonnais. — Le tortillard.

Ébreuil. Février.

Souvigny est la fin du Bas-Pays, vers le cœur du Bourbonnais. A peine a-t-on quitté la ville par la route de Montluçon, et l'on voit la contrée s'accidenter. De profondes vallées se creusent autour de la forêt de Messarges, certaines têtes de ravins sont à plus de 200 mètres au-dessus de la vallée de la Queune. Aux sources de la petite rivière, une croupe atteint 480 mètres d'altitude, c'est le signal de la Garde, entre Cressanges et Châtillon. Sur l'autre versant du val, une longue colline domine le village de Noyant d'Allier, ce sont les Côtes Matras, dont le nom est devenu celui du massif tout entier. Sous ces

hautes terres se prolonge le bassin houiller de Commentry et de l'Aumance. L'exploitation a été peu active et peu rémunératrice jusqu'ici : la concession de Fins fut abandonnée, celle de Noyant est l'objet de travaux de recherches qui feront peut-être surgir ici une ville industrielle [1].

En attendant, Noyant et son voisin Châtillon restent d'humbles villages. Le premier, dominé par une énorme tour carrée à mâchicoulis, reste d'un château, était considéré au siècle dernier comme un des principaux centres charbonniers de France, mais on employait si peu la houille ! Le développement a été nul, même il y eut recul.

Si les Côtes Matras sont cultivées jusqu'au sommet, elles gardent encore bien des espaces couverts de bruyères et de fougères, landes que l'emploi de la chaux fera disparaître et remplacer par des pâturages. Déjà beaucoup d'espaces herbeux, enclos de haies entremêlées de grands chênes, sont pacagés par les beaux bœufs de race charollaise, à la robe d'un blanc rose et nacré.

Au delà des sources de la Queune, le pays est

1. Au 1er janvier 1900, la profondeur du puits à grande section entrepris par la Compagnie de Châtillon-et-Commentry était de 35m,50.

un vaste plateau très ondulé, sillonné de ravins et de vallons d'une grande profondeur et dont l'altitude dépasse toujours 400 mètres, atteignant près de 600 sur bien des points. A ces hauteurs, les deux bourgs de Tronget et du Montet sont le centre d'une modeste exploitation de houille. Tronget, joli village assis sur un coteau, autour d'une belle et vénérable église, est la plus populeuse des deux communes, mais le Montet, mieux aggloméré, a l'allure d'une petite ville. Son église romane, couronnée de mâchicoulis, lui donne fier aspect. Le sommet du coteau est à 493 mètres ; de là, c'est-à-dire des maisons mêmes du bourg, la vue est immense ; les habitants disent avec orgueil que l'on voit quatre provinces. De fait, on découvre tout le Bourbonnais et de grandes parties du Berri, du Forez et de l'Auvergne.

La grande route de Moulins à Montluçon traverse l'âpre plateau jusqu'à Montmarault, par le village de Deux-Chaises ; le chemin de fer s'éloigne de cette direction pour suivre jusqu'à Villefranche le cours de l'Aumance naissante, à travers un véritable Bocage, où la petite rivière trace un fossé sinueux et vert. Dans un vallon latéral où pénètre la voie ferrée, une des forteresses des sires de Bourbon a laissé de vastes et

étranges ruines formant un superbe décor au village de Murat, que le château protégeait jadis. La seigneurie dépendant de ce palais des premiers Bourbons était considérable, car des villages portent le suffixe *en Murat*. Saint-Priest-en-Murat à l'ouest de Montmarault, Saint-Marcel à l'est. C'était comme une petite province dans la grande.

Depuis bien longtemps, Murat a perdu toute importance, Montmarault a rang de chef-lieu de canton. Villefranche, cité créée de toutes pièces sur un plan régulier par un duc de Bourbon qui y attira les habitants à l'aide d'une charte et de privilèges, paraît devoir prendre de l'importance ; au-dessous du bourg bâti sur une colline dominant d'immenses horizons, se croisent la ligne à voie normale de Moulins à Montluçon et la ligne centrale du réseau économique de La Guerche à Lapeyrouse. La cité franche, qui n'a pas eu les destinées rêvées par son fondateur, ne possède aucune mine en activité, bien qu'assise sur le terrain houiller. Mais à 8 kilomètres sont les mines d'anthracite de Deneuille, donnant un combustible de nature friable. Le développement pris par le chauffage, à l'aide de ce charbon, dans les poêles à combustion lente, a amené une production plus active. De 19.190 tonnes en

1890, l'extraction était montée à 22.878 en 1898. En 1900 elle a atteint 24.325 tonnes.

D'autres recherches ont lieu pour découvrir de nouvelles couches qui permettraient d'étendre l'exploitation.

On est d'ailleurs ici à la marge de la zone de grande production houillère dont Bézenet, Montvicq et Doyet sont les centres importants. Je renvoie à un autre jour ma visite à ces villes noires. Après une course jusqu'à Cosne-sur-l'Œil par un pays monotone, sans relief, où la friche et la jachère semblent la base de la culture, je vais à Montmarault, sur le haut plateau granitique si prodigieusement transformé, au point de vue agricole, par l'emploi de la chaux. Le chemin de fer du réseau économique le parcourt, montrant au voyageur l'état ancien et l'état nouveau du pays. Terres pauvres non encore conquises et couvertes d'ajoncs et de genêts, où des bouquets de pins forment des taches sombres, pacages entourés d'épaisses haies plantées de chênes qui sont, par leurs troncs monstrueux et difformes, la caractéristique du Bourbonnais. La population se groupe en hameaux dépendant d'un centre communal à peine plus vaste ou populeux. Ainsi Saint-Priest-en-Murat ne renferme pas 100 habitants sur les 800 de la commune. Mais l'église —

édifice moderne greffé sur une abside romane ancienne — et la mairie font de l'infime bourg le centre d'attraction pour ces populations éparses. Un autre village, Sazeret, n'est guère plus considérable ; il est séparé de Montmarault par le val profond où naît le ruisseau de Rongère ; la petite ville se montre au sommet de sa colline ; plus loin, vers l'ouest, la vue est très belle sur le pays houiller dont on voit monter les fumées noires.

Si Montmarault est une cité proprette, bien tenue, elle est de médiocre intérêt, sauf par sa situation au sommet de hautes terres granitiques, Sa vieille église romane est bien délabrée et défigurée ; il n'y a dans les rues régulières aucune de ces maisons de la Renaissance qui évoquent tout un passé. Mais c'est un centre actif et riche, grâce aux transformations qui ont permis des cultures variées et l'élevage d'une race bovine exigeante, dans une contrée où l'on produisait à peine un mauvais seigle.

Le canton de Montmarault a la bonne fortune d'avoir été l'objet d'une monographie complète, témoignant la grandeur de l'effort accompli. L'auteur de cette notice, M. Marcel Vacher, maire actuel de Montmarault, est un des auteurs, sinon le principal artisan des progrès qui ont complété l'œuvre de la chaux.

Celle-ci a commencé la transformation il y a une quarantaine d'années. Alors presque tout le plateau n'était « qu'une brande immense, couverte d'ajoncs et de bruyères..... Un vrai désert, surtout auprès des sommets granitiques. Les parties les moins élevées étaient les plus maigres, le sol étant constitué par le gneiss, granit à petits grains se décomposant facilement et formant une couche plus profonde où les plantes trouvent davantage d'éléments assimilables. Sur ces dernières, la végétation était donc plus puissante, le pays *du haut* possédait, au lieu des brandes nues, des terres encloses de haies épaisses.

Pour tirer parti des terrains gneissiques, on ne connaissait que l'écobuage ; les cendres des bruyères et des ajoncs brûlés produisaient un amendement permettant d'obtenir un peu de seigle et d'avoine, seule nourriture du paysan.

Dès les premiers essais de chaulage, on put croire au miracle. Ces méchantes terres, où le seigle donnait de piètres récoltes, produisaient du froment et se couvraient de prairies artificielles de légumineuses. Aussi, comme partout, y eut-il un engoûment extraordinaire[1]. Peu familiarisés

---

1. Voyez, sur le chaulage dans la Mayenne, la 2e série du *Voyage en France*, pages 91 à 94 ; sur la conquête des landes de Montmorillon par la chaux, la 26e série, chapitre XVIII.

avec la chimie agricole, alors balbutiante d'ailleurs, les habitants du pays granitique crurent posséder l'amendement idéal, tenant lieu de tout autre engrais. Il fallut bientôt déchanter. Quand les matières organiques rendues assimilables par l'élément calcaire apporté au sol furent consommées, la fertilité diminua soudain, le *coup de fouet* ayant eu peu de durée. Mais l'effet temporaire produit par la chaux avait pour résultat d'ouvrir les esprits au progrès; on a fumé, d'autant plus facilement que l'on élevait davantage de bétail; puis, grâce à un syndicat mettant les agriculteurs à l'abri des tromperies, on a adopté les engrais chimiques. Il en est résulté la merveilleuse situation actuelle. La chaux, le fumier, les engrais phosphatés ont désormais raison de la maigreur et de la pauvreté des sols les plus rebelles.

Dans son étude sur le canton de Montmarault, M. Marcel Vacher évalue la quantité annuelle de chaux répandue sur les terres à 800.000 hectolitres, pour une dose variant de 90 à 200 hectolitres, beaucoup trop considérable aux yeux de cet éminent agronome qui préconise un chaulage variant de 25 à 40 hectolitres à l'hectare, suivant la nature du sol. Cette quantité est suffisante pour cinq ans, les doses massives durent dix ans. Quant aux engrais phosphatés, leur emploi a plus

que décuplé en dix-huit ans. En 1882, on n'en répandait que 25.000 à 50.000 kilogr. En 1900 la quantité dépassait 500.000. M. Vacher estime qu'il en faudrait trois fois plus.

Ces amendements et engrais n'ont pu réussir à donner au sol la profondeur et l'humus qui permettraient de cultiver des racines : betteraves et carottes. Aussi l'engraissement des animaux a-t-il dû être demandé à la pomme de terre, qui vient bien dans ce sol et à la culture de laquelle on associe la rave.

Grâce à l'emploi de la chaux, la région granitique est donc devenue terre à froment et entre pour une grande part dans l'élevage du bétail, élément principal de la fortune du Bourbonnais. Les bêtes de travail venues de Salers, de la Marche et du Limousin, ont été remplacées par des animaux charollais qui sont, dans le canton seulement, au nombre de 16.000. Certes, tout n'est pas parfait, il reste bien à faire encore pour tirer du sol ce qu'il peut donner, notamment pour améliorer les prairies naturelles. Mais cela est l'œuvre du temps : l'exemple d'hommes énergiques comme M. Vacher amènera les progrès définitifs.

Cet exemple ne peut être donné que par des possesseurs de gros capitaux. Apporter de la

chaux et de l'engrais est chose facile, sans dépenses trop grandes ; mais drainer et assainir, détruire les blocs de granit qui émergent parfois comme des ruines celtiques au milieu des champs et rendent la culture impossible, c'est l'œuvre du capitaliste. M. Vacher a entrepris ainsi la transformation de ses domaines ; les roches, brisées par les explosifs ont permis d'enclore les champs, de remplir les fossés d'assainissement, de remplacer par d'amples et saines constructions couvertes en tuiles les misérables demeures aux toits de chaume, percées de rares et étroites fenêtres qui sont encore, hélas ! le gîte de la plupart des cultivateurs et de leur bétail. Rien de cela n'eût pu être obtenu par les seuls métayers, aussi a-t-on simplement demandé à cet associé le transport des pierres hors des champs et les charrois nécessaires.

Le métayage est la base de l'agriculture dans toute cette contrée. M. Marcel Vacher a eu le grand honneur d'élever le sort et le rôle du métayer en montrant à celui-ci ce que peuvent l'argent et la volonté. Cette forme de l'exploitation agricole est à ses yeux « la façon la plus honnête de trancher la question des salaires ». Dans une notice qui obtint la médaille d'or à

l'Exposition de 1900, il expose ainsi le contrat du métayage tel qu'il est appliqué sur ses terres.

Le métayage est un contrat d'association dans lequel, il le faut reconnaître, le métayer joue souvent un rôle inférieur.

Nous nous sommes évertués à mettre tous nos métayers, en ce qui concerne l'association, sur le même pied d'égalité que nous, tout en tenant compte de la différence des apports respectifs et du caractère de chacune des parties.

C'est cette préoccupation que traduit l'exposé de nos contrats, dans ses lignes principales.

Le principe même du contrat du métayage a pour base essentielle l'*association du capital et du travail*. Dans cette association, le *propriétaire* apporte la terre, c'est-à-dire le capital, fait toutes les avances utiles à la culture, et conserve seul la direction de l'exploitation agricole.

Le *métayer* fournit le travail et la main-d'œuvre, et tous les instruments aratoires usuels (charrues, herses, charrettes, jougs, bêches et pioches) ; le propriétaire fournit tous les instruments perfectionnés (faucheuses, scarificateurs), à charge au métayer d'en payer l'entretien et les réparations.

Tous les produits de l'exploitation, grains, bétail, etc., se partagent par égale part entre le propriétaire et le métayer.

Les améliorations foncières, drainages, irrigations, création de prairies permanentes, dérochements, sont faites aux frais du propriétaire, le métayer ne fournissant que l'attelage, avec les animaux du domaine et la main-d'œuvre nécessitée par l'attelage.

Les impôts (fonciers, portes et fenêtres) sont entièrement payés par le propriétaire, à l'exception des prestations individuelles des métayers.

Les achats d'engrais, amendements, animaux de culture et de choix, sont payés, par égale part, par le propriétaire et le métayer.

Le cheptel appartient par égale moitié au propriétaire et au métayer, sauf le cheptel de fer, qui demeure immeuble par destination, et dont la valeur, variable par domaine, est de 3.000 francs environ.

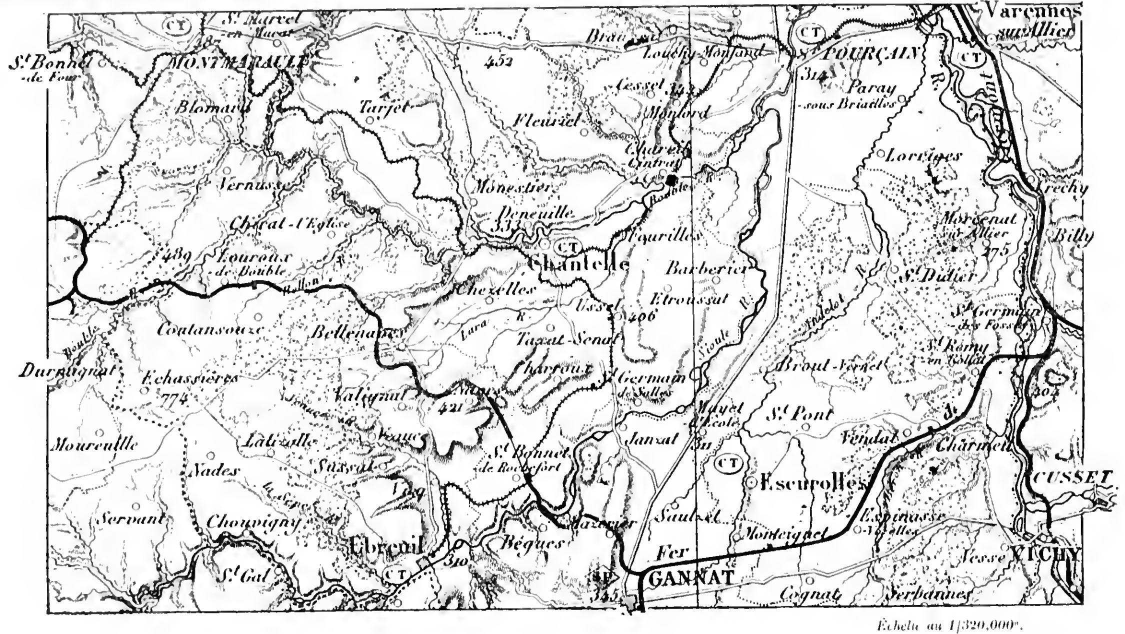
Le métayer a la jouissance entière et personnelle de la maison d'habitation, d'un jardin, de la presque totalité de la basse-cour et de ses produits ; il peut également cultiver et consommer sans contrôle tous les légumes utiles à la nourriture de sa famille.

Pour établir une différence entre la valeur variable des diverses métairies, pour compenser le payement des impôts fait par le propriétaire, les jouissances exclusives du métayer susindiquées, l'intérêt des avances faites pour améliorations foncières....., le métayer paye, sous le nom de *prestation colonique* une redevance qui, suivant les situations, varie de 5 à 15 francs par hectare.

Le propriétaire reçoit toutes les ventes, solde toutes les dépenses, fait toutes les avances. Les comptes sont clos à la Saint-Martin et le règlement immédiatement fait avec le métayer.

Le système a fait ses preuves. On trouve nombre de métayers résidant sur la même métairie depuis au moins trente ans. M. Vacher signale à la Petite-Valette une famille employée depuis plus de cent ans. Deux de ses métayers ont pu recueillir assez d'argent pour acheter un domaine valant plus de 80.000 francs.

Dans ces conditions, un propriétaire avisé, ne



Échelle au 1/320,000e.

craignant pas d'engager des fonds dans la mise en état des terres rocheuses, et des terrains tourbeux envahis par les joncs, les laîches et les carex, peut arriver à un bénéfice de 3 1/2 à 4 p. 100. Le prix de l'hectare étant de 1.500 à 2.000 francs, le revenu net moyen s'évalue entre 70 et 80 francs.

Quand l'exemple sera suivi partout, on verra disparaître les misérables demeures qui couvrent ces campagnes devenues fertiles et les dernières landes ne seront qu'un souvenir.

Je parle de tout cela sur documents plus que sur la vue même. Une violente tempête de neige a éclaté cette nuit. Hier, malgré la saison, il faisait beau et doux, ce matin il y a plus de 20 centimètres de neige dans les *hauts*. Aussi ne suis-je pas resté longtemps à Montmarault, me voici venu à Ébreuil, où la bourrasque n'a été que de la pluie. Les deux villes sont reliées par le chemin de fer économique, ligne dont les détours sont si brusques, que j'ai entendu l'épithète irrévérencieuse de *tortillard* donnée à ce double ruban de rails. Ces incessants lacets offrent des vues constamment nouvelles sur les vallons de grande profondeur et les petites montagnes au-dessus desquelles se haussent les monts d'Auvergne.

Par les beaux jours, ce paysage doit être charmant. Les ravins creux, les eaux murmurantes, les blocs de granit, les bois, les grands chênes des haies aux formes fantastiques, composent des tableaux parfois superbes.

Après la station de Boussac, on retrouve le plateau aux grandes pâtures encloses. La nuit vient quand le train atteint Chantelle, où je rencontre un autre convoi allant à Ébreuil, aux confins du Puy-de-Dôme.

IX

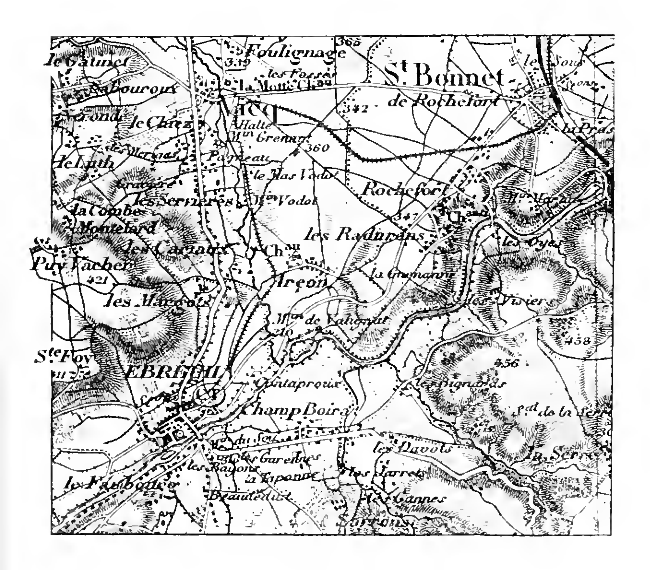
DE LA SIOULE A LA BOUBLE

Ébreuil et les gorges de la Sioule. — Veauce. — Le château de Nades. — La Sioule à Rochefort. — Chantelle et son vignoble. — La Bouble dans la plaine. — Saint-Pourçain et ses vins. — — Le coteau de Briailles.

Saint-Pourçain-sur-Sioule. Avril.

Ébreuil, cité auvergnate, enlevée à sa province, lors de la formation des départements, pour faire partie de l'Allier, a gardé dans l'aspect général quelque chose de bien particulier. Cela ne ressemble pas aux villes voisines. Le paysage, il est vrai, est pour beaucoup dans cette impression ; la Sioule, large et rapide, débouche d'une vallée étroite, entre des montagnes déjà hautes. Un beau bassin se dessine entre des collines harmonieuses de formes, très vallonnées sur la rive droite, raides et plantées de vignes sur la rive gauche. Des champs entourés de murs et complantés de noyers contrastentavec les haies touffues du pays de Montmarault, cependant si proche.

Le beau bassin d'Ébreuil doit être un lac vidé par l'effort des eaux qui ont érodé la gorge formidable de Rochefort. Au sein du cirque verdoyant, la petite ville s'est assise, bordant la Sioule rapide. On la devine très vieille et cepen-



dant ses maisons sont banales, sans caractère. Par contre, l'église est de bien pur style roman. Des parties remonteraient à l'édifice primitif fondé en 719, avec une abbaye bénédictine. Reconstruite en grande partie au XIIe siècle, elle a toute la grâce robuste de cette belle époque.

La tour qui surmonte le porche à trois arcades est d'un grand effet décoratif. Les diverses retouches qui ont modifié si profondément l'église l'ont rendue plus curieuse encore. A l'intérieur, la principale richesse est la châsse de saint Léger, réduction d'une église dans le style fleuri du xve siècle.

L'abbaye a disparu à la Révolution, ne laissant que l'église et des parties du palais de l'abbé. Avec elle la vie semble être partie : tout est silencieux dans cette menue ville aux rues pavées de cailloux inégaux ramassés à même la carrière.

Mais, si Ébreuil est triste, ses environs sont charmants et révèlent l'ardeur au travail de ses paysans. Les vignes qui dominent le bassin sont toutes établies en terrasses, indice d'un labeur acharné. Presque tous ces petits domaines possèdent un cabanon servant d'abri. Une porte, un toit, constituent toute l'ornementation.

De l'autre côté de la Sioule, c'est le département du Puy-de-Dôme ; à celui-ci appartiennent les monts et les bois de pins qui les couvrent ; à lui encore, le joli village de Saint-Quintin, dont la blanche tour d'église fait songer à quelque campanile de Corse. Malgré ce voisinage, Ébreuil regarde peu vers la province dont elle fut une des treize *bonnes villes*. Désormais, c'est du côté

de Gannat et de Moulins qu'elle se tourne, les liens administratifs ont été plus forts que la communauté d'intérêts pendant un long passé.

Les chemins de fer économiques ont construit un embranchement sur Ébreuil, la reliant à la gare de Saint-Bonnet-Rochefort, sur la ligne de Gannat à Montluçon, et à Chantelle que dessert le tronçon de Montmarault à Varennes. Mais cette voie est peu fréquentée par les marchandises, Ébreuil est trop voisine de Saint-Bonnet, les charrois continuent à suivre la route directe.

Le petit chemin de fer, au contraire, fait d'extravagants détours pour aller desservir Vicq. A muser ainsi, on gagne l'apparition d'une aimable vallée parcourue par le ruisseau de Veauce et ombragée de noyers entre lesquels se montrent des hameaux blancs. Blanc aussi, au cœur du val, le château féodal de Veauce, relevé de ses ruines et couronnant fièrement un rocher à pic ; ses tours crénelées, ses mâchicoulis, ses grands combles mansardés donnent au paysage une réelle majesté. Tout ce pays bien ensoleillé, dominé par la haute masse de la montagne de la Bosse, couvert par la forêt des Colettes et les vastes bois qui, de la Bouble à la Sioule, forment une sylve presque ininterrompue sur quatre lieues, est vrai-

ment superbe. Quand le duc de Morny, devenu riche grâce à son rôle dans la création du second Empire, voulut posséder un château, il fit choix de ces confins du Bourbonnais et de l'Auvergne et vint créer un édifice de rêve en vue des grands monts de la France centrale, à Nades. Le somptueux palais évoquant le souvenir des princières demeures du temps de Louis XIII a disparu comme le régime dont il semblait appelé à perpétuer le souvenir. Un incendie l'a détruit en 1878 et il n'est pas sorti de ses ruines. Le pays qu'il devait animer est retombé dans son obscurité et son calme.

Le ruisseau de Veauce, échappé aux gorges qu'il a creusées dans la forêt, coule limpide, preste et clair sous les peupliers et les aulnes. Cette végétation puissante enveloppe à demi Vicq que dominent un clocher octogonal percé de baies ogivales et une belle maison forte flanquée de tours et devenue ferme.

Au-dessus de la vallée, jusqu'à Saint-Bonnet, le plateau rappelle par endroits les belles noyeraies du Bas-Graisivaudan, tant les noyers sont nombreux. Le plateau finit brusquement au-dessus d'une gorge admirable où la Sioule se déroule en plis paresseux. Dominant l'abîme, le vieux château de Saint-Bonnet-de-Rochefort,

flanqué de tours, complète ce site déjà superbe. L'antique castel est entouré par les hameaux de Rochefort et des Radurons, dépendant de la commune de Saint-Bonnet, dont le chef-lieu doit quelque activité au croisement des chemins de fer.

Tout autour s'étendent de fertiles campagnes ; la terre rougeâtre donne de riches moissons. On ne trouve plus ici les haies hautes et touffues du pays si voisin de Montmarault, les champs s'étendent sans autres limites apparentes que les lignes rigides limitant les damiers de culture, parfois des rangées d'ormeaux et de saules. Au flanc des hauteurs, beaucoup de noyers, de la vigne surtout qui, jusqu'à l'Allier, vers Saint-Pourçain, tapissera les pentes.

Le pays semble avoir été modelé par un formidable cataclysme. Mamelons, coteaux, collines, sont parfois isolés. Sur un de ces petits massifs, couvrant toute la largeur d'un étroit plateau, s'étend un centre considérable, à en juger par la carte, mais ville en pleine décroissance. C'est Charroux, importante autrefois, ruinée par les guerres civiles et actuellement privée d'une grande partie de sa population. De plus de 1.500 habitants encore au commencement du siècle, elle est réduite à 1.000 à peine, mais ils

ont conservé l'esprit des ancêtres : les gens de Charroux perpétuent les conteurs d'autrefois, ils se plaisent aux récits savoureux. La destruction du vignoble doit être pour beaucoup dans la décadence. La reconstitution par la vigne américaine pourra seule arrêter la ruine.

Des abords de Charroux, la vue s'étend au loin, par delà l'invisible et profonde gorge où coule la Sioule avant d'entrer définitivement dans la plaine vers le Mayet-d'École. Une dépression permet de voir la rivière entre Saint-Germain et Jenzat, village où se font les vielles, ces instruments de musique criards, chers au Bourbonnais, au Berry et à l'Auvergne.

En face de Charroux, surgit une haute et longue ride, aux flancs revêtus de vignes qui produisent des vins réputés dans toute la région. Les habitants d'Ussel parlent avec orgueil de leurs vins des Garennes, qu'ils comparent modestement aux bons vins de Bourgogne.

Ces hauteurs vineuses d'Ussel commandent un vaste paysage, rempli de hameaux et de villages et fermé par les croupes sombres de la forêt des Colettes. La plaine, où se traînent des ruisseaux lents, a tous ses champs limités par des rangées d'ormeaux et de saules ; les parties sèches sont plantées de noyers, les pentes bien exposées

revêtues de vignes. Les vieilles plantations sont de singulier aspect, les ceps étant disposés sur deux rangs d'échalas, au pied et sur le sommet de hauts talus parallèles. Mais dans les vignobles reconstitués on a abandonné ce système des billons : les plants y sont disposés sur des cordons de fil de fer.

Au milieu du riche terroir, Chantelle étend longuement ses rues qui finissent en faubourgs, pénétrant dans la nappe des pampres. La ville est assez triste d'aspect, du côté opposé au vignoble, le paysage est grandiose. La Bouble, qui va achever sa course des gorges pour pénétrer dans la plaine, entoure un promontoire abrupt portant les débris minables de ce qui fut une des forteresses les plus puissantes et l'un des beaux palais du connétable de Bourbon. Le fossé qui séparait ce château de la ville, encore intact, donne un aspect de place forte à ces constructions confuses, aux tours encore debout au-dessus de la rivière.

Quelques vieilles maisons, dont un pavillon à porche, impriment de l'allure au carrefour où se réunissent les principales rues. A l'entrée, vers la gare, une auberge évoque tout un passé par son enseigne peinte représentant en grandeur naturelle le père Soubise. Ce patron mythique

des compagnons charpentiers est dessiné en de vives couleurs ; il a une grande barbe rousse et tient d'une main un bouquet, de l'autre une équerre. A ses pieds, sont les outils de la profession. Jadis, on trouvait dans beaucoup de villes et de gros bourgs ces emblèmes indiquant le séjour de la mère des compagnons. Ils sont bien rares aujourd'hui. Je ne connais guère que l'enseigne de Chantelle.

Chantelle n'a d'autres monuments, avec les ruines du château, que sa belle église romane, reste d'un couvent de genovéfains. L'église paroissiale est loin d'avoir le même intérêt.

Pas d'industrie, la ville est un gros centre rural faisant encore un commerce considérable de vins, malgré le phylloxéra.

A une demi-heure de Chantelle, la Bouble, échappant aux gorges qui l'ont sans cesse emprisonnée depuis sa source, pénètre dans le plat pays, large vallée dont les collines éloignées ont des formes molles et indécises. La dépression reste solitaire ; routes et chemins de fer suivent les parties hautes où les villages se sont construits au pied d'une arête régulière.

Entre Chantelle et Fourilles, qui marque l'extrémité des collines d'Ussel, c'est un vaste vi-

gnoble, opulent en été, singulier en hiver par les longs et hauts billons semblables à des couches de champignons. Les vignes et de plantureuses luzernières donnent à Fourilles un air de prospérité. Dans les arbres se montre un joli colombier à toiture conique surmontée d'une lanterne, près d'un gros bâtiment rural flanqué d'une tour et d'un élégant pavillon.

La campagne s'embellit de châteaux. Voici celui de Blanzat dont pointent les tours aiguës. Un autre, charmant, domine la Bouble, près du hameau de Cintrat. Au delà de Chareil est le château d'Artange. Toutes ces aristocratiques demeures ont le même caractère : hautes tours, coiffures aiguës, lanterne monumentale sur la tour maîtresse.

Jusqu'à Saint-Pourçain, c'est désormais la plaine, grasse mais monotone avec ses saules rougeâtres, les noyers des terres sèches et les vignes des pentes. Les ceps sont particulièrement nombreux vers Montord et Louchy, près du château de Montfaud, antique demeure restaurée, n'ayant de pittoresque qu'un pavillon d'angle au toit élevé. Saulcet dresse une belle flèche d'église sur de riantes étendues de pampres. La reconstitution est ici active, nombreux sont les vignobles formés par les rangées de

plants dressés sur de hautes lignes de fil de fer. On devine un pays où la vie vinicole est active. Dès les premiers pas dans la ville de Saint-Pourçain, les magasins d'objets pour la vigne frappent les yeux. Une boutique de pharmacien a de grandes pancartes où je lis en énormes caractères :

SOIGNEZ VOS VINS !
PRÉVENEZ LA CASSE !

Ces mots sont suivis d'une annonce révélant que le maître de céans analyse les vins.

Le cru de l'endroit a une vieille réputation. Au XIIe siècle, déjà, on le vantait :

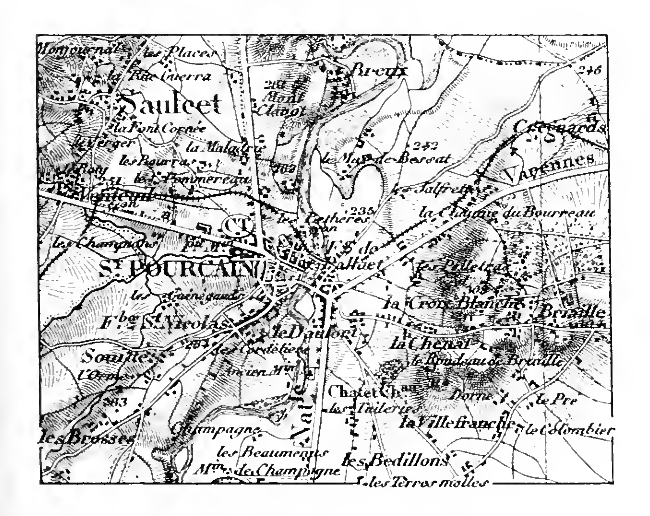
Por ce nommés suis Saint Pourçain
Car je suis sain, bon, cler et saint.

Ces vins sont blancs, tandis que ceux de Chantelle sont rouges.

La ville a gardé l'aspect d'autrefois; sauf vers une avenue de la gare que termine une élégante caisse d'épargne, Saint-Pourçain est restée la cité du moyen âge; mais ses remparts sont tombés, des *cours* plantés de platanes les ont remplacés. Les rues, montueuses et étroites, conduisent presque toutes sur une place où se dresse

l'église, legs d'une abbaye de bénédictins; celle-ci a laissé quelques débris devenus le théâtre et d'autres établissements communaux.

Dans l'esprit des fondateurs et des abbés qui furent successivement à la tête de l'abbaye, leur



église devait être digne d'une cathédrale : le plan en est ample, les proportions monumentales; cependant, aucun ne put mener à bien l'œuvre entreprise. Il en résulte un ensemble confus, mais non sans grandeur. Les chapelles rayonnantes, le triforium, les boiseries du chœur, un admirable *Ecce homo*, méritent l'attention.

Çà et là, par les rues silencieuses de la vieille cité, quelques maisons pittoresques sollicitent le regard, un porche gothique séduit au passage. Tout cela est d'aspect monacal ; pour trouver un peu de vie, il faut aller au bord de la Sioule, large, abondante, coupée d'îles, donnant la vie à un grand moulin bâti à l'embouchure du ru Gaduet.

Du pont qui traverse la Sioule et conduit au faubourg de Palluet, la vue est belle sur la ville et, du côté opposé, la colline isolée de Briaille, couverte par des vignes et les arbres d'un parc. Aucune ruine ne domine cette haute butte qui commande le confluent de la Sioule et de l'Allier et les deux villes de Saint-Pourçain et de Varennes. Pourtant il dut y avoir là quelque forteresse féodale : un village bâti au bord de l'Andelot, près de l'Allier, porte le nom de Paray-*sous*-Briaille.

Du haut de cette colline, qui doit sa beauté à son isolement et paraît servir de borne entre la Limagne du Bourbonnais, dont la principale cité était Varennes, et la Limagne d'Auvergne, à laquelle appartenait Saint-Pourçain, la vue est immense sur les vallées de la Sioule et de l'Allier; celle-là étroite, celle-ci énorme avec sa rivière aux eaux rares, vagabondant en un lit

de sables fauves. Les monts d'Auvergne, les monts de la Madeleine, la Limagne presque tout entière se déroulent. Au bord de la Sioule, étalée au flanc de la colline, sous la masse de son église, Saint-Pourçain est comme le cœur de ce vaste paysage.

X

LES HOUILLÈRES DE COMMENTRY

La *noyeraie* de la Limagne. — Bellenaves. — La forêt des Colettes. — Mines de kaolin. — Commentry, son accroissement. — État actuel des mines. — M. Rambourg. — Paysage industriel. — De Commentry à Marcillat. — Bezenet, Montvicq et Doyet : leurs houillères.

Commentry. Juillet.

Il me semble que la forêt de noyers qui couvrait la Limagne, il y a vingt-cinq ans, autour de Gannat s'est éclaircie. La mode, qui a abandonné l'acajou et le palissandre pour revenir aux bois indigènes et au meuble de style, eut ici son contre-coup. Les vieux noyers s'en vont, qui donnaient tant de majesté au paysage.

Mais les horizons sont demeurés superbes. Pendant que le train de Commentry monte avec lenteur au flanc de la colline de Mazerier, on voit s'étendre, verte, luxuriante, peuplée de villages blancs, la riche Limagne, barrée au loin par les croupes bleuies de la Madeleine. Bientôt la locomotive, ayant achevé sa rude ascension,

parcourt un étroit plateau et amène son convoi au-dessus de la gorge profonde et abrupte, hérissée de rocs, tapissée de bruyère où la Sioule, d'un vert sombre, coule avec lenteur. Des viaducs, des tranchées, un pont immense jeté à une grande hauteur au-dessus de l'abîme sont la part du génie moderne dans ce paysage grandiose.

De l'autre côté de la Sioule, le convoi fuit à travers la plaine de Saint-Bonnet-de-Rochefort, pour suivre un tracé sinueux et raide au flanc des contreforts de la montagne de la Bosse, épais massif compris entre la Sioule et la Bouble. A mesure que l'on s'élève, les vues se font plus étendues. Des pentes de la colline sur laquelle est bâtie Naves 'au sein d'une véritable forêt de pommiers, on voit s'étaler toute la plaine de Chantelle, dans laquelle les villages semblent sourire entre les vergers.

Ici encore, la vigne couvre de vastes espaces, toujours disposée en hauts billons comme autour de Chantelle. Malgré la simplicité de ses lignes, le paysage est vraiment une belle chose, surtout vers le coteau qui porte l'église et le château de Bellenaves. Il est à craindre que l'aspect bocager perde de sa splendeur : partout tombent les noyers ; d'énormes troncs sont placés sur le quai des gares prêts à aller à Lyon ou dans les

autres grandes villes pour être transformés en placage.

La contrée est soigneusement cultivée. Comme dans la Limagne d'Auvergne, la plupart des domaines sont trop exigus pour être parcourus par la charrue, les travaux se font à la bêche ; plusieurs hommes s'attachent à la fois au même lopin et retournent la terre. Jusqu'à la lisière de la sombre forêt des Colettes, on rencontre ces cultures patiemment faites, les hameaux blancs, les vergers de pommiers et de poiriers dont les fruits sont expédiés sur les marchés de Paris. La forêt, vaste de plus de 1.500 hectares, s'allonge aux flancs du massif de la Bosse jusqu'aux abords d'Ébreuil. Elle est peuplée de hêtres et de chênes, avec de beaux groupes de charmes. Le sol sur lequel elle s'étend est très découpé, très plissé de vaux et de ravins d'un aspect sauvage.

Une grande partie des bois de la forêt s'expédient par la station de Louroux-de-Bouble. Là encore vient s'embarquer le kaolin extrait de couches puissantes, presque au sommet de la montagne de la Bosse, dans la commune d'Échassières, dont le sommet est à 774 mètres. Près du château de Beauvoir, qui doit son nom à l'immense panorama que l'on découvre,

est une exploitation qui alimente en matière plastique les porcelaineries du Limousin et du Berry. L'autre est plus rapprochée de Coutansouze, près du hameau de Juillot, à la lisière de la forêt. Un des annuaires de l'Allier évalue à 400 le nombre des ouvriers. Mais, d'après le rapport de l'ingénieur des mines, il était seulement de 245 en 1900 et la quantité de kaolin extraite s'élevait à 123.000 tonnes.

Le gisement de kaolin s'étend comme un îlot au milieu des micaschistes, sur une longueur de trois kilomètres et une largeur de un kilomètre. L'exploitation de ce granit en décomposition rappelle ces lavages d'or d'Amérique dont on parle souvent. Une énorme tranchée est ouverte jusqu'à trente mètres de profondeur. Contre les parois on dirige un fort courant d'eau qui entraîne les boues dans des bassins de repos où se fait la décantation. Les sables grossiers, composés surtout de quartz et de mica, sont dans la proportion de 70 pour 100, le kaolin représente le reste. Mais on ne l'obtient et on ne peut l'envoyer aux séchoirs qu'après une série de lavages.

Dans cette forêt d'aspect sauvage, le chemin de fer apporte la beauté classique de ses viaducs qui franchissent les gorges. Peu de lignes ont des travaux d'art aussi nombreux et considé-

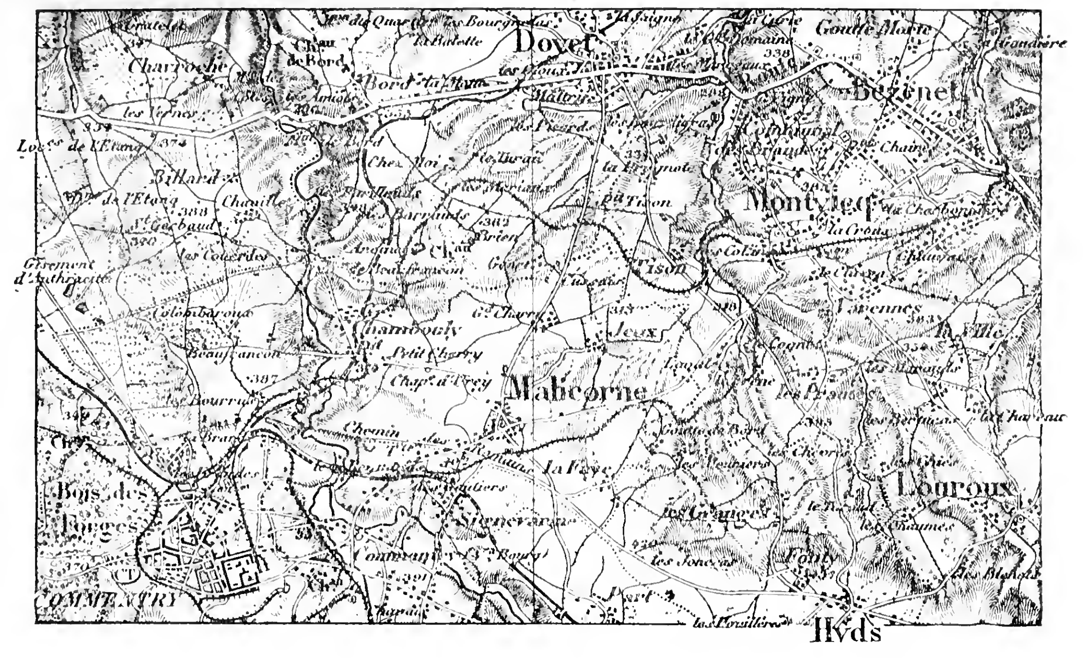
rables. Le plus important franchit à une grande hauteur la Bouble, encaissée dans son couloir tortueux.

La pauvre mais fière rivière — pauvre par le volume de ses eaux, fière par ses gorges admirables, effroyables parfois — sort ici du Puy-de-Dôme où elle est née, où l'accompagne un moment le chemin de fer des mines de Saint-Éloi qui doit être prolongé au cœur de l'Auvergne [1], vers le massif des monts Dore.

De l'autre côté de la Bouble, le paysage est encore très accidenté, mais les collines se sont fort abaissées. Elles atteignent près de 600 mètres autour de Lapeyrouse et, à quatre lieues de là, à Commentry, le plateau n'est qu'à 370 seulement.

Il y a quatre-vingts ans, il y avait là un petit village, peuplé de six cents à huit cents âmes. Les habitants obtenaient d'une terre marâtre de misérables récoltes de seigle, à peine suffisantes pour les empêcher de mourir de faim. Sous leurs champs, à une faible profondeur, affleurant parfois, s'étendait une puissante couche de houille d'où chacun tirait sa provision de combustible

1. La ligne a été ouverte au printemps de 1902 jusqu'à Saint-Gervais.


Doyet
Bézenet
Goutte Morte
Charroche
Chau de Bord
Bord la Mon
les Vernes
Billard
Chauillet
les Colerides
Gisement d'Anthracite
Colombarone
Beaufrancon
Chamboulx
Petit Charry
Chapᵉˡˡᵉ d'Erey
Malicorne
Montvicq
la Croix
Tison
Varennes
Jeux
les Burands
Chemin
la Faye
les Granges
Louroux
les Chaumes
les Joncs
les Bladets
les Bourrus
Bois des Forges
Commentry
Hyds
les Fouillères
Commanne
Chaureau

à l'aide d'un puits. Quand l'eau avait envahi la fosse, on creusait à côté. Le pays, disaient alors les voyageurs, ressemblait à une gigantesque écumoire. Bien des ingénieurs avaient été frappés par cette richesse gaspillée et avaient voulu mettre de l'ordre dans l'exploitation, mais on se heurtait aux propriétaires du sol, c'était bien le cas de dire : « Charbonnier est maître chez lui. »

A la Révolution, une législation nouvelle permit de concéder les mines et de les mettre sérieusement en valeur. De timides essais furent faits, mais il fallait un homme hardi pour comprendre l'avenir de ce pays écarté. Il se trouva dans M. Nicolas Rambourg, qui avait déjà doté le Bourbonnais des belles forges de la forêt de Tronçais. Au commencement de l'Empire, lorsque la pacification intérieure permit de songer aux grandes affaires, il acquit peu à peu les petites exploitations et réussit à former la concession actuelle de Commentry, complète dès la fin de la Restauration.

La mine était riche, mais on ne possédait pas de moyens de transport ; non seulement on ne prévoyait guère les chemins de fer, mais on n'avait aucune voie navigable à portée. Enfin, le canal du Berry fut concédé, creusé, puis ouvert

à la batellerie. Désormais, l'avenir était assuré, surtout quand, de 1840 à 1853, les rails permirent d'atteindre le canal à Montluçon.

La prospérité était vite venue. Mais au prix de quels efforts ! Dans ces couches charbonneuses de Commentry, des inflammations spontanées se produisent, d'énormes masses deviennent de formidables foyers. Les vieux voyageurs parlent avec effroi des vapeurs qui montaient du sol, des lueurs rouges qui jaillissaient des crevasses pendant la nuit. Il fallut lutter pied à pied contre le fléau. D'abord on avait amené l'eau par une rigole, on arrivait ainsi à une extinction complète, mais en noyant la mine, en mettant son outillage et ses galeries hors de service. On en vint à fermer toute issue à l'air au moyen de travaux de géants dont Louis Reybaud nous a laissé une description vivante. Quand, enfin, on s'est rendu maître du feu, il n'avait pas d'aliment pour longtemps : En dépit des pronostics, la mine de Commentry s'épuise. Vers 1874, quand Reybaud la visitait, elle n'avait plus de charbon, disait-on, que pour 21 ans. Ces prévisions pessimistes ne se sont pas réalisées aussitôt, la mine fournit encore, mais elle est plutôt en glanage qu'en exploitation. Dans son rapport au préfet, l'ingénieur des

mines, signalant la diminution croissante de la production, évaluait en 1901 la quantité restant à extraire à 1.000.000 de tonnes, or on recueillait encore 300.000 tonnes dans l'année[1]; toutefois le chiffre va de plus en plus en déclinant. En 1904 l'épuisement sera absolu.

Ce serait une catastrophe pour les industries que la présence du charbon a fait naître, si l'on n'avait trouvé d'autres gisements de charbon autour de Commentry. Il y avait heureusement là des richesses énormes, que l'on peut supposer incomplètement soupçonnées. De Commentry à Montmarault et Villefranche, c'est un vaste bassin houiller, étendu encore sur les deux rives de la Bouble jusqu'au delà de Saint-Éloy dans le Puy-de-Dôme et dans la direction de Montluçon.

La fermeture imminente de la mine de Commentry sera évidemment un désastre pour la cité qu'elle fit naître; cependant les grandes forges continueront à vivre, grâce aux mines du voisinage auxquelles elles sont reliées. La jeune cité n'en perdra pas moins une partie de sa population; on évalue à 1.300 le nombre des mineurs sur un chiffre total de plus de 12.000 habitants.

1. En 1881, la production s'élevait encore à 887.000 tonnes.

Ce sera une crise douloureuse, d'autant plus que nombre de mineurs ont acquis un petit domaine, y ont édifié une maison et ne quitteront pas sans désespoir la demeure élevée par eux. La compagnie a constitué un fonds de réserve qui lui permettra de faire face aux retraites quand tous les travaux seront arrêtés.

Si le canal avait pu venir jusqu'à Commentry, une grande cité se serait élevée sur ce point, mais, la voie navigable s'arrêtant au pied de la butte qui portait la bourgade de Montluçon, c'est à celle-ci qu'est dévolu le rôle capital dans cette transformation du Bourbonnais en bassin industriel. Commentry n'a guère obtenu dans les établissements nés de la houille que les forges, dont les transformations ont été fréquentes, à cause de l'emploi de plus en plus considérable de l'acier et de l'abandon des minerais du Cher remplacés par ceux de Meurthe-et-Moselle. Les tôles et les fers-blancs de Commentry ont conservé leur réputation.

Il ne faut plus chercher le tableau presque idyllique de la vie ouvrière à Commentry tel que le traça Louis Reybaud, plaçant une sorte de Salente dans l'antre de Vulcain. Le socialisme est venu, il a fait de la création de Rambourg une de ses forteresses.

La ville est plus propre que ne le ferait supposer la nature de son industrie. Sauf un élégant hôtel de ville, elle n'a pas de monuments.

L'exploitation de la houille à Commentry se présente avec un caractère étrange. On ne se borne pas aux puits pour extraire le charbon. Partout où celui-ci affleurait ou se trouvait à une faible profondeur, on l'a recueilli au moyen de tranchées parfois énormes, tels des précipices. La ville finit et les forges commencent à un gigantesque ravin creusé de main d'homme et d'où, pendant longtemps, des centaines de milliers de tonnes de houille furent tirées. Au fond de l'abîme aux parois de grès où courent de vertigineux sentiers, il y a des constructions abritant les pompes. Des galeries s'ouvrent dans les parois.

Ce paysage est d'une tragique horreur, malgré la grâce rustique des lointains. Au crépuscule, quand les cheminées des forges flamboient, quand les fours à coke jettent leurs vapeurs embrasées d'un rouge puissant, cela rappelle la mythologie antique.

Commentry ne vit que par sa mine et ses forges et par le commerce local avec les centres houillers du voisinage : Bézenet, Montvicq, Doyet, Saint-Éloy. Elle a perdu l'élément qui

faisait son originalité quand elle avait un grand trafic de cheveux et possédait une célèbre foire, dite de la Saint-Jean, où femmes et filles auvergnates, marchoises et bourbonnaises venaient vendre leurs tresses aux marchands des villes.

En dehors de la ligne de Moulins à Montluçon, sur laquelle elle est située, Commentry est desservie par une des lignes du réseau des chemins de fer économiques, reliant Varennes à Montmarault et à Marcillat. J'ai profité d'un des trains pour aller visiter ce dernier bourg. Le trajet est court et n'offre d'intérêt qu'aux abords mêmes de Commentry; la voie y court au long des amas de scories et des tranchées — abîmes où s'ouvraient les mines au temps de la grande exploitation. Je voyage avec des Normands de Valognes qui vont au marché de Marcillat acheter des beurres, destinés à être transformés en beurre d'Isigny à leur arrivée en Cotentin.

Marcillat est un vaste village au sein d'un pays accidenté et boisé, aux confins de trois provinces : Bourbonnais, Marche et Auvergne; pays pauvre dont beaucoup d'habitants émigrent pour aller se faire maçons. Ce n'est point vers Paris et Lyon qu'ils se dirigent, ils vont en Franche-Comté et en Suisse. Saint-Fargeol,

Saint-Marcel-en-Marcillat et Marcillat sont les principaux centres de cette émigration.

A l'entrée de Marcillat, est une belle promenade, plantée de grands ormes couverts de gui, et abritant un calvaire. Les jours de foire, l'animation est grande sous ces arbres où, le quatrième lundi de chaque mois, les éleveurs amènent des veaux en grand nombre. En décembre et janvier cette place retentit des gloussements des dindons ; des marchés importants se tiennent, dans lesquels on vend uniquement ces volatiles. Foires et marchés attirent la foule du Bourbonnais et du pays de Combrailles dont Marcillat fait géologiquement partie[1].

Le bassin houiller de Commentry n'a pas seulement fait naître cette ville. D'autres hameaux sont devenus des centres plus populeux que Montmarault, chef-lieu du canton auquel ils appartiennent.

Quand on a quitté Montmarault pour se rendre dans ce pays noir, annoncé de loin par le nuage de fumée qui plane sans cesse, on ne pourrait s'attendre à ce bouleversement du sol. La contrée parcourue est très accidentée, divisée en une

1. Le pays de Combrailles d'Auvergne sera décrit dans la 32e série du *Voyage en France*.

infinité d'enclos où pâturent les bœufs, close de haies de chênes ; au fond des vallons s'étendent des prairies, de beaux étangs s'étalent autour de Saint-Bonnet-de-Four. La route descend dans un pli parcouru par un ruisseau clair, et, soudain, apparaît le paysage minier. Au long des routes et des chemins ruraux, une multitude d'habitations basses se sont disposées, sans souci d'un plan d'ensemble. La plus grosse agglomération, Bézenet, s'étend sur plus de deux kilomètres, l'église se dresse sur une croupe, tout autour se montrent les puits à mines, silhouettes noires se détachant sur le ciel embrumé. D'énormes tas de déblais, parfois enflammés, surgissent çà et là ; c'est d'une belle laideur industrielle.

Moins aggloméré est Montvicq ; les maisons sont réparties au milieu des champs plantés d'arbres, la plupart sont isolées et possèdent un petit jardin où les mineurs cultivent les légumes nécessaires au ménage. Un vallon profond sépare Montvicq de Doyet, autre ville ouvrière qui continue sur la grande route la rue formée par Bézenet. Il y a là, dans ces trois communes, plus de 10.000 habitants[1], répartis sur un petit territoire.

---

1. Bézenet 3.698 habitants, Doyet 3.320, Montvicq 3.054 (recensement de 1900).

Montvicq a donné son nom au bassin composé des trois concessions sur lesquelles se sont créés ces centres ouvriers. La concession proprement dite de Montvicq a donné 180.000 tonnes en 1899; et 162.917 en 1900; celle de Doyet est également en décroissance, elle ne vit que de *glanages* fournissant de 40.000 à 50.000 tonnes d'un combustible médiocre qu'il faut laver pour en tirer parti; enfin la concession de Bézenet et de l'Ouche-Bézenet a produit 147.800 tonnes.

Deux compagnies se partagent le bassin. Montvicq appartient à celle de Commentry-Fourchambault, les autres à celle de Châtillon-Commentry et Neuves-Maisons. Toutes ces mines, que l'on a longtemps considérées comme inépuisables, sont en voie de diminution, comme celle de Commentry. Par contre, la concession des Ferrières située à trois kilomètres à l'ouest de Commentry, sur le chemin de fer de Montluçon, se développe, mais c'est peu de chose auprès de la diminution des autres mines. Les 75.000 tonnes qu'elle donne en ce moment sont loin de compenser la réduction constatée dans les concessions voisines. La compagnie de Châtillon-Commentry et Neuves-Maisons, qui emploie la plus grande partie de ces houilles sur ses propres usines, pousse au développement des mines de

Saint-Éloy, où il y a, croit-on, d'énormes gisements à mettre en valeur.

Un chemin de fer industriel relie Bézenet à Montluçon, par Montvicq, Commentry et les Ferrières, doublant la ligne de la compagnie d'Orléans. Il porte les houilles et les produits des forges jusque dans les usines de la jeune et florissante cité industrielle et au vaste port du canal.

XI

LA FORÊT DE TRONÇAIS ET MONTLUÇON

Le Cher en Bourbonnais. — Saulzais-le-Potier. — Urçay et la forêt de Tronçais. — Tronçais, mère de Montluçon. — Dans la forêt : les réservoirs du canal du Berry. — Les usines : Tronçais, Sologne et Morat. — Tréfileries et fabriques de câbles. — Montluçon : la gare, la vieille ville, le quartier des usines. — L'industrie de Montluçon. — Le canal du Berry. — Néris-les-Bains.

Montluçon. Juillet.

En amont de Saint-Amand-Montrond[1], le Cher descend d'une vallée parfois très large, souvent assez resserrée pour que le chemin de fer et le canal du Berry trouvent difficilement passage. A Ainay-le-Vieil, village groupé autour d'un castel de la Renaissance demeuré intact avec ses tours et ses créneaux, le val est ample ; à Urçay, on a presque un défilé sous les yeux, mais le canal a trouvé assez d'espace pour s'étaler en un vaste bassin, gare de virement où les

1. Sur Saint-Amand, voyez la 26e série du *Voyage en France*.

étroits bateaux de cette voie de navigation peuvent évoluer[1].

Urçay est le port de la région agricole de Saulzais-le-Potier ; contrée accidentée où les villages sont rares, dont le chef-lieu cantonal, qui ne possède plus de potiers, groupe à peine 450 habitants autour des édifices communaux.

Pays assez monotone où les landes, les petits bois et les étangs le disputent aux cultures ombragées de cormiers dont le bois si dur est utilisé pour les dentures de machines, telle est cette rive gauche du Cher avec laquelle contraste la rive droite. Là des coteaux abrupts portent un plateau sur lequel s'étend une des plus vastes et plus belles forêts de France, celle de Tronçais, contenant 10 436 hectares de futaies superbes. Une route, allant depuis Urçay, au bord du Cher, jusqu'au Veurdre, au bord de l'Allier, parcourt 20 kilomètres sous bois, de l'ouest à l'est. Elle est croisée par la route de Bourges à Moulins qui la traverse sur 10 kilomètres, sans cesse à l'ombre des grands arbres.

---

1. Un chapitre de la 26e série est consacré à cet intéressan réseau navigable du Berry.

Cet immense espace [1], qui semblait devoir rester solitaire, a cependant vu naître la grande industrie bourbonnaise. La forêt de Tronçais est la mère des grandes usines de Montluçon et de Commentry. Avant la houille, ses arbres transformés en charbon ont alimenté le feu de forge et métamorphosé en métal réputé les minerais du Bourbonnais et du Berry. Les forges se sont éteintes, mais, comme par un filial devoir, les établissements de Montluçon ont perpétué la vie manufacturière de la forêt en utilisant les eaux de ses gorges pour faire mouvoir les machines des tréfileries.

En même temps, la forêt devenait une source de vitalité pour la navigation. Ses vallées, barrées à l'intérieur ou à la sortie des bois, sont devenues de vastes étangs où s'accumulent les eaux des suintements, des sources et des pluies. Des rigoles leur servent d'émissaires et vont au canal contribuer à son alimentation. *Contribuer* seulement : ces réserves sont en effet insuffisantes pour les nombreuses éclusées de cette voie active; on a dû installer des pompes puissantes dans le Cher pour remédier aux chômages qui

1. Plus étendu même de 3.000 à 4.000 hectares, car les forêts de Chaverot, de Civrais et de Champroux prolongent presque jusqu'a l'Allier la surface des bois.

atteignaient parfois la moitié de l'année. Mais cette solution est coûteuse ; aussi songe-t-on à creuser une rigole navigable qui, prenant les eaux de l'Allier à Moulins, les conduirait dans le canal à Sancoins. La capitale du Bourbonnais trouverait dans ce canal secondaire les éléments de prospérité qui ont fait de Montluçon la ville la plus populeuse de la province.

Le plus étendu des réservoirs, celui de Valigny-le-Monial, n'est pas en forêt ; toutefois, le village sous lequel il commence est à la lisière et les eaux sont celles de l'Auron, né au bord des bois et accru par le ruisseau forestier de la Font-Cabotte. Sous Valigny s'étale le lac artificiel, vaste de 114 hectares, charmant pendant les hautes eaux, quand ses trois bras, frangés de petites baies et entourés de hameaux, remplissent les vallées à la hauteur du déversoir.

Aux eaux de l'Auron, du ruisseau d'Euvy et des fontaines, viennent s'ajouter celles que détourne de la Marmande un autre réservoir étalé en pleine forêt, en une longue nappe de 2 kilomètres et demi. Officiellement, c'est le « réservoir de la Marmande », dans le pays on appelle ce superbe couloir étang de Pirot. Quand la nappe est pleine, elle offre un des plus admirables paysages forestiers de France : les grands

arbres se reflètent dans ce miroir tranquille, au sein d'une solitude parfois absolue, bien qu'il y ait ici des clairières cultivées et que l'étang finisse à l'issue de la forêt où est bâti le village d'Isle[1].

Moins étendus, mais plus charmants encore, grâce à leurs rivages mieux découpés, à leurs formes moins géométriques, sont les étangs de Saint-Bonnet-Tronçais, alimentés par la Sologne et ses affluents. Ceux-ci ont été l'origine de l'industrie montluçonnaise. Là, quelque temps avant la Révolution, M. Nicolas Rambourg était venu installer ses forges. Pour actionner ses martinets il avait créé ces petits lacs en barrant le cours de la Sologne et du ruisseau de Saint-Bonnet. A l'endroit où la route d'Urçay au Veurdre traverse la Sologne, une chaussée ancienne fait refluer les eaux; un château et un hameau, des usines sombres et bruyantes animent cette partie de la forêt. C'est Tronçais, dont le nom s'est étendu à toute la sylve; au-dessous, la Sologne donne la vie à une autre usine et, aussitôt après, forme un étang dont le déversoir, à Saint-Bonnet, actionnait la forge de Morat.

Ce mot « forge » n'a plus de vérité aujourd'hui. Les usines ont abandonné la transformation du

---

1. Commune d'Isle-et-Bardais.

minerai et de la fonte pour fabriquer, tréfiler et tresser en câbles les fers venus de l'Est. Mais, à l'origine, les minerais du Berry produisaient des fers de qualité exceptionnelle, travaillés avec les charbons de bois de Tronçais et dont la marque était réputée dans le monde métallurgique.

M. Rambourg accomplit sa création en pleine Terreur, comme si les graves événements du temps ne parvenaient pas à lui. Vivant avec ses ouvriers, habitant dans une hutte, mettant la main à la pelle pour la construction des barrages qui devaient permettre la marche des moteurs, il semblait à l'abri des dangers qui planaient alors sur les riches et les nobles. Cependant la haine veillait. Les dénonciations affluaient à la Convention contre cet aristocrate, caché dans une forêt appelée le Désert ; il devait évidemment travailler au profit d'une restauration ou de l'étranger. Par rare fortune, la Convention ne voulut pas faire arrêter le dénoncé sans une enquête. Un délégué fut envoyé à Tronçais. Louis Reybaud, qui a recueilli l'anecdote dans la famille Rambourg, raconte ainsi l'expédition du représentant du Peuple :

Les instructions étaient assez vagues, et il lui restait des informations à prendre, pour la résidence surtout. Aussi, arrivé à l'entrée de la forêt du Tronçais, éprouva-

t-il quelque embarras. Des bûcherons passent, il les interroge, aucun d'entre eux ne sourcille, ils devinent un ennemi. — « Le citoyen Rambourg ? répondent-ils. Qui ne connaît pas ça ? et son château donc, quoi de plus connu ? Tenez par cette clairière, l'avenue en face et droit devant vous jusqu'à la grande digue ; vous trouverez là à qui parler. » Le représentant continue son chemin et après une demi-heure de marche il met pied à terre devant le barrage ; une hutte est près de là, il y entre et s'y trouve en face d'un homme en casquette, veste et sabots. L'entretien s'engage, le représentant se nomme et pour la seconde fois demande où est le château du citoyen Rambourg, un dangereux aristocrate. — Est-ce avoir de la chance ! dit gaîment ce dernier ; le château le voici et l'aristocrate c'est moi. Là-dessus on s'explique et après quelques politesses échangées, on se sépare dans les meilleurs termes. — « Si on te dénonce encore, dit le commissaire de la Convention en prenant congé, ce n'est pas toi qui seras arrêté, ce sera ton dénonciateur. » En effet, il y eut, à quelque temps de là, un dénonciateur arrêté et M. Rambourg dut s'entremettre pour le faire élargir.

L'anecdote est intéressante, enjolivée peut-être, car il y avait bien un château à Tronçais, remis en état de nos jours, mais le fait n'en est pas moins exact. Si le représentant du Peuple n'avait pas été un homme intelligent, le « citoyen Rambourg » aurait porté sa tête sur l'échafaud, nous n'aurions eu ni les forges de Tronçais, ni la prompte mise en valeur du bassin houiller de Commentry, ni la puissante vie industrielle de Montluçon.

Quand les fers de Meurthe-et-Moselle, succédant à l'emploi de la houille et du coke dans la métallurgie, firent éteindre successivement les forges et les fourneaux du Centre, Tronçais, Sologne et Morat ne furent pas épargnés[1], mais la compagnie qui avait groupé tant d'usines de Bourgogne et de Champagne autour de Châtillon-sur-Seine, dans la Haute-Marne, la Côte-d'Or, l'Yonne, la Nièvre et l'Allier, conserva le groupe de la forêt de Tronçais en lui donnant la préparation des fers marchands et des fers *machine* et surtout la tréfilerie et la câblerie à l'usage des mines. Là, en même temps que dans les usines de Plaines et de Vierzon[2], on produit les fils pour le télégraphe et le téléphone, les cordes de pianos, etc. La force motrice de la Sologne a compensé l'éloignement des chemins de fer et du canal pour les usines de Tronçais

---

1. En 1834, un voyageur énumérait ainsi l'installation de Tronçais : « C'est un des plus beaux et des plus grands établissements de ce genre que possède la France ; il se compose de six étangs, de deux hauts fourneaux, de neuf feux d'affineries, de *fonderies,* fours à réverbère, fenderies, lamineries, machines à vapeur, etc. Il produit des fers fins de première qualité, particulièrement destinés à la serrurerie, les manufactures d'armes, la carosserie de Paris, les câbles-chaînes pour les vaisseaux et les tréfileries.

2. Sur Plaines (Aube), voyez la 25e série du *Voyage en France,* page 155 ; sur Vierzon, la 26e série, chapitre VIII.

qui ont encore la spécialité de fils particuliers, tels que les fils d'acier au chrome, au nickel et au tungstène. Des lingots d'acier doux et des aciers spéciaux sont fournis par l'usine Saint-Jacques de Montluçon. Grâce à un outillage perfectionné, ce petit centre de métallurgie a donc gardé toute l'activité que rêvait pour lui son fondateur. La câblerie de Tronçais est une des plus intéressantes et des plus puissantes installations de ce genre en notre pays. Notre marine y demande ses câbles de remorque et de gréement, les mines s'y alimentent de câbles ronds et plats, les ponts suspendus y cherchent les éléments de leur architecture arachnéenne.

Ces grandes usines troublent peu la quiétude de la forêt, tant celle-ci est vaste. Les chevreuils et les cerfs qui la peuplent trouvent assez de cantons solitaires pour ne pas être chassés. D'ailleurs, les bois se prolongent si loin ! Une route forestière qui traverse la forêt en ligne droite, de la commune de Braize à celle du Brethon, n'a pas moins de trois lieues et ne rencontre qu'une seule clairière, avant que le sol s'abaisse vers l'Aumance, coulant dans sa profonde et pittoresque vallée.

En dépit des accroissements dont le groupe de

Tronçais-Sologne-Morat a été l'objet dans ces dernières années, l'industrie y conserve un peu le caractère patriarcal du temps des maîtres de forge, les grandes agitations sociales n'y ont qu'un contre-coup atténué par l'isolement. Pas de chemins de fer, tous les charrois ont lieu par colliers. Les attelages donnent la vie à la forêt où, sans les usines et les voituriers, on n'entendrait que la hache du bûcheron ou le chant du sabotier. Les relations avec Montluçon n'ont lieu que par Urçay : là, grande route, canal et voie ferrée constituent un outillage économique des plus complets.

Cependant aucun centre industriel ne s'est créé en dehors de Montluçon. La vallée du Cher reste purement agricole ; sans grand relief, avec des villages très espacés et des châteaux disposés au flanc des collines, ce placide paysage est tout à coup bruyant et embrumé. De hautes cheminées vomissent des flots de fumée noire, de gigantesques constructions remplissent la large plaine où le Cher roule des eaux rares souillées par les déjections des égouts et les résidus d'usines. Les lignes de rails se joignent, tantôt à voie normale, tantôt à voie étroite ; sur celle-ci circule un matériel de tôle aux formes peu esthétiques. Les grandes voies aboutissent à l'un des plus

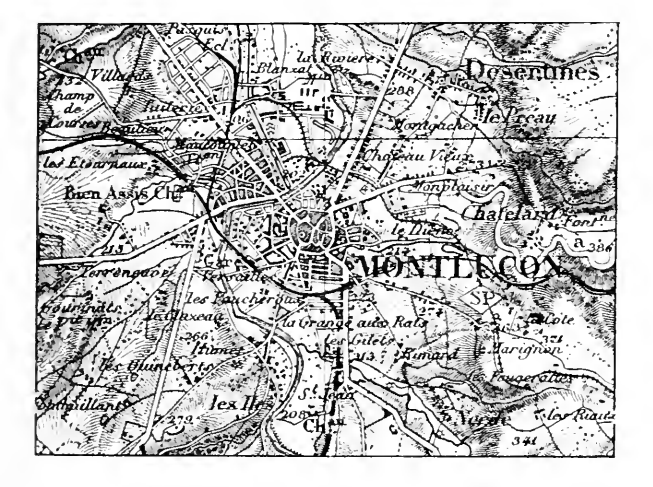
vastes halls du réseau français, où les quais sont sans cesse couverts par une foule affairée.

C'est Montluçon.

D'autres cités manufacturières sont également nées de toutes pièces en notre siècle ; elles offrent le spectacle de leurs rues régulières aux maisons basses, d'une vicinalité rudimentaire et n'arrêtent guère le touriste. Montluçon a échappé au sort commun, le noyau primitif est resté intact avec ses rues étroites, montueuses, vivantes, bordées de logis de la Renaissance. Bien mieux, la ville nouvelle, née entre la gare et les boulevards tracés sur l'emplacement de l'enceinte, est fort coquette, la longue avenue plantée de quatre rangées de platanes par laquelle s'ouvre la cité passerait partout pour une belle voie, grâce à ses fontaines, ses hôtels particuliers et ses parterres. Le boulevard circulaire auquel elle aboutit a de hautes maisons, beaucoup de magasins et une circulation active. L'hôtel de ville dépare cette large artère : c'est un édifice sombre et sans caractère, précédé d'une place où se tient aujourd'hui le marché aux grains. Pour permettre aux acheteurs de juger la marchandise, elle est versée devant eux dans de grandes cuves de bois.

Au-dessus de la ville neuve, le Montluçon d'il y a cinquante ans encore escalade une butte

que couronne le château demeuré pittoresque par sa tour crénelée, ses grands toits mansardés et son beffroi, malgré le voisinage d'une très moderne caserne construite sur la même terrasse. Ce château devait permettre une vue pit-



toresque sur Montluçon, mais l'autorité militaire en interdit l'accès.

Vieille ville aux maisons curieuses, à l'église intéressante et vénérable, quartier monumental de la gare, ne sont pas tout Montluçon ; des faubourgs plus vastes et sans cesse grandissants se sont élevés sur la rive gauche du Cher, sur les bords du canal et aux abords des énormes usines

dont l'ensemble pourrait être comparé au Creusot si ces établissements n'appartenaient à diverses compagnies. J'aurais voulu les visiter comme j'ai visité tant d'autres grands centres métallurgiques, mais mes demandes réitérées de renseignements n'ont même pas été honorées d'une réponse [1]. Il eût été intéressant de décrire *de visu* ces énormes usines que la Compagnie de Châtillon et Commentry a installées sous le nom de Saint-Jacques entre le Cher et le canal et qui occupent 2.724 ouvriers ; 3.000 ouvriers et 230 employés avec l'annexe de la Ville-Gozet. Les objets exposés au Champ de Mars en 1900 montraient les différents produits de la gigantesque usine : aciers en lingots ou travaillés, pièces de forge, canons, plaques de blindage, etc...

En face de Saint-Jacques, la société de Commentry, Fourchambault et Decazeville possède des hauts fourneaux et fonderies où 650 ouvriers sont employés. De là sont sorties les énormes conduites d'eau de 1^{m},25 de diamètre intérieur à l'aide desquelles la ville de Paris reçoit les eaux du Loing et du Lunain. Cette production est

1. C'est là un fait bien rare. Cette description de la France et de ses sources d'activité est toujours favorisée par l'accueil courtois et empressé des chefs d'entreprises industrielles ou agricoles.

obtenue par le matériel de l'usine de Torteron, dont j'ai signalé la fermeture [1].

En dehors de la production des tuyaux pour l'eau et le gaz, l'usine livre en quantité les articles moulés de grandes dimensions.

Au nord de la ville, la société anonyme de Saint-Gobain exploite une des rares manufactures de glaces de France, à laquelle elle a annexé une de ses fabriques de produits chimiques.

D'autres usines contribuent à l'activité de Montluçon : construction des machines et appareils en fer creux, verreries à bouteilles, scieries mécaniques, filatures, fours à chaux, constructions de chaudières à vapeur, etc. [2].

---

1. Voyez page 62 de la 26e série.

2. Voici, d'après le rapport du préfet au conseil général, quelle fut, en 1901, la production des principales usines :

Les forges de Commentry ont produit, en 1900, 12.458 tonnes de fonte d'affinage destinée aux usines de la Compagnie, 15.324 tonnes de fers marchands ou tôles et élaboré 10.094 tonnes d'acier au réverbère (en général barres marchandes, tôles et fers-blancs), provenant pour la plus grosse partie de lingots et largets de l'usine Saint-Jacques.

Les hauts fourneaux et fonderies de Montluçon ont produit, en 1900, 21.466 tonnes de fonte (affinage et moulage de première et deuxième fusion).

L'usine Saint-Jacques travaille surtout pour la guerre et la marine ; elle a produit, en 1900, 4.450 tonnes de moulages de fonte de deuxième fusion ; 350 tonnes de fer puddlé et 47.210 tonnes d'aciers divers, dont 23.500 tonnes de lingots Martin destinés à la forge de Commentry.

La population s'est naturellement accrue dans de grandes proportions. En 1801, Montluçon ne comptait que 4.420 habitants ; en 1840, il y en avait à peu près 5.000, mais quinze ans plus tard on était monté d'un bond à 12.000. Depuis lors, la progression ne s'est plus ralentie; Montluçon, en 1896, possédait 27.878 habitants ; au recensement suivant, elle prenait rang dans les villes de plus de 30.000 âmes qui ont l'honneur d'une mention spéciale dans les tableaux de dénombrement. Enfin, au recensement de 1901, le nombre des habitants atteignait 35.095.

Autant la cité féodale isolée que connurent bien des gens encore vivants diffère des riches quartiers qui enveloppent son tracé circulaire, autant les faubourgs ouvriers des bords du canal contrastent avec ceux-ci. Ils ne communiquent avec le reste de la ville que par un pont jeté sur le Cher indigent, contenu entre de fort beaux quais transformés en promenades. Dans l'axe du pont, s'ouvre l'interminable rue de la République, au long de laquelle naît l'agglomération de la Ville-Gozet, qui doit son nom au sobriquet du premier constructeur de maisons dans ces parages éloignés. L'artère est bordée d'habitations sur plus de 3 kilomètres et se prolonge en ligne droite pendant une lieue au delà. Tout

le mouvement afflue donc ici ; à certaines heures, la foule est énorme, surtout à la sortie des ateliers ou lorsque arrivent des campagnes les laitières et les maraîchers portés sur leurs singuliers petits chars à bancs conduits par des ânes. Au matin on rencontre ces équipages par centaines.

Des ânes encore, et par centaines aussi, dans l'extraordinaire flottille de bateaux qui remplit les bassins du canal et se prolonge au loin sur la ligne rigide des eaux. Je ne suis jamais allé en Chine ni au Tonkin, mais cette multitude d'embarcations longues et étroites, amarrées au quai ou au large, ayant toutes leur petite écurie pour deux ânes, leur petite cabine pour le batelier et sa famille doivent être une vision de ces fleuves et canaux d'Asie, sur lesquels repose une ville. Les maisons flottantes sont bien sombres, il est vrai, bien régulières et n'ont rien des lignes capricieuses des jonques, le costume de l'équipage manque de couleur ; mais ce n'en est pas moins infiniment pittoresque, vivant et amusant, ces grands espaces d'eaux louches où toute une peuplade de gabariers procède à sa vie domestique ou charge les produits de la ville industrieuse dont les fumées masquent trop souvent le ciel.

Du pont qui franchit le canal à la jonction des deux bassins, la vue est saisissante sur le vieux

Montluçon dressant, au-dessus du nuage montant des usines, ses murs, ses tours, son beffroi qui ont l'allure sinistre des châteaux de légende. Des cheminées sans nombre lancent des fumées noires, ou livides, le canal se profile au loin, à demi couvert par quatre ou cinq rangées de bateaux, tous semblables : avec leurs ânes, leurs poules, leurs cages d'oiseaux, leurs cabines fleuries, leurs brouettes rangées sur le pont.

Malgré la teinte grisâtre du ciel, des gens et des choses, Montluçon est intéressant par la vie intense qu'il révèle ; les centres du Nord, même plus populeux, ne sont pas aussi animés.

Cité de travail et d'affaires, Montluçon possède à ses portes une ville qui, chaque été, attire sa population par les distractions d'un établissement balnéaire. C'est Néris, bâtie sur l'emplacement d'une station romaine dont les traces sont majestueuses. Elle s'étend sur un plateau nu, mais creusé de vallons riants. Cette aimable station serait plus fréquentée encore, si elle avait des moyens de communication rapides, mais sa gare est loin, au nord, dans le ravin, parfois grandiose, souvent sinistre, où descend le chemin de fer de Commentry, près des mines de houille des Ferrières.

XII

UN TOUR EN BERRY

Culan et l'Arnon. — Châteaumeillant. — La vallée du Portefeuille. — Le Châtelet. — Dans le Berry granitique. — Un chemin de fer de crête. — Transformation des landes par le chaulage. — Aux sources de l'Arnon. — Le plus petit chef-lieu d'arrondissement de France.

Boussac. Juillet.

Les chemins de fer qui ont complété l'œuvre d'agrandissement de Montluçon facilitent d'autant plus les excursions autour de la ville, que la contrée, à l'ouest du moins, est de celles dont on peut aussi bien juger de la portière d'un wagon que par des pérégrinations pédestres. Bourbonnais vers Domérat et Huriel, Berry calcaire de Châteaumeillant et du Châtelet, Berry granitique entre Châteaumeillant et Boussac, sont des contrées sans grande variété, s'ils offrent çà et là de grands horizons et d'heureux paysages.

Ainsi rien ne frappe beaucoup l'attention pendant le trajet entre Montluçon et Culan. Quand on a dépassé, à la Ville-Gozet, la gare de triage

et le canal, avec leur misérable entourage de bâtisses informes, faites de matériaux hétéroclites comme les huttes des chiffonniers de Paris, on pénètre dans une plaine ondulée et nue où toutes les pentes favorables à la vigne ont été couvertes de pampres. Sauf de grandes échappées vers les petits monts de Commentry et du Combrailles, le regard n'est sollicité par aucun détail saillant, aussi le vallon étroit de la Queugne, avec ses hérissements de granit et les horizons qu'il entr'ouvre, semble-t-il un heureux paysage. Ces campagnes de Courçais et de Saint-Désiré sont d'ailleurs plus riantes, malgré le voisinage de vastes landes, grâce à leurs vergers d'arbres fruitiers et aux châtaigneraies.

Entre Saint-Désiré et Culan, on a des vues grandioses vers le sud. Le massif des hauteurs du pays de Boussac, de si peu de relief lorsqu'on le parcourt, prend un aspect plus fier, grâce à l'éloignement. L'Arnon, qui deviendra large et calme dans les vallées peu profondes et les prairies du bas Berry, se fraie un passage à travers ces petits monts, gorge profonde et solitaire où le granit perce la roche sous le noir ombrage des châtaigniers. Il s'élargit un moment, avant de forer un dernier défilé.

Ce court épanouissement de la vallée a été de

bonne heure traversé par un grand chemin et le point de passage fut aussitôt occupé par une forteresse. Sous les murailles, un bourg s'est formé, accroché à la roche, assis au bord de la rivière, s'élevant dans un vallon latéral. La route franchit le val sur un pont de plusieurs arches, le chemin de fer passe sur un viaduc plus élevé encore. Ces œuvres modernes s'harmonisent à merveille avec le roc à pic, les tours féodales, les vieilles maisons de la bourgade entre lesquelles la pierre blanche des constructions neuves apporte de la grâce et de la lumière.

Des parties hautes, où dort un étang, les vues sont belles et étendues vers le sud, mais bientôt route et voie ferrée s'engagent sur un plateau morose, incomplètement gagné par la culture ; les landes y sont vastes encore. Seul l'étroit sillon où coule le Portefeuille offre un peu de charme.

Des hautes terres sur lesquelles, au loin, passe le chemin de fer de Champillet à Lavaufranche, s'écoulent de nombreux ruisseaux qui viennent épancher leurs eaux lentes dans un grand bassin peu mouvementé, entourant une colline presque isolée, qui porta la ville romaine de *Mediolanum*, puis, plus tard, un château dont le nom s'attacha au bourg bâti à la croisée des chemins : Châ-

teaumeillant. La Sinaise d'un côté, la Gouttenoire de l'autre, entourent ce site de cité antique. La gare, située au delà du ruisseau de Gouttenoire, amène peu à peu la vie dans le faubourg de Saint-Genest, qui possède dans l'église paroissiale actuelle un des plus remarquables édifices du Berry. Les archéologues célèbrent la disposition curieuse des sept absides donnant sur le transept ; le simple touriste admire la hauteur et l'élégance des arceaux, les piliers flanqués de colonnes engagées et les minces colonnettes du chœur. Rarement l'art roman eut autant de hardiesse, on devine d'ailleurs l'approche du style gothique par cette superbe envolée autant que par de timides apparitions de l'ogive.

L'église de la ville était dans la partie haute ; retirée au culte, elle a été aménagée pour les services municipaux. Avant cet avatar, elle avait subi bien des transformations. Un bras du transept, de style ogival, est actuellement la mairie ; le clocher, devenu beffroi, a de belles arcades romanes. De la même époque est la nef dont on a fait un marché couvert ; sous les étroites et élégantes fenêtres à plein cintre, on a percé de grandes fenêtres du plus complet style *halle*. L'abside, qui était d'une grande pureté architectonique, a été défigurée par les ouvertures

destinées à éclairer les bureaux. Cette partie, la plus intéressante, est navrante d'abandon et de saleté. Au-dessus de la porte, une plaque offerte par l'entrepreneur des travaux porte vingt-deux noms, sans doute ceux des édiles qui présidèrent à l'aménagement nouveau de l'église où tant de générations vinrent prier.

Tous les livres qui parlent de Châteaumeillant vantent son château flanqué de tours et de tourelles. J'ai longtemps parcouru la ville : lorsque l'heure du train pour le Châtelet eut sonné, je n'avais pas encore trouvé d'édifice répondant à la description, mais, sur la place, se dresse un haut pavillon percé d'une grande porte où l'on voit encore les rainures des herses. Elle donne accès dans une cour très vaste ; des bâtiments en partie reconstruits servent de caserne à la gendarmerie. Peu de brigades ont un logement aussi confortable avec d'aussi vastes jardins.

La ville est propre, mais simple et calme. Aucune industrie ; par contre, beaucoup de magasins, surtout de sabotiers. Ceux-ci rivalisent de goût et de fantaisie dans l'exposition de leurs chaussures. Et ce simple détail suffit à faire comprendre combien Châteaumeillant doit être animée aux jours de foires et de marchés, quand Marche, Berry et Bourbonnais, qui confinent

dans la contrée, affluent dans ce qui fut *Mediolanum*.

Châteaumeillant est resté longtemps sans relations directes avec Saint-Amand-Montrond, chef-lieu de son arrondissement, alors que le chemin de fer le mettait à proximité de la Châtre, ville de l'Indre, de Montluçon, ville de l'Allier, de Boussac, ville de la Creuse. La construction d'une section des chemins de fer économiques a fait cesser cette situation.

Aux abords de la ville un paysage sans relief, mais dont la monotonie est relevée par les arbres plantés autour des champs et les chênes *têtauds* çà et là parsemés. Dans ces terres basses, s'étale l'étang de Saint-Janvrin aux eaux mortes. Il faut descendre dans le vallon du Portefeuille pour trouver un peu de grâce : des prés, des bois, un ruisseau mutin et clair. Les haies déparent ces campagnes ; elles doivent leur aspect rébarbatif aux branches coupées rejetées sur le talus et qui le hérissent de bois mort.

Au-dessus du val étroit, apparaît une haute butte enveloppée d'arbres, aux pentes si régulières, que l'on croirait voir une fortification. Une tour, des débris de remparts complètent l'illusion. Mais il n'y a plus ici que de vagues ruines. La

forteresse qui barrait le passage du vallon et pouvait étendre son rôle jusqu'à l'Arnon voisin a disparu. La petite ville née à ses pieds a survécu



et, par son nom, le Châtelet, garde le souvenir de l'antique refuge.

Simple, la ville : une rue à demi circulaire entourant le mamelon que surmontait la butte féodale des premiers seigneurs. Il y a moins de 1.200 âmes dans ce centre qui n'avait pour église, il y a peu de temps, que celle du faubourg

de Puyferrand, reste d'une abbaye de la meilleure époque romane, malheureusement trop badigeonnée; les chapiteaux disparaissent presque sous l'empâtement. Un curé du Châtelet vient de doter le bourg d'une église dans le style du xiiie siècle; le pastiche, très heureux, est gâté par l'abus des statues polychromes de Saint-Sulpice.

Il faut passer devant ce joli édifice pour atteindre le sommet du mamelon. L'enceinte du château est devenue un parc aux belles allées, dans lequel est une grande villa. Le manoir a dû disparaître depuis longtemps, un arbre a crû sur une des tours, est devenu énorme puis est mort. Son squelette desséché est d'un effet bizarre. Au sommet de la colline, la motte féodale portait un donjon, à en juger par d'épaisses murailles percées de portes.

Pas d'industrie au Châtelet. Un des hameaux de la commune, nommé les Archers, possède quelques poteries. On me dit que ce nom viendrait d'un camp d'archers anglais qui seraient restés dans le pays et y auraient fait souche, d'où le nom très répandu de « Delord ». Le chef-lieu et tout le canton sont purement agricoles. De grands défrichements ont eu lieu; jadis les châ-

taigneraies étaient continues, il en reste fort peu, sinon sur le chemin de Culan. L'école d'agriculture du Cher s'est installée dans le canton, à Laumoy.

Les propriétaires ont prêché d'exemple. Non loin du Châtelet, à Saint-Pierre-du-Bois, est le domaine de M. Pallienne, qui mérita la prime d'honneur en 1886. Cette propriété groupe trois grandes fermes où les terres de mauvaises qualités et les prés envahis par les joncs alternaient avec de pauvres taillis et des broussailles. Elle a été transformée par les défoncements, le drainage, le chaulage, l'emploi des engrais chimiques et l'irrigation. Ces 180 hectares offrent aujourd'hui un superbe spectacle par la vigueur de la végétation et le grand nombre de chevaux et de bœufs qui y vivent.

Entre les pentes qui conduisent les eaux au Cher et à l'Allier et celles qui vont à la Petite-Creuse et à l'Indre, les collines s'exhaussent peu à peu et se terminent en une ligne de faîte assez confuse sur la carte, mais donnant l'impression d'une jolie chaîne bleuie lorsqu'on la contemple des plateaux du Châtelet ou de Culan. Cette arête est assez régulière pour que le chemin de fer de Champillet à Boussac l'ait choisie pour son tracé,

au lieu de décrire les sinuosités et de multiplier les rampes que le parcours sur l'un ou l'autre versant eût nécessitées. Il en résulte que les centres de population sont rares au long de la voie : il faut faire 21 kilomètres avant de trouver le premier village, Saint-Marien. Il eût été mieux, au point de vue économique, de remonter l'Indre depuis la Châtre, par Sainte-Sévère, jusqu'à la source de la rivière, voisine de ce même Saint-Marien.

Assez pauvre ligne, comme importance commerciale. Sur ses 38 kilomètres, elle ne dessert qu'une ville, encore est-ce le plus petit des chefs-lieux d'arrondissement, dont la population n'atteint pas 1,400 âmes. Aussi voit-on des jours où il n'y a pas un voyageur dans le train au départ de Champillet. Les gens de Sainte-Sévère, qui ne peuvent se consoler de n'être pas sur le trajet, ont coutume de dire qu'il n'y a jamais que quatre personnes dans le train : chauffeur, mécanicien, chef de train et agent des postes. A dire vrai, je faisais le cinquième ce matin ! et nous avons recueilli au long de la route des enfants de gardes-barrière et de chefs de station conduits à l'école de Saint-Marien. Voyageurs de maigre revenu : on les transporte gratuitement. Mais on ne peut juger du trafic par cet unique voyage. Il y a là,

aux jours de foires et de marchés, un mouvement considérable ; le transport de la chaux pour l'amélioration des terres, et celui des bois sont importants. Sur les cartes et les graphiques du ministère des travaux publics, la ligne figure même par un trait rouge, signe de bénéfice, alors que la ligne de Bourganeuf, desservant une ville plus populeuse et commerçante et une mine de houille, a le trait bleu du déficit. Parmi les chemins de fer honorés d'un trait rouge sur le réseau d'Orléans, plus d'un a des recettes inférieures aux siennes.

Le pays parcouru est donc solitaire par ce tracé au sommet d'une crête rappelant la ligne de Poinson-Beneuvre à Langres[1], sur le rebord du Plateau, mais il n'est pas sans beauté, grâce à l'intense verdure des prés, aux châtaigniers énormes, aux vastes horizons. Puis les progrès agricoles sont frappants : on rencontre des irrigations intelligemment comprises ; les cultures, bien soignées, ne laisseraient pas supposer que, il y a peu de temps encore, il n'y avait guère que des landes et des châtaigniers produisant de petits fruits. Je traverse le pays la carte à

---

1. 21e série du *Voyage en France*, chapitre XII.

la main : aux endroits qu'elle indique comme bruyères s'étendent des champs de céréales divisés par de larges sillons, du trèfle vigoureux couvre de grandes étendues.

En même temps que l'on tirait du sol ces produits que l'on n'eût osé espérer il y a cinquante ans, on a tenté l'élevage. Il se révèle à la fois par les bandes de bœufs allant sur les chemins, et les haies vives qui, séparant les domaines si nouvellement conquis, enlèvent au défrichement l'aspect monotone.

La première halte de la ligne, les Loges, desservant le village de Lignerolles, situé à 3 kilomètres, est au milieu d'une de ces landes transformées. La terre, rouge et profonde, est disposée en larges bandes séparées par des sillons.

La voie ferrée monte par ces conquêtes sur la lande et atteint enfin l'arête où prennent naissance tant de ruisseaux s'écoulant vers tous les points de l'horizon. Là, au hameau de Montcourtioux, est la fontaine de la Gouttenoire, allant au Cher ; à côté, au Bourdeau, la Vaissonne vient au jour. Le petit plateau est à 392 mètres, la voie ferrée s'élèvera encore de plus de 100 mètres avant de descendre sur la Petite-Creuse. On a de ce point une large vue sur ce haut pays, parsemé de maisons isolées dont beaucoup

encore sont couvertes en chaume ; la locomotive amène d'ailleurs un changement dans l'aspect du pays, en apportant la tuile et l'ardoise, autrefois inconnues. L'émigration des maçons a répandu l'argent, les ouvriers revenus de Paris et de Lyon emploient leurs économies à transformer leurs demeures ; ils se plaisent à couvrir les façades d'un enduit de chaux. Quand le soleil brille, toutes ces maisons blanches, semées dans les campagnes lointaines, donnent beaucoup de gaîté à ces vastes horizons.

Le paysan apporte de la variété dans ses cultures. Malgré l'altitude et le peu de perméabilité du sol, on rencontre encore des vignes ; les vergers de pommiers sont nombreux, sur plus d'un point on produit du cidre.

Pas une flèche de village, même les hameaux et les fermes se font rares ou se dissimulent dans les plis ; la halte de Saint-Saturnin est loin du centre de ce nom. La voie ferrée, qui a déjà atteint 434 mètres d'altitude, continue à monter ; de chaque côté se creusent des vallons offrant des vues étendues, vers le nord surtout, où le sol s'abaisse rapidement sur le Berry.

Le point culminant de la ligne et de tout le pays est près du Magnoux. Il y a là un sommet de 501 mètres d'altitude par lequel passe la limite

entre le Cher et la Creuse ; le département de l'Indre en est à 2.500 mètres, celui de l'Allier à moins de 6 kilomètres. C'est donc, pour la topographie départementale, un endroit caractéristique. Mais ce lieu de jonctions de frontières administratives modernes n'était pas jadis borne provinciale ; il se trouvait en plein Berry. La minuscule ville de Boussac elle-même, bâtie à 10 kilomètres plus loin, était encore berrichonne.

Géologiquement, il n'en est point ainsi. Par ses roches, ses landes, ses châtaigniers, cette contrée est bien marchoise, comme le reste du département de la Creuse. On étonnerait peut-être la plupart des habitants de ces fermes et de ces hameaux aux toits d'un rouge vif, en les appelant Berrichons.

Cette cote 501, qui porte sur la carte, à côté de l'indication d'altitude, les mots *arbre de Saint-Marien,* domine une contrée où les landes sont nombreuses encore ; le chaulage en hâte la transformation. Par bonne fortune, un îlot de calcaire se dresse au milieu des granits ; la pierre est transformée en chaux près de la gare de Saint-Marien. Presque partout des femmes répandent le précieux amendement. Bien que cette contrée ne soit pas une de celles où l'émigration est générale, le nombre des ouvriers maçons

quittant le pays de février à avril n'en est pas moins considérable[1]; aussi aperçoit-on beaucoup plus de femmes que d'hommes occupés aux travaux des champs. Ce sont elles qui, suivies parfois d'une bande de porcs ou d'un troupeau d'oies, étalent la chaux et le fumier sur les jachères et les chaumes.

Dès qu'on a dépassé la gare de Saint-Marien, on voit s'ouvrir, à gauche, la fraîche et étroite vallée où naît l'Arnon ; près de la voie ferrée, à droite, vers le sud, sont les petites montagnes, fières et bien taillées, du massif des Pierres-Jaumâtres où George Sand a placé quelques scènes pathétiques de ses romans rustiques. Le pays est plus gai, les hameaux de Saint-Pierre-le-Bost et de Boussac-Bourg sont enfouis sous les vergers, éblouissants de blancheur au printemps. Les ruisseaux creusent très profondément les collines ; les pentes, irriguées avec soin, font un cadre charmant à Boussac-Ville, étendue sur le promontoire abrupt au pied duquel la Petite-Creuse reçoit le ruisseau de Béroux.

---

1. On trouvera au chapitre XIV une étude complète sur l'émigration des maçons de la Marche, du Limousin, du Combrailles et du Berry granitique. Je me borne à signaler ici les chiffres pour la gare de Saint-Saturnin (Cher), celle qui a le plus d'émigrants de la ligne de Boussac. Il y en eut 117 en 1901 sur les 212 du département du Cher.

Mignonne cité, Boussac, menue, si menue! Elle groupe étroitement ses toits d'ardoises autour de son église et se heurte aux murailles de son antique château, haute et lourde masse flanquée de tours, dressée sur de grands rochers dont la Petite-Creuse baigne la base. La féodale demeure abrite aujourd'hui le sous-préfet; les gens du guet sont représentés par les gendarmes qui y sont casernés.

Malgré sa faible population, Boussac a quelque vie, grâce à son petit noyau de fonctionnaires; la morose bourgade s'est égayée par une avenue de la gare. Mais peu de commerce, pas d'industrie. Cependant ces campagnes où les gros blocs de granit surgissent dans les landes et sous les châtaigniers recèlent des richesses minérales, dont les plus connues sont les carrières d'amblygonite de Montebras, coupées d'importants filons stannifères.

XIII

ENTRÉE DANS LA MARCHE

Montluçon est-il marchois? — Autour d'Huriel. — Lavaufranche. — Les mines de Montebras : étain et kaolin. — Extraction de l'amblygonite. — Une cité gauloise : Toulx-Sainte-Croix. — Gouzon et l'étang des Landes. — Le viaduc de Busseau-d'Ahun. — Guéret. — Le Puy de Gaudy.

Guéret, Août.

Je ne sais pourquoi tant d'auteurs ont voulu faire de Montluçon une ville géologiquement marchoise. Sauf en remontant le Cher, aucune partie de la banlieue n'a les caractères de cette province. Je le constatais hier encore en me rendant à Huriel par cette campagne bien cultivée, plantée de vignes et d'arbres fruitiers. Les vergers et les vignes! Voilà cependant ce qui manque le plus au pays marchois, couvert de châtaigniers et de chênes, où les landes de bruyères occupent de si vastes espaces. Il faut dépasser Domérat pour trouver un changement dans l'aspect des choses. De ces hautes terres, la vue est fort belle sur de vastes étendues du Berry et du

Bourbonnais. Cependant la vigne ne cède pas encore le terrain. Déjà on voit les grands blocs de granit moussus et rongés par le lichen se dresser dans les champs, et les rangées de ceps bien soignés continuent encore à revêtir toutes les parties du sol bien exposées. Le plateau d'Huriel et les pentes de la Magieure offrent ainsi de beaux vignobles dont le vin est très apprécié par les Montluçonnais.

Cependant c'est bien déjà le pays du granit; la belle tour féodale *la Toque,* restée debout après la ruine d'un château qui appartenait à la famille de Brosse, est construite avec cette pierre robuste. Ce donjon semble écraser les pauvres restes de la forteresse dont il fit partie. De puissants contreforts le flanquent et lui donnent une apparence indestructible.

Huriel n'est qu'un bourg dont la population se répartit surtout sur un vaste territoire, le centre ne renferme même pas un millier d'habitants sur les 3.000 de la commune. L'église, œuvre romane du XIIe siècle, fort intéressante, domine la gorge profonde où la Magieure coule entre des berges abruptes. Après cette menue cité aux foires actives, le paysage change complètement. Partout le granit formant l'ossature du plateau perce et bosselle le sol. Les demeures sont misé-

rables, des murs de granit brut, des toits de chaume évoquent la Bretagne ; l'impression est rendue plus vive par les surfaces recouvertes de genêts et de bruyères, par les grandes et épaisses haies que dominent les chênes étêtés au tronc rugueux. Les centres de population prennent ces consonances sourdes si fréquentes dans la Marche et le Limousin, comme Archignat et Treignat. Les premiers étangs se montrent. pleins de cette eau vive où les plantes aquatiques sont rares. Les arbres deviendront bientôt si nombreux, que le pays, vu des hauteurs, semble une immense forêt trouée de clairières innombrables.

On approche de la Petite-Creuse, fossé sinueux, encaissé, profond, dont le régime féodal avait fait une vague limite entre la Marche et le Berry, limite se déplaçant au gré des luttes civiles et des unions princières. Là, est l'infime sous-préfecture de Boussac, longtemps à l'écart de la voie ferrée et aujourd'hui rattachée à la ligne de Montluçon par l'embrachement de Champillet-Urciers. La jonction a lieu près du hameau de Lavaufranche. Un vieux château, piteusement découronné, protégé de nos jours par un toit en pente couvrant de sa même carapace régulière et la masse de l'édifice et les tours, donne quelque caractère au site.

Dès les temps reculés, il y eut ici un centre d'activité. La colline de la rive gauche de la Petite-Creuse renferme un gisement d'étain exploité depuis l'époque gauloise, mais assez appauvri pour ne produire désormais ce métal qu'à titre d'appoint.

La colline de Montebras renferme d'importants gisements de roches feldspathiques en décomposition, c'est-à-dire de kaolin, dont les produits trouvent des débouchés dans les fabriques de porcelaine de Limoges et du Berry. 2.434 tonnes ont été extraites en 1900, par 12 ouvriers, dans des carrières à ciel ouvert. Dans le sous-sol, où l'on exploitait autrefois le quartz stannifère, on a abandonné les couches devenues trop pauvres; mais l'industrie moderne a utilisé une matière jadis dédaignée: l'amblygonite, que l'on recueille en abattant des veines de quartz chargé d'étain.

L'amblygonite est un fluophosphate d'alumine et de lithine, dont les clivages se font sous un angle obtus auquel ce minéral a dû son nom. Il est fort rare et exploité seulement à Montebras, ce qui lui a fait donner par quelques savants le nom de montébrasite. L'emploi en est assez restreint, car il sert uniquement à préparer la lithine qui, pendant longtemps, n'eut d'usage qu'à titre de médicament.

Avant 1870, époque à laquelle M. l'ingénieur Moissenet découvrit l'amblygonite à Montebras, on retirait la lithine d'un minerai de Bohême, le lépidolithe, contenant seulement 3,4 p. 100 de lithine. Encore, de cette faible quantité, parvenait-on à peine à isoler les trois quarts par des traitements longs et coûteux [1].

L'amblygonite avait bien été découvert déjà en Norvège et aux États-Unis, mais si rare, qu'on n'avait pu en tirer parti. Les mines de Montebras allaient amener une véritable révolution ; cependant celle-ci mit longtemps à se produire ; on n'employa d'abord l'amblygonite que comme engrais, sans parvenir d'ailleurs à créer un débouché suffisant.

En 1886, un industriel parisien, M. Billault, eut l'idée de traiter industriellement le minerai. Les essais réussirent et bientôt la France était dotée d'une industrie nouvelle. La lithine, qui était montée de 21 à 36, puis à 45 francs le kilogramme, tombait à 10 francs en 1890. Les usines allemandes devaient renoncer à fabriquer ce produit devenu le monopole de Montebras ; et la pyrotechnie, qui employait le lithium pour

1. Je n'ai pu me procurer ces renseignements spéciaux sur place, je me suis documenté dans un rapport de M. E. Jungfleisch, professeur aux Arts et Métiers.

produire les feux rouges des pièces d'artifice, a trouvé dans cet abaissement de prix une nouvelle source d'activité.

La quantité de minerai employée est du reste assez faible, les mines souterraines de Montebras, où travaillent 40 ouvriers, n'ont donné que 43 tonnes d'amblygonite en 1901, contre 74 l'année précédente. On récolte les veines de quartz stannifère en faisant l'abatage. En 1900, on avait pu obtenir 1.500 kilogr. de minerai d'étain lavé.

Montebras, malgré le peu d'importance de ses exploitations, si l'on n'envisage que le tonnage, est donc un des points les plus intéressants de notre territoire par ses productions minérales. Il est probable que la région tout entière renferme bien des richesses inconnues que le hasard mettra un jour en évidence. Mais, jusqu'à présent, le département de la Creuse n'a pas été étudié suffisamment au point de vue minéralogique.

J'ai dit que les Gaulois semblent avoir exploité les mines d'étain de Montebras, ils avaient dans cette région reculée une des rares villes dont on ait retrouvé des traces évidentes; comme pour l'oppidum du Puy de Gaudy et celui de Bridier. le nom antique n'a pu être identifié. Cette cité

contemporaine de Gergovie et d'Alésia s'élevait dans un étrange pays de petites montagnes couronnées par de grosses buttes ou amoncellements de granit, divisées par des vallons profonds et marécageux. Les hérissements de roches semblables à d'énormes dolmens ou à de gigantesques menhirs, les traîtrises des noues et des fondrières avaient fait naître des superstitions tenaces et profondes dont George Sand s'est inspiré dans son roman de *Jeanne*. Les blocs semblent si bien disposés pour quelque mystère religieux et tragique, que l'on croirait retrouver, mais combien plus formidables ! les lieux de culte de l'ancienne Armorique. Le plus saisissant et le plus funèbre de ces sites, ce sont les Pierres-Jaumâtres. A une lieue plus loin, sur le sommet de la petite chaîne, pointe une flèche d'ardoises entourée des quelques maisons du misérable village de Toulx-Sainte-Croix, couvrant une sorte de calotte de granit, à 654 mètres au-dessus de la mer.

Toulx est sur l'emplacement de la cité gauloise. J'avais lu tant de descriptions des ruines de cet oppidum de nos lointains ancêtres, que j'ai voulu faire là-haut un peu d'archéologie celtique. Mais je n'ai rien vu qui méritât une description si minutieuse. Décidément, comme je l'ai constaté bien des fois, les archéologues ont

des grâces d'état pour retrouver l'image du passé. Les mouvements du sol de Toulx-Sainte-Croix, ses blocs vaguement alignés représentent pour eux une ville de l'âge du bronze. Ces savantes gens ont d'ailleurs tout fouillé, ils ont restitué les maisons ou plutôt les tanières des premiers habitants.

Chaque gîte avait, paraît-il, trois ou quatre mètres carrés, pas de fenêtres, pas de cheminée. Les murs étaient en blocs de granit non équarris, reliés par des lits de terre. La porte était indiquée par de hautes pierres surmontées d'un linteau. Ni tuile, ni briques dans ces ruines. Comme rues, des sortes de couloirs longs d'un mètre à peine. Le village de l'île de Sein[1] répondrait à une telle description. Des édifices plus vastes, temples ou citadelles, avaient des murs d'une épaisseur énorme. L'enceinte, ses tours, ses portes ont été retrouvées par les substructions et de nouveau enfouies. Les mêmes savants ont constaté que la cité avait 1.200 mètres de tour. C'est beaucoup plus que le Toulx-Sainte-Croix moderne, misérable hameau renfermant 90 âmes sur les 1.200 de la commune dont il est le chef-lieu.

---

1. Voyez 3e série du *Voyage en France.*

Les habitants continuent à dormir de leur dernier repos sur le même sol où reposèrent les fondateurs de l'oppidum. Les fouilles ont fait découvrir la sépulture de ceux-ci sous le cimetière actuel ; on y trouva également des tombes romaines.

Ces recherches, d'ailleurs, ne semblent pas avoir été bien complètes. Peut-être des travaux plus sérieux éclaireraient-ils nos origines demeurées si confuses en dépit des savants qui ont tenté de les comprendre, mais à qui manque encore le fil qui les conduirait à la solution de cet intéressant problème.

De Toulx-Sainte-Croix, la vue est immense sur la plus grande partie de la Marche, que l'on découvre jusqu'aux lointaines montagnes de Millevaches, ce toit de la France centrale [1], qui, vues d'ici, se dressent en imposante barrière bleuâtre. Au pied de Toulx, s'étend un plateau mamelonné où les bois et les landes forment un tapis sombre. La Petite-Creuse se devine dans sa gorge tourmentée. Au sud, c'est la plaine morose à travers laquelle se traîne la Voueyze qui deviendra le beau torrent de Chambon [2].

---

1. Le plateau de Millevaches sera décrit dans la 28e série du *Voyage en France.*

2. Chambon-sur-Voueyze, chef-lieu judiciaire de l'arrondisse-

Le chemin de fer a une station au pied du massif de Toulx, à Chanon, hameau de quelques feux. De là, par un tracé sinueux, il s'élève sur la ligne de faîte entre la Voueyze, la Petite-Creuse et la Creuse, à travers un pays maigre où le châtaignier remplace désormais le noyer jusqu'alors abondant. Des landes, des rochers, une terre de granit décomposé où les femmes sont très souvent au labour, puisque les hommes vont à Paris comme maçons. La charrue est conduite par quatre bœufs accouplés; l'équipe est parfois de deux bœufs seulement, aidés par un âne attelé en flèche. Cette région est encore arriérée; peu de froment, du seigle, du sarrasin qui met à la fin de l'été de grandes nappes blanches dans ce paysage mélancolique.

Au centre de la plaine, à l'endroit où tous les ruisseaux nés dans les landes se réunissent et font de la Voueyze une rivière, le gros bourg de Gouzon s'est créé. Là se croisent de nombreux chemins. Aussi, malgré l'éloignement de la voie ferrée, Gouzon est-il resté un rendez-vous commercial, moins important qu'autrefois quand un roulage considérable avait lieu par la

ment de Boussac, était la capitale de l'ancien pays de Combrailles, auquel appartenaient également Évaux et Bellegarde. Cette contrée sera décrite dans la 32e série.

route de Limoges à Moulins, alors artère centrale de la Marche.

Gouzon est surtout animé à l'époque où se fait la pêche du grand étang des Landes, étendue d'eau de 117 hectares, étalé dans un site sévère, entre des landes et des bois. Cette nappe frangée de petits golfes entourant des péninsules fleuries de bruyères, n'est exploitée que tous les trois ans. La pêche attire une foule énorme de toute la Creuse et de Montluçon. Gouzon et Lussat, village voisin de l'étang, sont envahis par les visiteurs; la population de Chambon y vient en partie de fête. Je n'ai pu assister à ce pittoresque spectacle, car la récolte du poisson eut lieu l'an dernier devant des milliers de spectateurs. D'immenses filets guidés par des bateaux enferment un vaste espace, des attelages de bœufs amènent les engins à la rive. A la pêche dernière, le premier coup de filet produisait 2.500 kilogr. de poissons; il y avait là de véritables monstres : brochets de 20 kilogr., carpes de 8 à 10. Une de ces pièces fut acquise en 1894 par un habitant de Chambon, ami de M. Casimir-Périer, président de la République, et envoyée au Chef de l'État. Dans l'intérieur de ce poisson, qui pesait 20 kilogr., on avait mis une carpe de 8 kilogr.

La pêche dure une huitaine de jours. Les pois-

sons sont aussitôt emballés et expédiés sur les marchés des grandes villes voisines; Paris, Lyon, Montluçon, se disputent les plus beaux.

Cet étang des Landes, qui a environ 1.500 mètres de largeur en tous sens, compose un des grands paysages de la Marche. Il est pour le Cher, si indigent pendant l'été, une sorte de régulateur et joue ainsi un rôle dans l'alimentation difficile du canal du Berry. Les eaux atteignent la grande rivière par la Voueyze que l'émissaire rejoint dans les belles et verdoyantes gorges du pays de Chambon.

Longtemps la voie ferrée court en vue de l'ample bassin de Gouzon, avant de s'élever sur les hautes collines des cantons de Jarnages et de Chénérailles, couvertes de châtaigneraies et de landes, semées de métairies entourées de cultures au milieu desquelles le granit apparaît en blocs énormes. Contrée agreste, où l'on élève beaucoup de volailles, où l'on produit des quantités de fromages qui ont un débouché vers Paris. La gare de Cressat est sans cesse encombrée de paniers que chargent tous les trains. Beaucoup de ces produits sont destinés à Vitry-sur-Seine, d'où ils sont répandus à Paris et dans la banlieue.

Ce plateau est plissé par une infinité de gorges et de vallons courts allant aboutir à la fissure profonde que la Creuse s'est lentement forée. Tous les villages sont construits sur la ligne de faîte où naissent ces ravins parcourus par des ruisseaux clairs souvent barrés par les digues de petits étangs : Cressat, Vigeville, Pionnat, Ajain, jalonnent ainsi ces hautes terres sur une ligne d'une singulière rectitude.

La Creuse, elle, n'a pas de centre considérable sur ses bords, pas même de hameaux, mais seulement des moulins rustiques assis sur la tranche des barrages, blanche d'écume. On se fait une idée très juste de ce tortueux couloir quand on le franchit, au Busseau-d'Ahun, sur le superbe viaduc élevé à 56 mètres au-dessus des eaux rouillées de la rivière.

La capitale de la province, chef-lieu actuel de la Creuse, est bâtie loin du pittoresque cours d'eau, au pied des premiers mouvements de terrain qui méritent le nom de montagnes. La ville aurait présenté un plus fier aspect si elle s'était assise sur le bord et les pentes de l'abîme dont elle est séparée par près de deux lieues, mais elle peut s'étendre plus facilement.

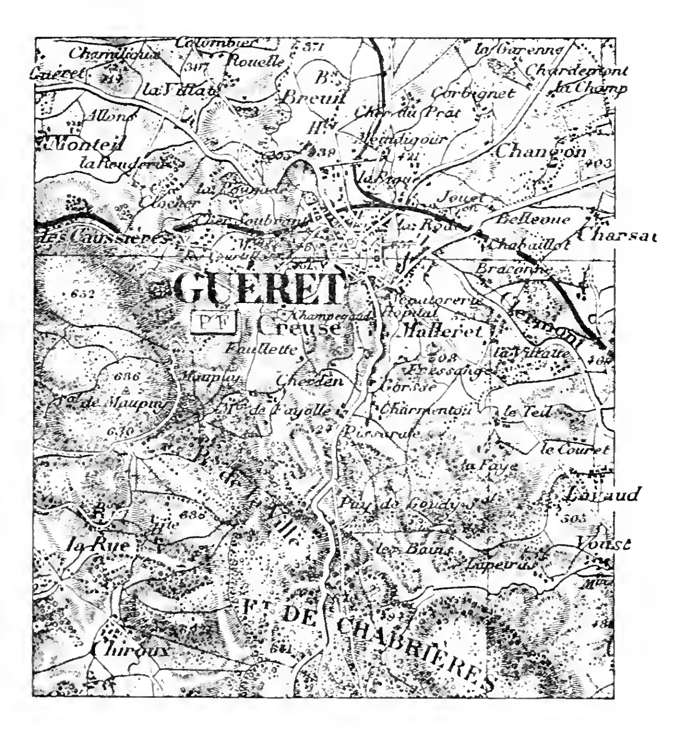
Ce besoin, pendant longtemps, ne se fit

fit guère sentir. Guéret, après avoir été, sous l'ancien régime, un centre chétif, peuplé de petits fonctionnaires, scribes et agents du fisc, semblait condamnée à ne rester qu'une morne bourgade, inférieure pour le commerce, l'industrie et l'animation à la Souterraine et à Aubusson, les deux cités demeurées les plus populeuses de la Creuse après elle; mais le chemin de fer de Limoges à Montluçon, puis celui de Busseau-d'Ahun à Aubusson, plus tard la ligne de Saint-Sébastien, ont fait un centre du menu chef-lieu, centre économique comme il était un centre administratif. La ligne de la Châtre, que l'on construit en ce moment, achèvera de faire de Guéret un des points secondaires de jonction des voies ferrées. Quand la ligne de Felletin à Ussel sera achevée, le mouvement sera plus considérable encore.

En 1820, Guéret comptait 3.534 habitants, 7 de plus que Foix, autre infime préfecture; en 1870, il n'y en avait guère que 5.000; depuis lors, l'accroissement a été constant, la population atteignait 8.083 âmes en 1900; sur ce chiffre, il est vrai, la garnison, comprenant un bataillon et des cavaliers de remonte, et les élèves des établissements d'instruction comptaient pour plus de 1.000, mais l'augmentation n'en est pas moins

considérable, surtout pour une bourgade sans industrie.

La ville s'étend maintenant vers l'élégante sta-



tion du chemin de fer où des avenues et des rues nouvelles commencent à se border de maisons. Le noyau primitif est un dédale de rues étroites aboutissant à une artère centrale : le boulevard

de la Comédie, qui relie les places du Palais et Varillas. La première, dont une partie se nomme place Bonniaud, est le centre de l'animation ; là sont les principaux édifices : palais de justice, caserne, préfecture et, dans un recoin, l'ancien hôtel des Monneyroux, vulgairement appelé « Palais des comtes de la Marche ». Cet édifice, annexe de la préfecture, est un beau spécimen des hôtels seigneuriaux aux XV[e] et XVI[e] siècles. C'est, en somme, le seul monument intéressant de Guéret. Les fenêtres à croisillons, un beau péristyle, des mansardes à pinacle, une haute tour, composent un remarquable ensemble.

Les autres constructions méritent peu l'attention ; l'hôtel de ville n'a aucun intérêt, l'unique église vient d'être réédifiée. Mais les bâtiments consacrés au lycée de garçons, au lycée de filles, à l'école normale, sont conçus sur des plans très amples ; leur situation sur les pentes des coteaux qui se haussent peu à peu pour former le beau massif du Puy de Gaudy leur donne une part prépondérante dans le paysage. Grâce à eux, Guéret, vu de la plaine, a l'aspect d'une cité vaste et populeuse.

La beauté du site de Guéret est due aux petites montagnes qui dressent au midi leurs croupes

rondes et boisées. Le Puy de Maupuy (686 mètres) domine de 226 mètres la mignonne ville ; plus à l'est, le Puy de Gaudy s'élève à 651 mètres. Ce dernier est la montagne sacrée de Guéret. Là s'élevait un oppidum gaulois semblable à celui de Toulx-Sainte-Croix et dont les habitants, chassés par les guerres, formèrent la première population de la future capitale marchoise. Le Puy de Gaudy était une situation militaire superbe, dominant des horizons immenses, depuis les plaines du Berry jusqu'aux monts d'Auvergne dont on voit, dit-on, les puys et les dômes. J'ai fait cette modeste ascension par un temps couvert et n'ai pu jouir de ce tableau, mais j'ai vu de là presque toute la région de la Marche, du Combrailles et du Limousin qui fournit l'émigration des maçons de la Creuse.

XIV

LES MAÇONS DE LA CREUSE

Gardez mon cheval! — Un départ de maçons. — Auzances. — *Parisiens* et *Lyonnais*. — Les émigrants du Combrailles, de Crocq et de Royère. — Les *Lyonnais* de Gentioux. — Origines et histoire de l'émigration. — Les grands travaux de Paris. — Martin Nadaud. — Rôle agricole des économies. — Les paveurs de Saint-Sulpice. — Considérations sur l'émigration.

Ahun. Juillet.

Au mois de mars dernier, je m'étais arrêté avec le dernier train du soir dans la petite ville auvergnate d'Auzances, aujourd'hui chef-lieu de canton de la Creuse. Il faisait un temps horrible, pluie et vent. La gare était pleine d'une foule bruyante de paysans endimanchés, du moins me parurent-ils ainsi. Au moment où je sortais dans la cour, inquiet de ne voir ni omnibus ni garçon d'hôtel, un individu m'aborda brusquement et, me sommant de garder un cheval attelé à une voiture invisible dans la nuit profonde, s'en alla vers un cabaret dont les vitres rougeoyaient et d'où venaient des voix confuses de consomma-

teurs. Je restais là un peu interloqué; au bout d'un instant, mon homme revint et me dit :

— C'est pas tout, ça; tous ces Parisiens sont gris comme des bourriques, vous allez m'aider à charger des nourrins venus avec vous. Y aura dix sous et un verre.

Je me hasardai à demander ce que pouvaient bien être des nourrins. L'autre, stupéfait, poussa un cri d'étonnement et m'entraîna dans la salle d'attente. Là, il resta bouche bée. Ma casquette de voyage et ma pèlerine m'avaient fait prendre pour quelque paysan revenant de la ville; d'ailleurs mon singulier bonhomme était éméché par de copieuses beuveries. Il s'aperçut pourtant de son erreur et balbutia :

— Les nourrins? c'est comme qui dirait des gorets, des petits cochons, sauf votre respect; j'en ai là plusieurs paniers dans un fourgon. J'ai amené des Parisiens, je comptais sur eux pour m'aider, mais ils sont trop contents de repartir et je ne puis rien en tirer.

— Dame, fis-je en guise d'excuse, des Parisiens, ça n'est pas fait pour porter des cochons.

— Oui, fit l'autre avec un gros rire malin, ils aiment mieux porter l'oiseau!

Des Parisiens..... l'oiseau..... des nourrins..... décidément, cela devenait un rébus. Le chef de

gare, qui, amusé et affairé, avait suivi la scène, s'approcha :

— Les Parisiens, Monsieur, ce sont les maçons qui partent en ce moment pour Paris et pour Lyon où ils vont travailler dans le bâtiment. Les moins habiles serviront les autres en portant l'oiseau, c'est-à-dire le bac à mortier. Si vous voulez attendre l'arrivée du train d'Aurillac, à 10 heures, vous verrez envahir les wagons. Allez au café en face, il y a de bonnes chambres, vous dormirez bien, car tous ceux qui font là-bas tant de bruit vont s'embarquer.

Je suivis le conseil. La salle basse de l'auberge était pleine de *Parisiens* et de *Lyonnais* se tenant déjà en groupes distincts, comme étrangers l'un à l'autre et se livrant aux libations dernières. Un peu avant 10 heures, tout ce monde était à la gare.

La sombre avenue conduisant au bourg déversait à chaque instant de petits pelotons d'autres émigrants. La salle d'attente était insuffisante pour contenir ce flot ; l'unique guichet était envahi, les préposés aux bagages perdaient un peu la tête et envoyaient promener l'homme aux nourrins qui n'avait pu encore décharger son fourgon. Enfin les billets furent délivrés, les malles et les ballots enregistrés, un coup de sifflet

se fit entendre, la locomotive passa remorquant un immense convoi de wagons d'où venaient des cris et des appels. Les « Parisiens » recueillis en cours de route, depuis le Cantal et le Puy-de-Dôme, se signalaient à ceux d'Auzances. Il fallut un moment pour caser tant de voyageurs, deux cents peut-être. Mais enfin, au milieu de gros rires, de tapes joyeuses, de formidables éclats de voix, tout fut installé et le convoi reprit sa marche jusqu'à Montluçon, où il devait encore récolter des Parisiens ; là il eut à déposer des Lyonnais allant, par Gannat, rejoindre les bords du Rhône.

Le hasard m'avait mis en présence de cet exode des maçons de la Creuse auquel, depuis longtemps, je désirais assister. J'étais bien servi. Depuis l'ouverture du chemin de fer du Centre vers le Mont-Dore et Aurillac, Auzances, autrefois simple lieu de passage pour les maçons allant s'embarquer à Aubusson et Montluçon, possède la gare la plus importante pour ce grand départ annuel.

Ce ne sont pas des Marchois qui viennent ici ; ces maçons appartiennent à l'ancien pays de Combrailles, terre auvergnate, qui eut jusqu'à la Révolution une existence propre et s'est disloquée pour être répartie entre la Creuse, l'Allier et le Puy-de-Dôme. Là viennent les émi-

grants des cantons de Bellegarde, de Crocq, de Pionsat, de Marcillat, dont le nombre, pour la seule gare d'Auzances, s'est élevé à 1.892 dans les trois mois de février, mars et avril 1901.

Auzances, qui voit ainsi se former les groupes les plus nombreux d'émigrants, est une façon de petite ville à laquelle ses maisons de granit donnent un aspect de sévérité et de tristesse, accru, le jour où je la parcourais, par le ciel gris et l'épaisse couche de boue couvrant le pavé des rues solitaires. Pourtant le cœur de la bourgade n'est pas sans pittoresque : sur une petite place une maison à deux pavillons coiffés de dômes, plus loin des halles en charpente, une église dont le beau porche de style ogival primaire a été rétabli et dont la nef est d'un effet très religieux, par ses voûtes robustes portées sur des piliers massifs flanqués de colonnes aux frustes chapiteaux.

Des maisons neuves s'élèvent entre les vieilles bâtisses, plus nombreuses encore dans les campagnes, de physionomie un peu âpre, qui entourent Auzances. Ces demeures blanches, couvertes de tuiles rouges ou d'ardoises violacées représentent les économies réalisées par les maçons. L'élan est donné aujourd'hui ; pour la plupart des émigrants, le but est de reconstruire le foyer

familial, de remplacer les murs frustes, percés d'ouvertures étroites et sombres, par des façades soigneusement ravalées et blanchies. Les esprits se sont ouverts aussi, l'ouvrier s'intéresse plus que par le passé aux travaux auxquels il a participé. L'auberge où je suis descendu est ornée de photographies représentant les réservoirs de l'aqueduc de Saint-Cloud par lequel les eaux de l'Avre sont amenées à Paris. L'hôte fut chef de chantier dans cette grande entreprise et se montre fier de son rôle.

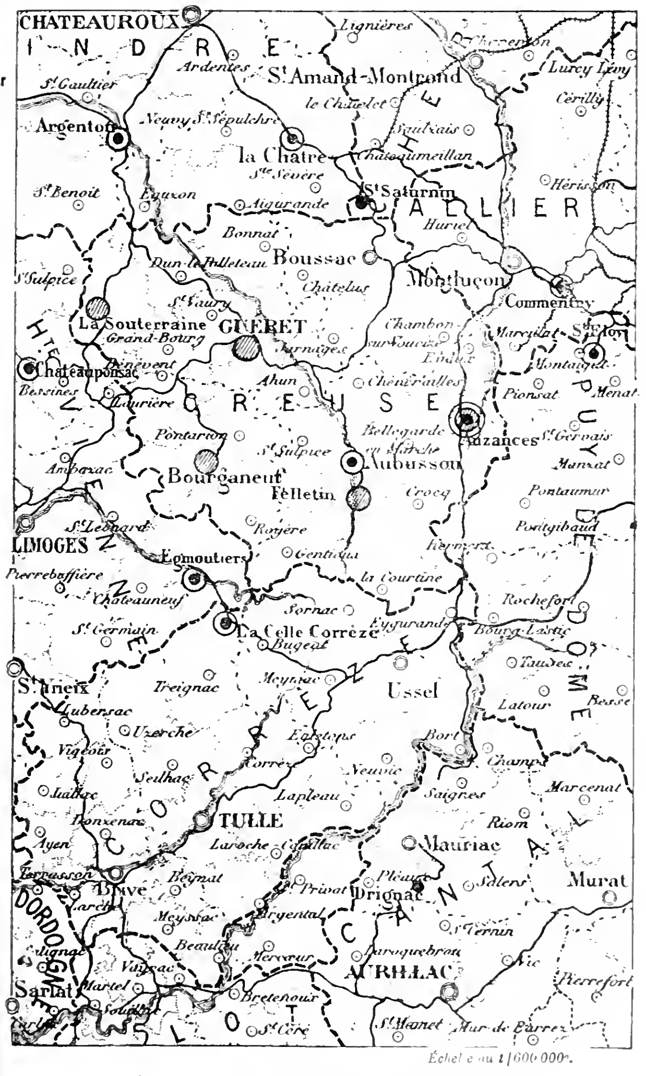
Dans toute cette partie du Combrailles, l'émigration est de règle. Du 1er mars au 15 avril, le 15 mars surtout, tous les hommes s'en vont ; il ne reste que les adolescents de moins de quinze ans et les vieillards A ces derniers, mais principalement aux femmes, incombe le soin de cultiver la terre et d'élever le bétail. Et c'est merveille qu'avec de tels éléments le pays ait pu se développer, profiter des progrès agricoles et offrir l'aspect de la richesse rustique, car l'être masculin ne fut pour rien dans la transformation du pays, insuffisante, hélas !

L'homme, le chef de famille n'est intervenu que pour appliquer à l'habitation les leçons pratiques reçues sur les chantiers des grandes villes. Son œuvre a donné la gaieté à cette vallée du

Cher naissant et aux vallons où les constructions neuves donnent une si grande impression de bien-être, accrue par l'aspect bocager du pays.

Plus nombreux encore sont les émigrants aux confins de la Marche et du Limousin. Le plateau de Crocq et le plateau de Royère, pays de landes mornes, de tourbières, de ruisseaux froids coulant dans le granit, n'ont pas la grâce de la région d'Auzances : on n'y trouve plus les enclos de prairies et de cultures ; les villages et les hameaux sont solitaires, misérables, sans abri contre les vents rudes des hautes altitudes.

Aussi la foule est-elle grande dans les gares au moment où, les gelées prenant fin sous le climat parisien, le signal du départ parvient aux humaines hirondelles. Cependant la vallée supérieure de la Creuse n'est pas sans industrie, il semble que les manufactures de Felletin et d'Aubusson et les mines de Lavaveix devraient faire naître des foyers d'activité agricole rendant l'émigration inutile. Il n'en est rien : cette année même 1.182 maçons quittaient le pays par la gare de Felletin, 816 s'embarquaient à Aubusson et toutes les petites stations de la ligne les prenaient par douzaines. Felletin doit cette part énorme à



Échelle au 1/600 000e.

ÉMIGRATION DES MAÇONS DE LA CREUSE

Gares ayant embarqué :

- De 80 à 250 ouvriers.
- De 250 à 1.000 ouvriers.
- De 1.000 à 1.500 ouvriers.
- Plus de 1.500 ouvriers.

son rôle de tête de ligne qui fait de cette riante petite ville le centre d'attraction pour ces confins de la Marche et du Limousin.

Un autre foyer s'est créé dans l'ancienne capitale de la province : Guéret vit partir 1.100 maçons venus des petits monts qui entourent la ville et du plateau au sein duquel la Creuse et la Petite-Creuse se sont foré des vallées étroites, véritables abîmes.

L'argent rapporté par ces migrateurs est en partie consacré à la transformation du sol ; il a permis l'achat de la chaux qui a si profondément modifié la culture en faisant obtenir du froment sur des terres où l'on ne cultivait que de pauvre seigle succédant aux jachères vouées à la bruyère, à la fougère et au genêt. Tout le nord du pays est ainsi en voie de progrès, l'émigration s'étend même au delà de la Creuse : dans le Cher, vers Saint-Saturnin, qui vit partir 117 maçons ; dans l'Indre, où La Châtre en embarqua 932.

Bourganeuf, tête de ligne pour la fraîche vallée du Taurion et le haut pays de Faux-la-Montagne, de Royère et de Gentioux, présente également une vive animation au moment du départ annuel. 1.223 émigrants maçons ou tuiliers y sont venus prendre leurs billets. Ceux-là ne vont pas tous

à Paris. Lyon est un centre d'attraction au moins comparable.

Cette contrée de Bourganeuf, je la vis au cours de l'été, alors que les émigrants étaient dans leur résidence lointaine et temporaire. Charmante aux abords de la petite ville, elle ne tarde pas à devenir sauvage, mais cette sauvagerie reste aimable, grâce à la floraison des bruyères. Si parfois des roches se hérissent, elles sont enveloppées par ce tapis de couleur tendre. Puis les fonds où se réunissent les eaux sont très verts.

Souvent des bosquets de chênes et de bouleaux égaient les pentes. A travers les fougères et les genêts qui tranchent sur les bruyères, errent des vaches aux formes fines. Rares sont les villages, infimes sont les hameaux, comme Faux-Mazuras et Morterolle entourés de cultures et de châtaigneraies formant oasis dans la lande.

Ces hameaux, si riants vus de leurs abords, sont comme abandonnés. Sauf les artisans exerçant un métier utile à la communauté, pas un homme. Jusqu'à Royère, plus loin encore, même, à Gentioux, le spectacle est identique. Ce sont les jeunes filles et les femmes qui font la moisson, fauchent les prés, rentrent les récoltes. Pères, frères, maris, sont à Lyon. Ces *Lyonnais*, me dit-on, gagnent moins que les *Parisiens*,

mais ils sont plus économes, moins farauds et rapportent davantage au logis. Ils reviennent en casquettes et vestes, tandis que les *Parisiens* ne ressemblent guère à des maçons : ils ont des pardessus et des chapeaux hauts de forme. Ce sont un peu des messieurs. Cet élément d'une aristocratie relative est surtout fourni par les environs de Pontarion et de Sardent.

Le paysage se fait de plus en plus sévère à mesure que le plateau s'élève davantage. Pas de montagnes, malgré l'altitude, mais des croupes stériles revêtues de l'interminable manteau rose des bruyères. Au long de la route, sont alignés des bouleaux à la pendante ramure. L'ensemble est d'une inexprimable mélancolie, faisant paraître plus riantes les cultures et les prairies enveloppant les hameaux ; ainsi le site gracieux de Mansat. Parfois les bruyères sont interrompues par des espaces plus arides encore, recouverts de mousses délicates d'une teinte de bronze.

Les centres d'habitation sont loin de la route. Cependant celle-ci frôle le hameau du Breuil, en vue de hauteurs nues qui vont border au sud la vallée de la Vienne. Le Breuil, village dont les hommes sont partis, a conservé beaucoup de vieilles bâtisses revêtues de chaume ; un tapis de

bruyères jonche les rues montueuses ; s'imprégnant de boue et d'humidité, il deviendra un maigre engrais. Quelques maisons neuves, bien couvertes, montrent l'effort des *Lyonnais*. Ils ont tapissé les murs d'espaliers; malgré l'altitude, il y a là de beaux raisins. Autour du village, partout où le granit n'affleure pas trop, s'étendent des cultures faisant honneur aux cultivateurs : maïs, choux, blé noir superbe.

Sous un tilleul centenaire et décrépit abritant une misérable chaumière, un vieillard est assis : un ancien maçon, me dit le cocher. Je vais à lui dans l'espoir d'en tirer quelques détails sur l'émigration. Ma question semble prodigieusement l'étonner.

— Les maçons ? ils reviendront en novembre, en décembre seulement si le mois de novembre a été doux. Ils viennent par sept ou huit à la fois, mais quand l'hiver se prononce brusquement, il n'est pas rare de voir les voitures de Bourganeuf en ramener 80 ou 100 d'un coup. Aussitôt arrivés, ils s'installeront près du feu et n'en bougeront guère : on mange le blé que les femmes ont récolté.

Cependant, il y a des exceptions : quelques individus partis à 15 ans pour les grandes villes ont mené pendant dix ans le dur métier de maçon,

puis, tout à coup, ils ont éprouvé le besoin d'être chez eux, se sont mariés et ont pris de la passion pour leurs terres; même ceux qui s'en vont ne restent pas indifférents au pays. Leurs femmes, pour la plupart illettrées, profitent des excursions à Royère pour faire écrire par les boutiquiers des nouvelles de la maisonnée. Les choses de la famille tiennent peu de place, mais on s'étend sur les événements de l'étable, l'achat d'un nourrin ou la naissance d'un veau. —

Évidemment ce sentiment confus de la vie rurale tient à l'atavisme. Il fut un temps où les Marchois et leurs voisins du Limousin, du Combrailles et du Berry granitique n'avaient pas ces mœurs migratrices, du moins à un tel degré. Depuis bien des siècles, on avait vu des gens du pays aller au loin construire les édifices publics; on prétend même que Notre-Dame de Paris, les remparts d'Avignon et le palais des Papes auraient été élevés par les émigrants du pays de Guéret. Mais il faut venir à l'époque du siège de La Rochelle pour voir les Marchois aller remuer les moellons : ce sont eux qui firent, dit-on, la fameuse digue. Ils furent amenés en Aunis par la force et désertèrent bientôt. Il fallut la force pour les ramener. Le lieutenant du Roi qui administrait alors le pays, Louis de Pompa-

dour, dut faire de véritables rafles pour satisfaire aux volontés de Richelieu.

L'aventure décida du sort du peuple marchois. Quand Louis XIV commença la construction de ses palais, quand Versailles jaillit du sol, lorsque les seigneurs, les magistrats, les grands financiers voulurent élever à Paris les superbes hôtels de la rive gauche et du Marais, les habitants de la Marche et du Limousin, connus sous le nom générique de Limousins, furent les artisans de cette splendeur ; dès lors l'émigration devint la règle. La Révolution et l'Empire arrêtèrent cet exode régulier, mais avec la paix il reprit.

Les premiers essais de transformation de Paris par Louis-Philippe amenèrent des milliers de maçons, le grand bouleversement dû à M. Haussmann accrut encore le mouvement. On recensa plus de 40.000 Limousins-Marchois à Paris ; plus nombreux encore furent les émigrants sans esprit de retour qui allèrent se fondre dans la population de la capitale.

Tant qu'il n'y eut pas de chemin de fer, cette migration printanière, suivie du retour au moment des frimas, présenta un caractère pittoresque qui a bien disparu aujourd'hui. Le voyage se faisait à pied, par petits groupes de 4 à 12, c'est-à-dire tous les hommes d'un même hameau ;

ces pelotons se groupaient, mais en gardant chacun leur individualité et finissaient par composer des colonnes de 300 individus. Guidés par les plus anciens routiers, ils évitaient les détours des grands chemins pour prendre les raccourcis indiqués par l'expérience. La marche était longue, elle durait de douze à quinze heures par jour, on faisait en moyenne une lieue à l'heure. Pas d'arrêt pour manger, on se contentait d'un peu de pain dans la journée. Le soir, les groupes se partageaient entre de pauvres auberges où l'on débattait le prix d'un repas composé de soupe abondante et d'un peu de viande. Cela ne dépassait guère 25 ou 40 centimes; on couchait dans les granges; bien souvent le sommeil était précédé de danses conduites par les musettes, dont le son servait aussi à rendre la marche plus alerte.

Parfois la saison étant très propice pour le travail, les entrepreneurs demandaient l'arrivée rapide des maçons; ceux-ci louaient alors des charrettes à deux chevaux qui leur permettaient de faire jusqu'à cent kilomètres par jour.

A l'hiver, on rentrait plus gaîment qu'au départ, car les ceintures renfermaient les économies réalisées; beaucoup se donnaient le luxe d'une place de diligence, les autres formaient des

pelotons; ils s'en allaient sac au dos, précédés de leurs musettes, mettant la joie sur leur passage. La plupart organisaient le voyage de façon à rentrer au hameau la veille de Noël pour assister à la messe de minuit. Parmi ces émigrants qui parcoururent ainsi la France à pied, fut ce brave Martin Nadaud qui devint représentant du peuple, fut exilé au coup d'État, se fit professeur de français à Londres et, revenu en France, se vit élire député, après avoir été nommé préfet de la Creuse par Gambetta. Grâce à son robuste bon sens, ce fils de Royère se fit une place à l'Assemblée nationale, où il émit cet aphorisme devenu populaire :

« Quand le bâtiment va, tout va! »

A mesure que s'ouvraient les voies ferrées, ces mœurs pittoresques disparaissaient. La ligne de Paris à Limoges devint, dès son ouverture, le grand exutoire pour l'émigration. Alors deux gares surtout furent le rendez-vous de ces milliers d'ouvriers : Forgevieille et la Souterraine, où aboutissaient les routes venant de Bourganeuf, de Guéret et d'Aubusson, et celles de la Basse-Marche vers Saint-Sulpice-les-Feuilles, où les émigrants étaient des paveurs et non des maçons. L'ouverture successive des lignes de

Saint-Sulpice-Laurière à Montluçon, d'Aubusson, de Bourganeuf et enfin de Guéret à Saint-Sébastien, a enlevé à Forgevieille la plus grande partie de son trafic; mais la Souterraine, centre considérable pour ce département dont aucune ville n'atteint 10.000 âmes, eut encore 1.100 émigrants cette année. En vain l'industrie s'est-elle un peu développée, en vain le voisinage des fours à chaux d'Argenton et de Saint-Marcel a-t-il amené une transformation profonde dans l'agriculture et fait prévoir la richesse rurale, les mœurs migratrices semblent dans le sang. Il y a bien des années, j'habitais la Souterraine où ma famille possédait une usine; nous avions un contremaître habile et dévoué, bien payé, qui avait été longtemps maçon à Paris. Quand l'heure du grand départ sonnait, il devenait inquiet, fébrile; il annonçait qu'il abandonnait tout pour rentrer à Paris. Il faisait son « baluchon », puis allait se mêler aux groupes d'émigrants se préparant au départ comme font les hirondelles au moment de leur envolée. Sa jeune femme, désolée, n'avait trouvé qu'un moyen de le garder : elle le faisait boire à tel point que, le jour fixé par lui, il manquait le train. Le lendemain, dégrisé, il était penaud, errait comme une âme en peine, allait à la gare et dans les auberges, mais, ne trouvant

point les camarades avec lesquels il aurait dû partir, revenait tristement à l'usine.

Cette petite ville de la Souterraine n'est pas marchoise, mais limousine; elle est demeurée le centre d'attraction pour les émigrants d'une vaste région, bien que toutes les gares soient utilisées par les *Parisiens*. Sa voisine Château-Ponsac, sur le chemin de fer de Poitiers en eut 387 en 1900; Argenton, dans l'Indre, à la limite précise des terrains granitiques et des terrains calcaires, en vit 523.

Les paveurs viennent prendre le train à la Souterraine.

C'est une des rares corporations locales qui, avec celle des maçons, aient survécu aux changements économiques. Les charpentiers et les scieurs de long ont à peu près disparu par suite de l'emploi de plus en plus grand des charpentes en fer et du développement des scieries mécaniques; les peigneurs de chanvre ne sont plus qu'un souvenir comme le textile qu'ils travaillaient; les peigneurs de laine ont été tués par la grande industrie. Cependant il y a encore des couvreurs. La partie orientale de la Creuse et le plateau de Gentioux fournissent des tuiliers au Bourbonnais et au Berry.

Les paveurs, qui étaient près de 600 vers 1830, sont un peu plus nombreux aujourd'hui.

Ces ouvriers spéciaux viennent presque tous des environs de Saint-Sulpice-les-Feuilles, dans la Haute-Vienne. Ce gros bourg d'aspect coquet et les villages voisins : les Grands-Chezeaux, Saint-Georges-les-Landes, Arnac-la-Poste, Mailhac, Cromac, Jouac, sont enrichis par l'argent que rapportent les paveurs.

Le départ est plus tardif que celui des maçons. La voirie parisienne ne leur fait guère appel avant mars ou avril. Ils rentrent en décembre. Les salaires, pour cette catégorie, sont plus élevés que ceux des maçons : ils atteignent de 75 à 80 centimes l'heure.

Dans cette catégorie d'ouvriers, il y a aussi plus d'entente ; ils ont constitué une société mutuelle assurant une pension à 55 ans d'âge, quand le paveur ne peut plus soulever sa « demoiselle ».

La plupart sont économes et consacrent l'argent rapporté à acheter des terres que les femmes font valoir. Mais la vie de Paris a eu un contrecoup sur les mœurs. Beaucoup de ces ouvriers mangent ou boivent tous leurs salaires, on en voit qui n'ont même pas l'argent nécessaire au retour ; les malheureuses femmes doivent s'exténuer

pour faire face aux frais du voyage et nourrir le paresseux qui va passer l'hiver à se chauffer sans être d'aucune utilité dans la maison.

Le départ de ces hirondelles du pavé dure un mois, le retour est soudain. A la première gelée, les chantiers de la rue sont arrêtés, et alors les paveurs s'en vont prendre le train. On les voit arriver par deux cents à la fois à la Souterraine ou à Forgevieille et s'entasser dans les voitures qui font le service de Saint-Sulpice et de la vallée de la Benaise, où Cromac est le centre d'émigration le plus considérable.

Ces ouvriers, comme les maçons de la Souterraine, habitent un beau pays, semblable à un parc, grâce aux châtaigneraies, aux prairies, aux cultures facilitées par l'emploi de la chaux. Les maisons construites par les émigrants sont amples, bien conçues, couvertes de tuiles ou d'ardoises. Toute cette entrée de la Marche et du Limousin mérite encore les éloges que lui donnait Arthur Young, émerveillé par cette fraîcheur, ces grands ombrages, ces étangs reflétant le ciel et qui contrastent si fort avec les terres sèches et nues de la Champagne berrichonne ou des landes de la Brenne.

Deux autres catégories d'émigrants se rencon-

trent au sud du département, dans les cantons de la Courtine et de Crocq. Ce sont les tuiliers, dont le principal centre est la grosse commune de Magnat-l'Étrange, et les cochers qui se recrutent à la Courtine, Flayat et Saint-Merd-la-Breuille. Une partie de ces travailleurs sont fournis par le Puy-de-Dôme, où la gare de Saint-Éloy en enregistra cette année 364. De même, une part des *Lyonnais* des cantons de Royère et de Gentioux comptent dans les 457 maçons ou tuiliers qui ont employé la gare d'Eymoutiers, dans la Haute-Vienne.

Cette coutume d'aller chercher du travail au loin n'est pas particulière à la Creuse et à la partie de la Basse-Marche attribuée à la Haute-Vienne. Dans les chiffres que j'ai pu recueillir et qui portent à 21.903, pour cette année 1901, le nombre des maçons — dont 13.919 pour la Creuse — figurent encore les émigrants de Commentry dans l'Allier (250), Drignac en Cantal (80), La Celle-Corrèze, sur le chemin de fer de Limoges à Clermont, et La Châtre, ville de l'Indre, dont j'ai signalé l'importance à ce point de vue.

Quels résultats moraux et sociaux donnent ces mœurs migratrices? Le pays en retire-t-il un profit réel ?

Je crois que oui. Les terrains granitiques qui constituent tout le département de la Creuse et les contrées limitrophes participant à l'émigration sont inutilisables pour l'agriculture moderne sans de gros capitaux permettant le défrichement des châtaigneraies et des landes, l'apport coûteux de la chaux, sans laquelle le froment ne saurait réussir, et l'amenée des eaux qui, par l'irrigation, feront les prairies. Or, dans l'état actuel du crédit agricole, jamais ces améliorations ne pourraient se réaliser, de même que les habitations resteraient des taudis. L'apport annuel des économies amassées à Paris et à Lyon dans l'industrie du bâtiment change la face des choses. Si ces braves gens étaient guidés, si on leur venait en aide par des conseils, on aurait ce spectacle curieux d'une riche région agricole devant toute sa prospérité au travail féminin.

Le mal de l'émigration c'est que, dans l'ensemble, il affaiblit la race. Les jeunes gens, surtout, paient un lourd tribut aux fatigues du métier de maçon et à l'absence totale d'hygiène dont ils sont les victimes à Paris. Partis de leurs montagnes et de leurs plateaux où l'existence est rude, mais où l'air est vivifiant et salubre, les adolescents de 14 à 15 ans sont astreints au pénible travail de servir les maçons, de monter le

mortier aux étages supérieurs des maisons en s'aidant d'échelles raides et branlantes. Avant d'arriver au chantier, la course est longue parfois, souvent il faut de une à deux heures ; on se lève donc de grand matin, on contracte la déplorable habitude du petit verre. Le déjeuner est pris dans des gargotes où les mets sont de digestion difficile à cause de leur qualité inférieure : la soupe, le bœuf, du vin frelaté, voilà trop souvent le déjeuner de 9 heures que complète insuffisamment, à 2 heures, un goûter composé de pain, de fromage et d'un peu de vin. Le soir, on rentre dans le taudis appelé garni, où l'on s'entasse dans des pièces étroites et malsaines. Là se fait le dernier repas : un bouillon de légumes préparé par l'hôtesse et versé sur le pain apporté par l'ouvrier lui-même. Dure journée suivie d'autres journées non moins pénibles. Le dimanche n'est pas un jour de repos ; il est consacré au cabaret.

Les intempéries du climat de Paris et surtout le manque d'air respirable dans les garnis où les *Limousins* s'entassent, joints à l'insuffisance de la nourriture, prédisposent les jeunes émigrants à la tuberculose. Les pertes sont grandes pour le pays natal. Parfois l'ouvrier amène sa femme à Paris pour tenir son ménage. On veut vivre

économiquement, on habite une chambre sous les toits et la pauvre Marchoise venue fraîche et rose s'en retournera anémiée. Cette situation est grave, elle a ému les hygiénistes. L'un d'eux, le docteur Villard, en a fait le sujet d'une communication au conseil d'hygiène de Guéret. J'y relève ce détail navrant : de 1860 à 1871, sur 11.134 jeunes gens examinés par le conseil de revision, 2.303 ont été réformés et plus du quart de ceux-ci ont dû la réforme à la bronchite chronique, à la faiblesse de constitution, à la phtisie. C'est le résultat de la jeunesse étiolée par l'existence dans les grandes villes.

Ce mal touche seulement ceux-là. Une autre catégorie d'émigrants dont je n'ai pas parlé n'offre pas un tel spectacle. Ce sont 5.000 travailleurs des champs qui vont aider les cultivateurs et les vignerons de Bourgogne, de Touraine et d'Anjou. Ceux-là échappent aux causes morbides qui ruinent la constitution des résidants de la grande ville.

D'autres départements fournissent des émigrants. Les Alpes et les Cévennes ont également des populations pour qui le travail loin du pays natal est la condition même de l'existence. Mais là on fuit l'hiver qui arrête toute vie ; ailleurs, dans le Queyras, dans la vallée de Barce-

lonnette[1], les pays basques, on va chercher fortune dans les contrées lointaines. Il n'y a guère que cette région de la Creuse, du Combrailles et du Limousin où l'on voit les campagnes désertées à l'époque même où l'homme semble indispensable pour mettre le sol en valeur.

1. Sur l'émigration des vallées du Queyras et de Barcelonnette, voyez les chapitres XVIII et XIX de la 10e série.

XV

LA TAPISSERIE D'AUBUSSON

Un train manqué. — La patache de Chénérailles. — Un singulier saint Barthélemy. — De Chénérailles à Aubusson. — Retour de foire. — Aubusson. — Tapisserie et tapis. — Origines et histoire de l'industrie. — Crises et réveil. — Situation actuelle d'Aubusson. — L'École nationale des arts décoratifs.

Aubusson. Août.

Le train par lequel nous arrivions hier de Montluçon était en retard, les employés pressaient les voyageurs qui changeaient de ligne de monter en voiture ; sur la foi d'un compagnon de route, je sautai dans un wagon alors que déjà le convoi s'ébranlait. Nous traversons le viaduc de la Creuse et, aussitôt, je vois, à ma gauche, la ligne d'Aubusson descendre dans la vallée par ses beaux viaducs et son souterrain.

Nous retournions à Montluçon !

Le premier moment de dépit passé, je consultai l'indicateur : aucun moyen d'aller à Aubusson avant l'après-midi ou le soir. La carte montrant

une route allant rejoindre la ville par Chénérailles, mon parti fut pris aussitôt : nous descendrions à Cressat et déjeunerions à Chénérailles, pour faire ensuite à pied 18 ou 20 kilomètres à travers un plateau désert, aucun village ne bordant cette longue route. Le patachon qui fait le service du courrier de Chénérailles me déclare que l'on ne saurait louer de voiture dans ce bourg. A l'en croire, on ne trouvera même pas à manger.

Mon fils Pierre, qui a l'appétit de ses quinze ans, écoute ces propos d'un air lugubre. L'idée d'un croûton et d'un morceau de cervelas ne lui sourit guère, et ce n'est pas la campagne monotone traversée par la guimbarde qui le réconforte beaucoup. Bientôt voici Chénérailles, très menue villette à laquelle le granit sombre des constructions donne un air austère. Devant la porte de la poste où s'arrête le courrier, Pierre me montre d'un air stupéfait et charmé un cuisinier vêtu du classique costume : calotte blanche, veste blanche, tablier blanc relevé sur le pantalon bleu à raies blanches. Ce n'est pas un effet du mirage, l'homme vient à nous et nous offre gîte. Nous le suivons jusqu'à une coquette auberge, fraîche, propre, où le déjeuner, fort appétissant, est servi. Pendant que

nous nous mettons à table, la servante nous dit :

— Peut-être faudra-t-il une voiture ? j'irai chercher le loueur.

Mais alors, le patachon nous a trompés ! On déjeune très bien à Chénérailles et il y a des voitures. Le prix est vite fait, le temps d'achever le repas, de parcourir les trois ou quatre rues, de visiter l'église où l'on nous a signalé le « tombeau de saint Barthélemy » et nous sommes prêts au départ.

Le prétendu saint Barthélemy était, au Moyen-Age, un certain Barthélemy de la Place, prêtre à qui l'on a élevé un mausolée de pierre où des personnages sculptés en bas-relief ont une rare intensité de vie. Les figures ont 10 centimètres de hauteur à peine. Ce tombeau, classé parmi les monuments historiques, est une fort belle œuvre.

Notre équipage est une charrette anglaise attelée d'un cheval impatient. A peine le cocher lui a-t-il rendu les rênes et nous voici lancés hors du bourg, sur la route qui sans cesse monte et descend, au sein d'un monotone paysage de landes ondulées, bordant des vallons évasés où dorment des étangs. Un seul hameau sur cette route monotone, Létrieix, composé de quelques

maisons bâties à un carrefour de chemins. Plus loin, l'étang des Moines, frangé de petits golfes, donne un peu de grâce à la morose campagne.

Les kilomètres succèdent aux kilomètres, sans changement dans l'aspect des choses jusqu'aux maisons de la Sillade, près desquelles la route atteint le point culminant du pays — 624 mètres d'altitude. Alors commence la descente vers la Creuse, interrompue par la nécessité de s'élever sur une croupe ; on devine l'influence heureuse d'une ville : il y a de fraîches prairies, les métairies sont nombreuses, des bandes de dindons en parcourent les abords.

La vue est parfois superbe sur la vallée de la Creuse que l'on voit s'entr'ouvrir au sein des montagnes lointaines de Millevaches. Dans un vallon se montre enfin un village, Saint-Amand, qu'avoisine le château de Fot, de fière mine par ses tours, son donjon et son corps de logis, encore couronnés de mâchicoulis.

La route s'anime. C'est foire à Aubusson, aujourd'hui ; nous avons le spectacle du retour. Innombrables sont bientôt les petites voitures conduites par des ânes. Il n'y a guère que des femmes dans ces équipages. Les hommes, on le sait, sont à Paris ou à Lyon comme maçons. Chaque voyageuse tient un pain blanc sur ses

genoux ; ce pain de boulanger est un régal connu seulement aux jours de visite à la ville.

La route domine de haut le vallon du Fot et de Saint-Amand, jolie gorge profonde et verte, où les arbres masquent de nombreux hameaux. Le ruisseau descend des hauteurs de la Chaussade et de Saint-Alpinien, derrière lesquelles est la ville déchue de Bellegarde, capitale de cette partie du Combrailles d'Auvergne qu'on appelait le Franc-Alleu [1].

Le vallon se borde de maisons et d'auberges, une foule énorme, de femmes surtout, et des charrettes à ânes emplissent cette rue qui est une des entrées d'Aubusson. La ville est bâtie à un court épanouissement de la vallée de la Creuse où aboutissent plusieurs vallons secondaires, où des habitations se sont élevées, car l'étroit bassin n'aurait pu contenir la cité, malgré sa faible population de 7.000 âmes.

Très vivante aujourd'hui, à cause de la foire, Aubusson est en temps ordinaire une ville très calme. Malgré la réputation universelle que lui vaut son industrie, ce n'est pas en effet, un centre de grandes et bruyantes manufactures ; quand on y pénètre, on est surpris de ne pas

1. Le pays de Combrailles sera décrit dans la 29e série du *Voyage en France*, consacrée à l'Auvergne.

trouver les vastes bâtiments et les hautes cheminées d'usine que l'on s'attendait à rencontrer. Des maisons de granit, quelques-unes anciennes ayant gardé d'intéressants détails de la Renaissance et encore flanquées de tourelles. Sur une petite place, une fontaine de granit porte la date de 1780. La Creuse, étroite, bordée de maisons plongeant leur pied dans le courant clair, est franchie par un pont ancien, le pont de la Terrade, qui complète l'aspect pittoresque donné par les collines et les ruines du château, restaurées pour devenir un musée. Le site n'est pas aussi sévère qu'on l'a dit. Au lieu de l'abîme étroit et enfumé décrit par les vieux auteurs, je trouve de l'air et de la lumière.

Dans ces maisons construites au fond des vallons ou sur les pentes de la hauteur qui porte l'église et le château, sont les ateliers familiaux où, depuis des générations, les artistes aubussonnais travaillent à la tapisserie. L'industrie nouvelle du tapis mécanique, ne trouvant pas place dans la ville ancienne, s'est portée dans le faubourg Saint-Jean, où de belles maisons se sont édifiées. Là aussi a été construit l'hôtel de la Banque de France [1].

---

1. La succursale de la Banque de France à Aubusson est à un rang fort modeste : la 112e sur 126, la dernière étant Guéret chef-



le Fot
Rebeyrolle
le Mont
la Bouillerie
la Chapuserie
AUBUSSON
Marchedieu
la Chassagne
la Borderie
Bois de Chabrières
Frongier
Montrobert
Forest
Rozeille
la Ponte
Chez Lang
les Combes
l'Arbre
Moutier
Rozeille
Bauzé
la Chaud
S. Hilaire
les Coupres
la Salle
les Bussières
Hte Roche
Champneuf
Bse Roche
le Cros
la Sagne
Montauban
les Granges
la Barge
la Chassagne
le Cros Burteau
Villemouteix
Faubg de Beaumont
le Theil
la Villatte
FELLETIN

L'existence d'une industrie d'art dans cette vallée étroite, creusée au sein de montagnes et de plateaux revêtus de landes, si pauvres que les hommes vont chercher fortune au dehors, est un fait économique étrange. Il le paraît bien plus si l'on considère que la tapisserie n'a pas d'autre centre en dehors des usines officielles des Gobelins et de Beauvais et que cette petite ville, si éloignée de toute grande agglomération, ne possède ni les musées, ni les collections, ni même les artistes que devrait nécessiter la production de ces étoffes, merveilles d'art et de patience, que sont les tapisseries. On ne saurait s'expliquer la persistance de cette fabrication que par le bas prix de la main-d'œuvre et l'esprit de résignation des ouvriers. Aucun travailleur des grandes villes ne consentirait à rester douze ou treize heures sur un métier et à produire des chefs-d'œuvre pour arriver à gagner 4 fr. par jour, comme à Aubusson.

D'ailleurs, la tapisserie a des racines si profondes dans le passé, que l'ouvrier aubusson-

---

lieu de la Creuse. Mais Guéret n'a pas d'industrie et peu de commerce et l'industrie d'Aubusson, grande par la réputation, est faible par le nombre d'ouvriers et les capitaux engagés. D'ailleurs ses principaux chefs ont leurs bureaux à Paris. En 1900, Aubusson eut un mouvement d'affaires de 8.156.590 fr. et Guéret de 2.124.350 fr. seulement.

nais, façonné à son travail par des siècles qui virent tant de générations se succéder devant le même métier, dans les mêmes locaux, en vue des collines familières, s'est identifié pour ainsi dire avec la tapisserie. On ne formerait pas ailleurs un tel noyau d'artistes modestes, inconscients de leur propre valeur.

Quelle est l'origine de cette industrie de luxe qui porte si haut le renom de la petite ville ? On n'est guère fixé là-dessus. Des auteurs, frappés par le nom de « sarrazinois » donné à quelques articles, ont voulu voir à Aubusson une colonie sarrasine réfugiée dans la Marche à la suite du grand désastre de Poitiers en 732. Mais rien ne ressemble moins au tapis arabe que le sarrazinois d'Aubusson. La même raison détruit la version d'une industrie ramenée d'Orient par les Croisés. On admet plutôt qu'un des comtes de la Marche, allié par mariage à la famille des comtes de Flandre, aurait implanté la tapisserie dans ses domaines après avoir vu les chefs-d'œuvre des ouvriers d'Ath et de Tournai. M. Albert Castel, fils d'un fabricant d'Aubusson et auteur d'une intéressante étude sur les tapisseries[1], attribue l'implantation d'ouvriers fla-

1. Paris, chez Hachette.

mands à Aubusson, au duc Louis Ier de Bourbon, comte de la Marche, petit-fils de saint Louis. On se trouverait donc ici en présence d'une création semblable à celle de l'industrie des toiles à Laval, par Béatrix de Gavres, amenant des ouvriers de son pays de Flandre[1].

Une histoire d'Aubusson, écrite vers 1560, décrit *le Busson* (*sic*) comme une « ville de grand « bruit, par la fréquentation des marchands du « lieu, qui y trafiquent souvent, menant et con- « duisant marchandises en d'autres et divers « lieux et pays, et de ce que les habitants sont « adonnés à de grands labeurs. La ville est « grandement populeuse selon son circuit, abon- « dant en diversités de marchandises, et il y a « grand nombre d'artisans et de négociateurs « qui font grand trafic, principalement en *l'art* « *lanifique et pilistromate.* »

Le même historien précisait cet art *lanifique et pilistromate* en disant que les habitants de Felletin, voisins d'Aubusson, étaient des artisans « en art lanifique et autres ouvrages ingénieux « de *tapisseries textiles* de diverses farfilures et « couleurs en haute et basse-lice ».

---

1. Voyez, sur la fondation de l'industrie de Laval, la 2e série du *Voyage en France*, pages 60 et suivantes.

L'industrie de la tapisserie avait donc déjà dépassé les limites d'Aubusson ; Felletin n'était pas moins voué au travail de la laine ; une troisième ville, Bellegarde, que la révocation de l'édit de Nantes devait ruiner, participait à cette prospérité ainsi que d'autres paroisses : le Mont, Moutier-Rozeille et Vallières, où M. Castel signale des fabriques.

Ce passé, malgré tout, reste confus. Aubusson était si loin des parties vivantes du royaume, que l'on ne s'est guère occupé de cette industrie réfugiée au cœur d'une contrée à peine peuplée. Pourtant, c'était un centre considérable pour l'époque, puisqu'en 1637 on évaluait à 2.000 le nombre des ouvriers.

Jusqu'alors la tapisserie aubussonnaise s'était traînée dans la routine, c'était un métier consciencieux plus que de l'art. Une petite colonie, venue du Brabant pour des causes que l'on n'a pu connaître, apportait, vers 1646 ou 1648, des procédés nouveaux et des modèles empruntés à la peinture. Il y eut alors une recrudescence dans l'activité d'Aubusson, mise en possession de couleurs et de dessins qui permettaient d'autres débouchés.

Cependant Aubusson souffrait toujours de son isolement et de l'absence d'artistes capables

de fournir aux fabricants les modèles dont ils avaient besoin. Colbert, sollicité de venir en aide à la tapisserie, fit faire une enquête pour rechercher les moyens de rendre à la fabrique son ancien lustre. De cette consultation il sortit des « ordonnances et statuts » qui tentaient de remédier aux maux par une surveillance attentive du travail, afin d'empêcher l'emploi de matières premières de qualité inférieure et de teintures défectueuses. Le roi, par des lettres patentes, promettait d'envoyer un bon peintre et un teinturier habile pour guider l'industrie. L'ensemble des ateliers d'Aubusson prenait le titre ronflant de *manufacture royale de tapisseries*.

A cette épithète se borna d'ailleurs le souci du roi. Les impôts restèrent excessifs, Aubusson ne reçut pas les maîtres promis. Pourtant l'effort ne fut pas inutile, car, en même temps, les Gobelins étaient fondés et donnaient à la tapisserie un élan accru par les effets de la prohibition dont les produits étrangers étaient l'objet. Ainsi assurés de vendre leurs tapisseries, les fabricants étendaient leurs affaires, le chiffre d'ouvriers, évalué par l'enquête à 1.500 ou 1.600, s'accroissait. La mode s'en mêla; le luxe du grand roi accaparait toutes les productions des Gobelins et de Beauvais, les grands seigneurs et

les riches bourgeois qui voulaient imiter le souverain s'adressèrent à Aubusson. Des peintres habiles vinrent fournir des copies de tableaux ou des imitations des Gobelins. Cette ère de prospérité fut brusquement close par la révocation de l'édit de Nantes, qui enleva tous les artisans de Bellegarde et, à Aubusson et à Felletin, les meilleurs des leurs. Non seulement la production fut réduite, mais encore les exilés emportèrent leurs procédés en Allemagne et en Angleterre et firent concurrence à leur pays d'origine.

Longtemps Aubusson resta dans un état de langueur augmenté par la concurrence des tapissiers de Paris. En 1730, on tenta encore un nouvel effort officiel pour galvaniser la « manufacture royale ». Une réglementation étroite s'efforça d'empêcher la production d'articles défectueux. L'intendant Fagon, fils du célèbre médecin de Louis XIV, fut l'artisan de cette rénovation ; il compléta son œuvre par l'envoi du peintre Joseph Dumont, dit le Romain, qui réussit, malgré les hostilités des peintres locaux, à créer toute une génération d'artistes. En même temps, un inspecteur royal était nommé. Les élèves de Dumont allaient compléter leurs études à Paris et rapportaient avec eux le goût de cette belle époque de

l'art. Alors Aubusson joue un rôle considérable, ses ouvriers abandonnent leurs *verdures* et leurs types presque hiératiques pour reproduire les œuvres des maîtres de l'époque comme Boucher, Coypel, Watteau, Lancret, Oudry, Sébastien Leclerc et tant d'autres, à côté des Paul Potter, des Lebrun et des Mignard. Ce fut la belle époque d'Aubusson. Même on vit de ses artisans aller compléter leurs connaissances par un long séjour aux Gobelins. Sans atteindre au même degré d'art, Felletin n'en était pas moins, comme sa rivale, en pleine prospérité.

Soudain tout cela s'effondra. L'impression des tissus et l'invention du papier peint venaient apporter une décoration à bon marché. La mode de tendre les appartements de tapisserie coûteuse allait disparaître, grâce à la facilité de cacher économiquement la nudité des murs. Puis, ce fut la Révolution, avec son cortège de guerres et la ruine de tous ceux qui faisaient vivre les industries de luxe. Partout les fabriques de tapisserie durent fermer leurs portes. Dans ce grand naufrage, Aubusson seul survécut[1]. Ses fabri-

1. D'après une supplique des tapissiers d'Aubusson à l'Assemblée nationale en 1791, quatre à cinq cents chefs de famille avaient dû vendre leurs meubles et leurs vêtements par suite de la fermeture des établissements qui ont « souvent produit des ou-

cants avaient cherché et trouvé un article nouveau. Puisqu'il ne fallait plus de tentures pour les appartements et les meubles, ils imaginèrent le tapis de pied, qui permit d'employer les ouvriers jusqu'au retour des habitudes fastueuses, c'est-à-dire aux heures brillantes du premier Empire. Longtemps, le tapis de pied, transformé rapidement en article de luxe, demeura la base de l'industrie d'Aubusson, mais au milieu de ce siècle, quand on s'éprit de nouveau du style d'autrefois, quand le meuble de tapisserie reprit faveur, quand les châteaux, les hôtels particuliers de Paris et les édifices publics rivalisèrent pour leur décoration, on revint à ce qui avait fait la gloire de la petite ville marchoise. L'*aubusson* est de nouveau une de ces choses dont s'enorgueillit un pays.

J'ai retracé cette histoire, dont j'ai pris les données dans le livre de M. Castel et les dépositions faites devant la commission d'enquête sur les industries d'art, parce que l'on ne s'expliquerait pas le monopole d'une aussi petite ville et de son satellite Felletin, si l'on ne connaissait

---

vrages supérieurs à ceux de Beauvais et rivalisant même avec ceux des Gobelins ». (Cette supplique a paru dans l'*Almanach de la Creuse pour 1901.*)

le passé d'Aubusson. Comme je l'ai dit, rien dans l'aspect de ce modeste chef-lieu d'arrondissement ne répond à l'idée que l'on se ferait de ces manufactures. Si la maison Sallandrouze, délaissant la tapisserie, n'avait créé sa belle fabrique de tapis, produisant mécaniquement des œuvres fort belles d'ailleurs, il n'y aurait pas ici d'usines au sens propre du mot. C'est à cette grande ruche qu'Aubusson doit la plus grande partie de son activité apparente. La vapeur et les machines ont permis de lutter contre des centres plus considérables, comme Tourcoing et Beauvais[1].

La fabrication mécanique du tapis, dont les débuts remontent à 1850, occupe plus de 1.000 ouvriers, alors que la tapisserie et ses annexes en comptent à peine 600 à Aubusson et 200 à Felletin. La première est en somme de l'industrie courante, demandant seulement du goût chez les dessinateurs et les industriels; pour la conduite des machines, il ne faut pas de long apprentissage, aussi les deux usines trouvent-elles facilement le personnel. Les femmes dominent dans ces établissements où leur salaire varie

---

1. Sur Tourcoing, voyez la 18e série du *Voyage en France*, chapitre III; sur la fabrication des tapis à Beauvais et la manufacture nationale de cette ville, la 17e série, chapitre X.

de 1 à 2 fr., tandis que celui des hommes va de 3 à 4 fr.

La tapisserie est répartie entre une dizaine d'ateliers dont deux, ceux de MM. Hamot et Braquenié, sont de véritables maisons d'art. Un personnel de peintres, de dessinateurs et de coloristes est attaché à demeure. Chez M. Hamot, où j'ai été accueilli avec autant d'empressement que je l'avais été dans l'usine de MM. Sallandrouze, il m'a été donné de voir des tapisseries comparables aux plus belles œuvres des Gobelins et de Beauvais.

Dans les autres maisons, l'atelier n'est plus la règle ; si quelques ouvriers sont réunis sous la direction du chef d'industrie, la plupart travaillent chez eux, au même métier qui vit travailler les ancêtres. On retrouve là ce spectacle, trop rare aujourd'hui, de la famille entière : l'aïeul, le père, les enfants, occupée à la même tâche. Ne fût-ce que pour ce caractère patriarcal, il faudrait maintenir l'industrie d'Aubusson et empêcher cette navrante émigration des travailleurs qui ont dû abandonner leur métier pour se faire maçons à Paris, travail plus profitable s'il est plus rude.

C'est que l'art du tapissier n'est pas encouragé. Il faut trois ans à un apprenti pour commencer

à gagner quelque chose, et son salaire est alors de 30 francs par mois ! Plus tard, en pleine possession du métier, il arrivera à peine à 120 ou 140 fr. par mois au plus. Il semble bien que jamais cette somme ne puisse être dépassée, car la tapisserie est chère et ne pourra pas étendre beaucoup sa clientèle. Il faudrait au moins former des apprentis par l'école, en venant en aide aux familles. Mais il faut de l'argent !

L'école, elle existe ; fondée en 1869, elle a vécu difficilement. En 1884, elle fut transformée en école nationale des arts décoratifs, sans donner les résultats qu'on en pourrait attendre. Les patrons m'ont paru pleins de défiance à son égard. Par des déclarations semées de réticences faites à la commission d'enquête de 1883, par ce que j'ai entendu, par un article du *Journal des Débats*, il m'a paru qu'on reproche à cet établissement d'avoir parmi les principaux professeurs un fabricant de tapisseries. Les autres ne tiennent pas à lui confier des élèves. Telle serait la cause du discrédit dans lequel vit une institution d'une incontestable utilité[1] et qui, au lieu

---

1. M. Léopold Gravier, sous-préfet d'Aubusson, questionné sur ce sujet délicat par la commission d'enquête, répondit à la condition que sa déposition ne serait pas sténographiée. Elle ne fut donc pas publiée. L'article des *Débats* que l'on m'a envoyé est plus

de préparer des ouvriers qui pourraient se compléter au besoin aux Gobelins et à Beauvais, est plutôt fréquentée par les enfants de la petite bourgeoisie allant apprendre le dessin, la peinture et la broderie ; celle-ci a été annexée au programme d'études, parce que certaines tapisseries sont complétées par des broderies. Le cours de *Savonnerie* est celui qui semble rendre le plus de service ; il s'adresse aux jeunes filles qui veulent entreprendre ce genre particulier de tapisserie veloutée auquel l'ancien établissement national de la Savonnerie a donné son nom.

Ce qui a sauvé la tapisserie d'une irrémédiable décadence, c'est que l'étranger n'a pu la produire dans des conditions équivalentes. Un instant l'inquiétude fut vive : de grands seigneurs anglais avaient attiré à Windsor des familles aubussonnaises pour y créer une manufacture. Après des apparences de prospérité, elle a fermé ses portes, le goût de la tapisserie d'art n'ayant pu s'im-

---

précis: « Il y a, dit l'auteur, M. de Lesbons, quelque chose d'anormal qui frappe et déconcerte, c'est de voir un homme très honorable sans doute et doué de la meilleure bonne volonté, mais obligé de lutter contre des fabricants qui devraient s'adresser à lui, comme professeur, pour demander conseil, et appelés à l'introduire dans leurs ateliers pour une question professionnelle quelconque. Ils ne le font pas, et cela se conçoit. On ne saurait être juge et partie, pas plus à Aubusson qu'ailleurs. »

planter dans le Royaume-Uni. Mais on aurait tort de s'endormir dans l'idée que le monopole est assuré à cet intéressant coin de terre marchoise. Est-ce qu'une des maisons n'a pas des ateliers en Belgique, à Malines ?

Il faudrait organiser sur d'autres bases l'école nationale, en faire, par exemple, une préparation aux écoles spéciales des beaux-arts comme celle de Lyon et à un noviciat aux Gobelins et à Beauvais. Malheureusement, si les manufactures d'Aubusson ont un long passé dans les siècles, il n'en est pas de même des industriels eux-mêmes. Ceux-ci sont de venue récente dans le pays et n'ont pas avec lui ces affinités morales qui les conduirait à des sacrifices où le chauvinisme local aurait plus de part que l'intérêt individuel; on ne saurait le leur reprocher, mais la situation d'Aubusson est une de celles qui méritent l'attention des patriotes : si la ville est trop pauvre pour pouvoir faire les frais d'un enseignement large, la nation a le devoir de ne pas laisser péricliter une de ses gloires.

Il y a un courant dont il faut profiter. En somme, il ne s'agit pas de création nouvelle, mais d'une autre orientation. Il faut donner à l'ouvrier en tapisserie la conscience de son art ; on y parviendra par l'éducation des enfants et en mettant

sans cesse sous les yeux de tous des échantillons ou des copies des belles œuvres du passé. C'est à cela que répond le musée récemment construit sur la colline et qui résumera toute l'histoire de la tapisserie depuis ses origines — quand l'État aura consenti à se dessaisir en sa faveur, à titre de dépôt, de tapisseries ou de modèles de tapisseries.

XVI

AU LONG DE LA CREUSE

Aux sources de la Creuse. — Felletin. — Tapissiers et diamantaires. — Les gorges d'Aubusson. — Les mines de houille de Lavaveix. — Fournaux et Lavaveix-les-Mines. — Ahun et le Moutier-d'Ahun. — Les défilés de la Creuse. — Vieux ponts. — La Petite-Creuse. — Bonnat et Châtelus-Malvaleix. — L'école d'agriculture de Genouillat. — Fresselines et les ruines de Crozant.

Crozant. Juillet.

J'ai suivi autrefois la Creuse depuis les grands paysages de Gargilesse jusqu'à l'endroit où la rivière, descendue des froides landes marchoises, s'engloutit dans la Vienne, aux confins de la Touraine et du Poitou, provinces au climat plus doux. J'achève ma visite à cette rivière dont le long sillon de 250 kilomètres ne se borde d'aucune grande ville et qui mérite si bien ici son nom, tant elle se creuse profondément un lit au sein des roches de granit.

Il est charmant, le pays où naît la Creuse, sinon par ses monts revêtus de bruyère, du moins par les vallons verdoyants où des eaux

cristallines courent entre les prés et les bois. Mais ces plis sont des solitudes ; malgré les vents âpres et les bourrasques de neige, les villages occupent les sommets d'où la vue est immense sur la Marche, le Combrailles, le Limousin et, vers le sud, les monts d'Auvergne. Le Trucq, le Mas-d'Artige, Féniers, occupent ainsi l'arête suprême de ce toit d'où les eaux ruissellent d'un côté à la Loire, de l'autre à la Dordogne. Ces centres, qui dépassent 800 mètres d'altitude, sont peut-être appelés à devenir des stations d'été, quand le chemin de fer de Felletin à Ussel sera livré à la circulation.

Aujourd'hui, le trajet semble long sur ces plateaux de landes. Mais on peut suivre la Creuse dès son origine par des sentiers qui accompagnent le ruisselet, bientôt accru d'autres eaux descendues des hautes croupes. Sauf les moulins et quelques métairies, c'est la solitude ; seul le village de Clairavaux se montre, assis sur un promontoire.

La vallée s'élargit et s'égaie. La grande route de Tulle à Aubusson, qui avait jusqu'alors suivi l'arête des monts, descend à la Creuse près du confluent de la Gioune [1]. Désormais, hameaux et

---

1. Ou Gionne.

maisons animent cette large bande de prairies que la jeune rivière divise par ses bras, ses biefs et ses rapides. Puis les hauteurs se rapprochent en un défilé où aboutissent des torrents venus par des vallons étroits; une ville apparaît, couvrant une colline de ses vastes constructions dominées par les tours de l'église. Partout ailleurs cette ville, Felletin, serait une modeste bourgade. Pour le département de la Creuse c'est un très gros centre : il y a là plus de 3.000 habitants.

La situation de Felletin est charmante. Les monts dessinent un bassin aux belles lignes, couvert de prairies et de cultures. La ville primitive, celle que des remparts enceignaient autrefois, est peu étendue; elle a des rues étroites bordées de maisons anciennes ayant du caractère. Au cœur, sur une sorte de terrasse, l'église possède un clocher de l'époque ogivale la plus fleurie, au pied duquel est le buste de l'helléniste Courland-Diverneresse. Près de là est érigé un autre buste, celui de ce pauvre Quinault qui fut la victime de Boileau. Le fécond auteur dramatique, le librettiste qui fournit à Lully le canevas de tant d'opéras, n'était point de Felletin, car il naquit d'un boulanger parisien. Mais la famille venait de cette partie de la Marche.

La ville se prolonge sur le plateau par des faubourgs dont le plus étendu, Beaumont, possède une de ces lanternes des morts si communes dans le Sud-Ouest. Ces quartiers sont habités par des ouvriers ; la plupart se livrent à la tapisserie qui réussit à survivre à toutes les causes de décadence. Felletin, qui ne fabriqua jamais des articles aussi chers que ceux d'Aubusson, eut cependant fort à lutter au XVIII[e] siècle contre la jalousie de sa voisine ; celle-ci parvint à entraver assez son industrie pour la faire péricliter. Une ordonnance obligea les Felletinois à entourer leurs œuvres d'une bande brune, afin d'empêcher de les confondre avec celles des Aubussonnais. Cela se passait en 1742, il n'y avait alors que 180 ouvriers à Felletin. La mesure fut rapportée en 1770 et, dès 1783, le nombre des tapissiers s'élevait à 300. Il monta après la Révolution et progressa au point qu'en 1870 on comptait 400 tapissiers. La mode des tapis de pied cessa brusquement ; en 1883, il restait seulement deux maisons et 200 ouvriers, les autres travailleurs avaient disparu, fondus dans la masse des émigrants à Paris. Les grandes maisons d'Aubusson ont des comptoirs et des tapissiers dans la ville voisine.

Aujourd'hui Felletin a vu s'élever une troi-

sième maison. Un industriel a amené la production de la dentelle, enfin la taillerie des diamants, qui a remplacé la chapellerie à Bourganeuf, a trois ateliers dans l'active petite ville qui utilise en outre la Creuse pour faire mouvoir de modestes filatures de laines et quelques moulins.

La grande route reliant Felletin à Aubusson s'élève sur les hautes croupes qui dominent la rive droite de la Creuse. La rivière s'étend au fond de gorges si étroites et profondes, qu'aucune voie carrossable ne l'accompagne. Le chemin de fer a suivi une autre vallée, pittoresque et rocheuse, où coule la Roseille. Un chemin vicinal emprunte le même pli du sol et passe au pied de Moutier-Rozeille, qui possède une belle église romane. Moutier, aujourd'hui village d'émigrants, fut jadis un des centres pour la tapisserie. Cette industrie a disparu.

Rozeille et Creuse se mêlent à l'un de ces « confolents » nombreux dans ces régions où l'ancienne forme *confluentes* est restée le nom des jonctions de cours d'eau. Désormais la Creuse porte un flot assez abondant pour être appelée rivière. A trois kilomètres plus bas, elle pénètre dans le bassin d'Aubusson, dont elle est une des beautés. Au-dessous de la ville, le val se rétrécit.

Il est très vert, très accidenté ; la rivière, rétrécie, se tord, bondit, écume entre les rochers et va pénétrer dans un large épanouissement des monts, où elle possède en quelque sorte une vallée double : la vallée supérieure, large et lumineuse, au fond la rivière s'est creusé un lit profond, vallon ou plutôt gorge que les voies de communication ont abandonné. Le chemin de fer fait un détour pour aller passer au pied des hautes collines qui portent le village au nom celtique d'Issoudun. Ce tracé avait pour but de desservir le bassin houiller d'Ahun.

Cette haute vallée de la Creuse n'eut pas seulement la bonne fortune de posséder des villes industrielles comme Aubusson et Felletin, elle recélait aussi des gisements de charbon qui furent mis en exploitation dès les premières années de ce siècle et firent créer le chemin de fer d'Aubusson dont elles alimentent le trafic. Ce sont des mines d'importance secondaire auprès du bassin de Commentry, par exemple, mais leur production dépasse de beaucoup les besoins du département. Les villes industrielles du Limousin, notamment Limoges et Saint-Junien, et une grande partie du Berry viennent s'y approvisionner.

La petite ville d'Ahun a donné son nom au

bassin, mais elle ne possède aucun centre d'extraction. Les puits sont autour de Fournaux et de Lavaveix. Fournaux n'est qu'un hameau de la commune de Saint-Médard et ne semble pas devoir s'accroître, il ne s'y est pas constitué de centre ouvrier. Les habitations des mineurs sont éparses dans les champs où se dressent les constructions assez modestes des puits à charbon.

Par contre, Lavaveix, devenu Lavaveix-les-Mines, autrefois village infime, s'est transformé. La Compagnie des houillères y a installé ses bureaux et en a fait le centre d'expédition des charbons. Pour loger les ouvriers, on a construit des maisons de briques semblables à celles des corons du Nord. La ville est ainsi entourée de ces habitations trop semblables, éparses entre les fosses à houille et les énormes tas de déblais qui souillent le paysage dont le vert était autrefois la note dominante. Rien à dire de ce centre purement industriel, semblable à tant d'autres agglomérations humaines, nées spontanément autour d'un trou de mine.

Le bassin houiller d'Ahun comprend deux concessions : Nord et Sud ; la production est en moyenne de 180.000 tonnes [1]. Il occupe plus de

1. 1898 : 180.800 tonnes ; 1899 : 176.622 tonnes ; 1900 : 162.000 tonnes.

1.200 ouvriers, dont 275 femmes et enfants. C'est en somme une exploitation considérable ; tous les produits sont utilisés dans la région. La Compagnie des chemins de fer d'Orléans est un des gros clients des mines ; la cuisson de la chaux, dont j'aurai à dire bientôt l'énorme emploi dans le pays, le chauffage domestique, le battage des grains, en consomment de grandes quantités. Le reste sert pour les machines à vapeur, à Limoges surtout[1].

Ce pays, si profondément modifié par l'extraction de la houille, paraît avoir été important sous la domination romaine. Un fût de colonne antique se dresse à Lavaveix ; des débris nombreux se voient à Saint-Médard, où passait la voie romaine de Limoges, encore indiquée sur la carte d'état-major, près du village de la Chaussade, qui semble tirer son nom de cette « chaussée ».

En ces temps lointains, le centre principal était Ahun, qui resta longtemps ville maîtresse, mais

1. Lavaveix doit à ses mines d'être au premier rang des recettes parmi les gares de la Creuse. En 1899, elles s'élevaient à 847.179 fr. (957.000 fr. avec Fournaux). Guéret ne vient que bien ensuite avec 380.000 fr., la Souterraine le serrant de près avec 370.000 et Aubusson arrivant quatrième avec 260.000 fr. Les produits des gares de Lavaveix et Fournaux font plus du cinquième des recettes totales du département.

que Lavaveix a dépassé aujourd'hui par le nombre d'habitants. Les Romains avaient là une étape sous le nom d'*Agedunum*. La création de Guéret, devenue capitale de la Marche, enleva tout rôle politique à Ahun qui avait cependant été, sous nos premiers rois, une des cités où l'on battait monnaie. Au moyen âge, la ville conserva toutefois son importance militaire. Elle était enclose de murailles dont le tracé est indiqué par un boulevard circulaire. Entre ces limites, il n'y a guère plus d'un millier d'âmes, le reste de la population étant réparti sur un vaste territoire, pittoresque, riche et bien cultivé.

Au pied de la colline qui porte Ahun, sont les restes, encore voués au culte, d'une merveilleuse église romane. La nef est ruinée, mais le chœur et le transept suffisent aux besoins de l'humble paroisse du Moutier-d'Ahun et la porte principale de l'édifice est demeurée intacte avec toute son ornementation. La Creuse, élargie, borde le village et, décrivant des détours au milieu de belles prairies, va se creuser plus loin le défilé que le chemin de fer franchit par le beau viaduc du Busseau-d'Ahun.

Alors commence, pour la rivière, la course solitaire au fond de l'abîme qu'elle suivra jusqu'à son débouché dans le lumineux bassin d'Argen-

ton. Entre les collines couvertes de chataîgniers et de chênes sous lesquels le granit apparaît en blocs énormes, sans cesse accrue par des ruisseaux descendus par des vallons solitaires, coupée de barrages près desquels babillent des moulins, la Creuse s'en va, tantôt endormie comme un lac, tantôt rapide, tantôt brisée par les rochers. Sauf les moulins et de très rares métairies, peu d'habitations; les hameaux s'éparpillent sur les pentes ou sur les bords de la gorge. Peu de lieux de passage, le plus important sert à la route de Moulins qui traverse Ajain, antique village où le diocèse de Limoges possède un petit séminaire. Un autre pont, très pittoresqne dans sa vétusté, franchit la gorge sous les collines abruptes qui portent le village de Glénic. Par là se fait encore un mouvement de diligences qui relie Guéret à Bonnat et à Châtelus-Malvaleix, bourgs situés sur le plateau accidenté où la Petite-Creuse s'est creusé un sillon étroit et tortueux. Le chemin de fer de Guéret à la Châtre détruira ces vestiges de la vieille circulation, mais n'offrira pas aux touristes la traversée de la partie la plus curieuse du plateau. Il laisse de côté le bourg de Châtelus-Malvaleix, si charmant par sa situation au sein de petits monts aux formes mouvementées, prolongement des montagnes de Toulx-Sainte-

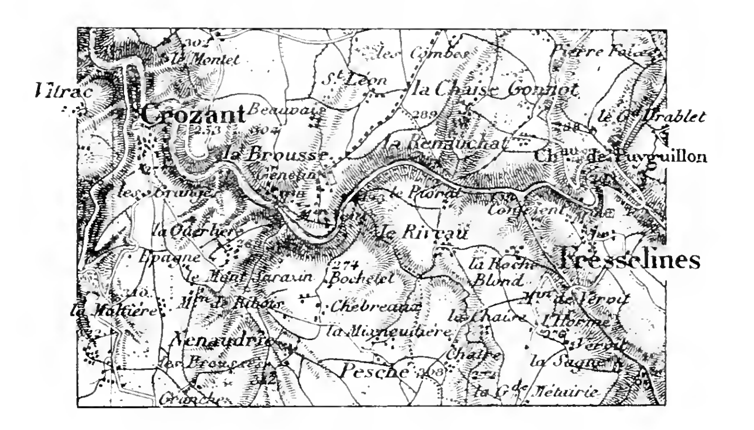
Croix. L'autre chef-lieu de canton, Bonnat, dans un pays moins accidenté, n'est qu'un village de 400 âmes, centre d'une commune bien plus populeuse. Dans toute cette contrée, les grands domaines sont nombreux ; de vieux châteaux encore habités animent le paysage, surtout sur les deux rives de la Petite-Creuse, qui se tord en incessants méandres au fond d'une vallée verte, riante, bordée de villages assis au sommet des promontoires, de grands rochers et de hameaux.

Cette vallée de la Petite-Creuse est infiniment plus pittoresque que celle de la grande Creuse, dont le couloir, bien beau pourtant, est trop régulier, sauf au-dessous des villages : Anzème et Champsanglard, reliés par un vieux pont ogival, le Bourg-d'Hem et la Celle-Dunoise, si gentiment allongée au sommet d'une presqu'île rocheuse, à l'extrémité de laquelle l'église est comme campée.

La Petite-Creuse, au contraire, offre d'incessants changements de décor par ses constants et brusques détours enfermant dans leurs plis de jolis villages qui gardent leur aspect du vieux temps, leurs églises romanes adorablement frustes, les ruines des châteaux et des monastères. Les blocs de granit entassés, les parois rocheuses, les raides pentes couvertes de genêts et de

bruyère, les chataîgniers à la ramure puissante, la rivière aux eaux sombres mais transparentes où se joue la truite, font de cette vallée isolée une des belles choses de la France centrale. Malval, Chéniers, Chambon-Sainte-Croix, de gros hameaux et des moulins animent ce paysage.

Sur la rive gauche de la Petite-Creuse, à égale



distance de Châtelus-Malvaleix et de Bonnat, le domaine de M. le docteur Lacôte, à Genouillat, qui passait pour un modèle de l'aménagement des eaux, est devenu une école pratique d'agriculture où, chose rare dans la Creuse, la vigne est l'objet de soins assidus.

Les deux Creuses se réunissent au-dessous de la colline allongée qui porte Fresselines ; là

encore est un « confolent ». Le site est beau, moins pourtant que celui de Crozant, au confluent de la Sedelle et de la Creuse. Depuis la réunion de ses deux grandes branches, la rivière, plus ample et plus large, coule dans un paysage plus grandiose et âpre. Le rocher perce partout le sol; d'énormes masses de granit se montrent sur les pentes hautes et raides. Si la Creuse a accompli un formidable travail d'érosion, la Sedelle, plus faible par son débit, n'a pas produit une œuvre moins extraordinaire. Entre les deux cours d'eau s'allonge une étroite et longue péninsule, sur laquelle se suivent des tours ruinées et des restes de remparts. Ce site fut jadis une forteresse puissante au pied de laquelle, gardant l'entrée, était le village de Crozant.

Le paysage, grandiose mais âpre et farouche, a été révélé par George Sand, comme elle a révélé Gargilesse et Toulx-Sainte-Croix. Les ruines et les rochers ne sont point cependant le plus grand attrait du paysage. Ce qui a fait de Crozant un lieu de rendez-vous pour les touristes et les peintres, ce sont les bords des rivières: grande et petite Creuse et Sedelle, où l'on rencontre tant de coins d'une accueillante sauvagerie et des solitudes d'un charme pénétrant. Fresselines est devenu de nos jours un petit

centre littéraire ; le poète Rollinat, son fils d'adoption, filleul de George Sand, y est revenu brusquement, en pleine célébrité parisienne. Depuis 1883 il vit là, ne quittant son piano et ses livres que pour aller poursuivre dans la Creuse la truite qui se joue entre les rapides : la truite de la Creuse, « acrobate, panthère et hirondelle de l'eau ».

XVII

LES TROIS-CORNES ET LA SEDELLE

Saint-Vaury. — Le pic des Trois-Cornes. — La foire de Roches. — Campagne marchoise. — Dun-le-Palleteau. — La chaux dans les terres granitiques. — Destruction des châtaigniers et des landes. — Répartition des chaux ; leur provenance. — Entre Argenton et la Souterraine. — La Souterraine, la ville, son rôle économique. — Les ruines de Bridier.

La Souterraine. Août.

Dans ces défilés où bruissent les Creuses, on se laisse séduire par le charme du paysage. On va de site en site, admirant sans cesse ces tableaux dont les rivières sont la grâce et la vie. L'existence économique du pays ne se révèle pas, sinon par quelque moulin où l'on descend à l'aide de raides sentiers familiers aux mules. Il faut aller sur le plateau pour prendre sur le vif le paysan, la paysanne plutôt, puisque la plupart des hommes sont au loin, dans la grande ville.

Non pas en aussi grand nombre qu'autrefois pourtant ; le développement des voies de com-

munication, en permettant de recevoir des amendements[1] et de donner à la terre une fertilité jusqu'alors inconnue, a contribué à retenir — ou à ramener de bonne heure — bien des gens qui seraient des émigrants. J'ai signalé le cas de ces ouvriers maçons de Royère qui, après leur mariage, restent dans le pays et se livrent à l'agriculture. Ce n'est pas là seulement qu'un tel fait est à constater.

Aussi, dans l'excursion que je viens d'accomplir au long du chemin de fer de Guéret à Saint-Sébastien, ai-je aperçu bien souvent le mari et la femme travaillant ensemble à la terre. L'accroissement constant de Guéret, devenu un centre de consommation assez considérable, explique encore ces évidents progrès dans le travail du sol. Autour de Saint-Vaury, les défrichements de landes ont été assez considérables pour modifier l'aspect de ce joli pays, où d'élégantes petites montagnes, dressées en pics et couvertes de bois, abritent dans leurs plis des étangs aux eaux sombres.

---

1. Avant les chemins de fer, l'usage de la chaux était presque impossible, tant les transports étaient difficiles. En 1787, Arthur Young signalait qu'à Limoges on ne faisait les constructions qu'en tuile et en plâtre, il fallait amener la chaux de douze lieues.

Saint-Vaury lui-même est au bord d'un de ces lacs artificiels et abrité des vents du nord par le massif dont le pic, dit des Trois-Cornes, est le point culminant. La montagne atteint seulement 636 mètres d'altitude, mais son isolement en fait le détail caractéristique du paysage pour une vaste région. Sur cette sorte de borne géante, il dut y avoir jadis un rendez-vous pour les tribus primitives, car l'usage est resté de tenir une foire près de l'insignifiant hameau bâti au pied d'un mamelon de granit dont la pointe est à 599 mètres.

Chef-lieu d'une commune populeuse, Saint-Vaury est considéré comme une ville, mais il n'y a pas 800 habitants groupés autour de l'église, qui possède un merveilleux bas-relief, représentant la Passion, et une châsse d'argent, d'un remarquable travail, renfermant les reliques de sainte Valérie.

Le granit, qui forme l'ossature des Trois-Cornes et du petit puy de Roches, perce partout dans ces campagnes; aux abords de Guéret surtout, où les masses rocheuses gênent le travail de la charrue. Cette banlieue de la petite ville doit à ces blocs moussus un caractère particulier. Le pays est fort varié d'ailleurs ; les arbres qui enclosent les prés donnent parfois l'impression

d'un bocage. Dans ces haies touffues, le merisier domine; au printemps, ces rangées d'arbres fleuris de neige donnent une fraîcheur exquise à des campagnes que juillet fera moroses.

Pas de gros centre. A en juger par les statistiques, il y aurait partout des petites villes et des bourgs, mais telle commune très peuplée possède un chef-lieu infime. On compte plus de 2.000 âmes à Saint-Sulpice-le-Guérétois et il n'y a pas 200 personnes agglomérées. De même Anzème, qui renferme 178 habitants sur les 1.518 de la commune. Aussi le nombre des hameaux et des fermes isolées est-il considérable, mais les arbres les cachent très souvent.

Les propriétaires ont donc leurs terres à proximité de l'habitation et peuvent leur donner des soins plus suivis. Peu de céréales, on fait surtout de l'herbe pour le bétail, la production des veaux à destination de Paris étant la base de l'exploitation. Le travail du sol a principalement pour but la plantation des pommes de terre, les semis de maïs, de fourrages et de raves appelées rabioles qui entrent pour une grande part dans la nourriture. Pas de vignes, le pays ne s'y prête pas, mais il y a beaucoup de vergers dont les fruits sont réputés.

Les femmes remuent la terre avec une ardeur

singulière. Ce travail les use de bonne heure. J'aperçois peu de frais visages sous la coiffe de paille demeurée en quelque sorte la coiffure nationale.

Assez banale dans la plaine, la campagne est charmante sur les pentes et à la base du massif des Trois-Cornes. Les prés d'un vert doux, les châtaigneraies sombres que la floraison semble saupoudrer d'une poussière dorée, les hameaux capricieusement disposés aux flancs des hauteurs, laissent une impression heureuse. Jusqu'à Dun-le-Palleteau, c'est une succession de tableaux variés, parfois exquis. Entre le puy des Trois-Cornes et une colline arrondie, repose mollement le joli village de Bussière-Dunoise. Plus loin, un vallon profond qui va rejoindre la Creuse à la Celle-Dunoise, ouvre de lointaines perspectives par delà les deux Creuses, jusqu'au lointain pays d'Aigurande.

Ces mots *dunois, dunoise,* disent l'antiquité de la petite ville, qui porte d'ailleurs le nom celtique de Dun, accolé à celui des anciens seigneurs de ce petit pays de Dunois. Dun n'a pas l'assiette dominante que l'on pourrait lui attribuer d'après l'étymologie de son nom qui veut dire : « sur la hauteur » ; la cité, restée compacte, puisque 1.351 habitants sont groupés dans ce qui fut

autrefois l'enceinte, est bien construite ; sa place centrale évoque l'idée d'un décor d'opéra-comique.

La gare de Dun est très animée, les marchandises qui indiquent la transformation du sol : la chaux et le châtaignier, y donnent lieu à des manipulations importantes. Le châtaignier est amené en bûches soigneusement écorcées et nettoyées et expédié au loin : à Nantes, à Cornil près de Tulle, à Lyon, pour être transformé en extrait ou acide gallique, utilisé soit pour la tannerie, soit pour la teinture des soies[1]. Les quantités de châtaigniers débités sont énormes. Quand le département possédait, à La Souterraine, l'usine créée par M. Aimé Koch, celle-ci employait chaque année 4.000 tonnes de bois. Ces chiffres ont bien augmenté depuis lors. L'épuisement des châtaigneraies aux environs de Lyon, l'importance prise par le développement du tannage au tan de châtaignier et à l'extrait, ont amené une sorte de destruction systématique de ce bel arbre dont la Creuse et la Haute-Vienne semblent l'habitat préféré. Toutes les gares sont remplies de chars venant apporter les bûches

1. J'ai raconté, au chapitre XVII de la 1re série, les origines de cette industrie devenue importante et qui aujourd'hui se développe en Corse et dans les Pyrénées.

retirées des troncs centenaires, orgueil et parure des campagnes marchoises.

Le sol dépouillé des châtaigniers n'est pas replanté ; il est aussitôt défriché et mis en culture. Jadis, on n'aurait pu en tirer qu'une maigre récolte de seigle ou de blé noir, suivie d'une récolte non moins maigre de pommes de terre, et la jachère serait apparue, manteau de fougères et de bruyères. La découverte des qualités fertilisantes de la chaux en pays granitique a complètement transformé les choses. Le sol, jusqu'alors privé d'éléments calcaires et incapable de produire du froment et des prairies artificielles, a pu se couvrir de riches moissons.

La chaux n'est pas un engrais[1], elle a seulement pour effet de hâter la décomposition des matières fertilisantes et de les rendre assimilables aux végétaux. Avec une dose d'environ 2.500 kilogrammes à l'hectare, on peut entretenir la fertilité pendant cinq ou six ans, à la condition de fournir l'engrais de ferme. Depuis quelques années, l'emploi des scories et des phosphates compense l'insuffisance de ces amendements.

La chaux a permis d'obtenir des trèfles qui

---

1. Sur le chaulage, voyez la 2e série du *Voyage en France*, pages 91 et suivantes.

ont assuré l'existence d'un bétail plus nombreux. La première année, le terrain mis en valeur par le défrichement et le chaulage est consacré à une culture sarclée, pommes de terre ou racines; l'année suivante, on sème une céréale dans laquelle est mélangé le trèfle destiné à être coupé la troisième année.

Les prairies ont également pu être créées à la suite du défrichement. Partout où l'on a réussi à amener les eaux, on voit naître de belles pelouses pour lesquelles la chaux n'a pas été inutile; celle-ci, mélangée à vingt fois son volume de terre, est répandue sur les gazons.

J'ai voulu connaître les quantités employées à cet usage ; la Compagnie des chemins de fer d'Orléans a bien voulu me fournir les statistiques afférentes à l'emploi de la chaux dans les trois départements granitiques: Creuse, Haute-Vienne et Corrèze. Les chiffres sont très suggestifs. La Creuse, à elle seule, reçoit dans ses gares près de 40.000 tonnes de chaux, dont 30.663 venant du Berry, surtout d'Argenton, Chabenet et Saint-Gaultier[1], et 8.935 de Montluçon, où la chaux est amenée par le canal. Le Périgord, trop éloigné,

1. Sur les fours à chaux du Berry, voyez la 26e série du *Voyage en France*.

n'a fourni que 18 tonnes à la Creuse, tandis qu'il en envoyait plus de 30.000 à la Haute-Vienne[1].

La Creuse l'emporte de 10.000 tonnes sur ses voisins réunis. C'est là un fait d'autant plus remarquable que l'on ne trouve pas dans la Marche autant de grandes exploitations agricoles que dans le Bas-Limousin. L'amélioration du sol, la mise en valeur des landes, la destruction des châtaigneraies, sont le fait de petits propriétaires. Mais un grand nombre de ceux-ci étant maçons à Paris, ont des économies qui leur ont permis de consacrer des sommes considérables à cette transformation. Jadis, tout l'argent rapporté était consacré à l'achat de terrains pour arrondir le petit domaine familial. Aujourd'hui, on a reconnu que ces propriétés étaient payées très cher et d'un médiocre rendement ; on restreint donc les acquisitions pour porter les efforts sur une production plus fructueuse.

J'ai fait figurer sur une carte, par des disques proportionnés au tonnage, les données que m'a fournies la Compagnie d'Orléans[2]. On consta-

1. La Haute-Vienne a reçu 26.364 tonnes dans cette même année 1900, dont 18.628 du Berry, 4.647 du Poitou et 3.097 du Périgord. La Corrèze a employé 3.466 tonnes : Berry, 2.271 ; Poitou, 84 ; Périgord, 1.111.

2. Voyez pages 280 et 281.

tera que les quantités les plus considérables sont aux environs de la Souterraine, de Boussac, d'Aubusson et de Bourganeuf, puis sur le chemin de fer de Saint-Sébastien à Guéret, où les stations sont nombreuses. Pour qui parcourt le pays sans connaître cet effet de la chaux, l'aspect de prospérité frappe surtout dans ces zones avoisinant les gares et d'autant plus étendues que la ville centrale est plus considérable. Au delà d'un certain rayon, on retrouve les landes, les châtaigniers, les cultures misérables, partout où l'on n'a pu créer des prairies par l'irrigation. C'est que les prix de transport n'ont pas permis d'amener le précieux amendement. On peut dire que la locomotive, en arrivant dans une vallée ou en parcourant un plateau, amène la fertilité avec elle, grâce aux wagons de chaux qu'elle va s'atteler en Berry, dans le Périgord ou sur les quais du port de Montluçon.

Le chemin de fer de Saint-Sébastien à Guéret, d'ouverture récente, a déjà fait beaucoup pour améliorer les conditions agricoles du massif des Trois-Cornes et des vallées de la Creuse et de la Sedelle. Les cinq gares intermédiaires entre les points d'embranchement ont reçu 3.916 tonnes, dont 1.548 à Dun-le-Palleteau seulement. Cela représente, en nombre ronds, le chargement

complet de 400 wagons. Aussi les voies ferrées dans ce pays sans grande ville, sans industrie et d'une population très faible — 50 habitants par kilomètre carré au lieu de 72, moyenne de la France — sont-elles dans une situation plus satisfaisante que telles autres desservant des populations plus riches et plus denses.

Certaines gares sont revêtues d'une sorte d'enduit qui s'attache aux haies et aux arbres du voisinage, c'est la poussière soulevée pendant le déchargement des wagons de chaux.

Au delà de Dun-le-Palleteau, le chemin de fer parcourt un plateau assez monotone, mais bien cultivé, avant d'aller franchir la Sedelle au-dessous de sa jonction avec la Brézentine, descendue des Trois-Cornes par une vallée profonde et verte. Le confluent est dans une gorge mélancolique ; la Sedelle, ainsi grossie, se fraie un passage entre des pentes rocheuses pour aller rejoindre la Creuse à Crozant. C'est le dernier coin vraiment pittoresque. Le plateau, jusqu'à Saint-Sébastien et jusqu'à la fin du terrain granitique vers Argenton, est demeuré triste et maigre.

Cette entrée du pays du granit est saisissante. A peine a-t-on dépassé Argenton pour aller au sud et la vigne disparaît. Aux plateaux ras,

couverts de céréales, font place les terrains enclos d'arbres, de merisiers surtout, qui donnent à la contrée l'aspect bocager. Des landes de genêt et d'ajonc, des châtaigniers noueux révèlent le nouvel état du sol. Les maisons elles-mêmes sont plus frustes; les constructions régulières, couvertes de tuiles ou d'ardoises, font place aux habitations de pierre sombre recouvertes de chaume. Des points élevés, l'horizon s'agrandit, on voit des formes plus précises. Entre Éguzon et Forgevieille, on distingue au loin les petits monts aigus des Trois-Cornes, derrière lesquels la masse bleuâtre des montagnes de la Marche forme écran.

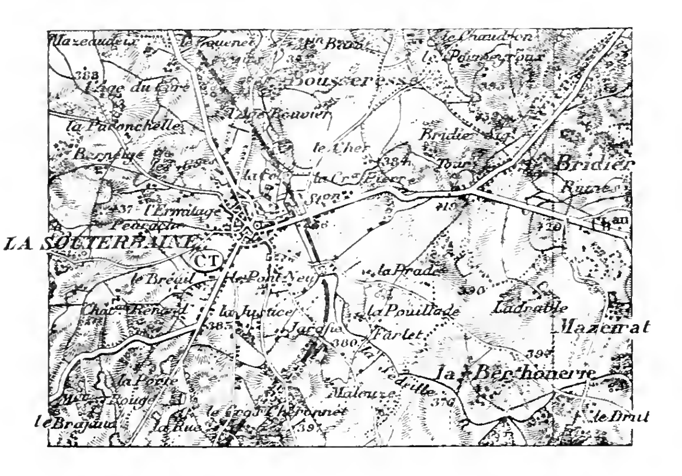
Je connais ce pays depuis longtemps : je l'habitai il y a quelque vingt ans. Je le revois bien changé : les cultures, si rares jadis, sont nombreuses; beaucoup de maisons neuves, édifiées dans les champs conquis sur la lande et les châtaigniers, contrastent, par leurs toits de tuiles rouges et les encadrements de briques des façades, avec les bâtisses anciennes, plus pittoresques et capricieuses de lignes, revêtues de chaumes. Bien réduites sont les châtaigneraies qui formaient jadis une futaie continue sur les pentes moussues. Cependant le val solitaire où la Sedelle traîne ses eaux rouillées babillant sur les roues des mou-

lins, a gardé son caractère agreste et sauvage. Mais les tours ruinées du château de Bridier, jadis masquées par la nappe moutonnante des châtaigniers, profilent maintenant sur l'horizon leur romantique silhouette.

Avant de pénétrer dans cette gorge, la Sedelle a erré dans un ample bassin et frôlé le pied d'une terrasse recouverte par la petite ville de la Souterraine. La haute tour d'une église romane à laquelle Abadie a restitué son caractère primitif, les grands bâtiments d'une école supérieure surmontés d'un beffroi, une blanche chapelle de couvent semblable à une pâtisserie montée, une vieille porte de ville couronnée de mâchicoulis, l'amphithéâtre de toits sombres, donnent à la cité l'aspect d'un centre considérable. Cependant il n'y a pas 5.000 habitants à la Souterraine, qui vient immédiatement après Guéret et Aubusson pour le chiffre de la population ; il n'y en a même pas 3.000 dans le chef-lieu communal, le reste étant réparti dans une foule de hameaux.

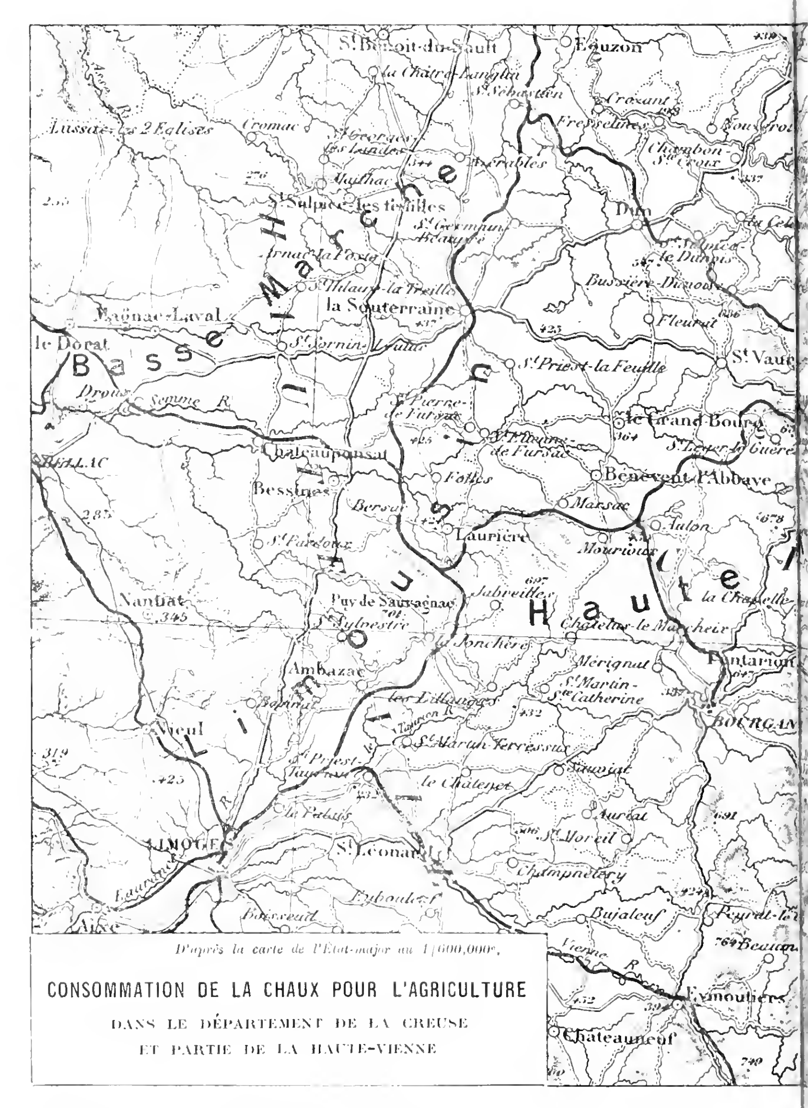
Depuis Argenton jusqu'à Limoges, et de Bellac à Guéret, il n'est pas de ville plus peuplée ; aussi la Souterraine est-elle le centre d'attraction pour une vaste contrée dans la Creuse, l'Indre et la Haute-Vienne. Les foires attirent une foule énorme ; des centaines de bœufs y sont amenés

le 12 et le 27 de chaque mois. C'est, en outre, le point central d'un commerce important : celui des viandes de boucherie débitées, des veaux surtout, qui sont expédiées à Paris dans des paniers spéciaux et ont nécessité la construction à la gare d'un pavillon pour les recevoir. La vue



de ces longs cercueils d'osier, dans lesquels porcs et veaux dépouillés sont enveloppés d'un suaire avec manches d'où sortent des moignons, est d'un effet macabre saisissant.

La gare est la plus importante de la Creuse au point de vue commercial, après celles de Lavaveix et de Guéret, même elle est à peine inférieure à Guéret d'une dizaine de mille francs.



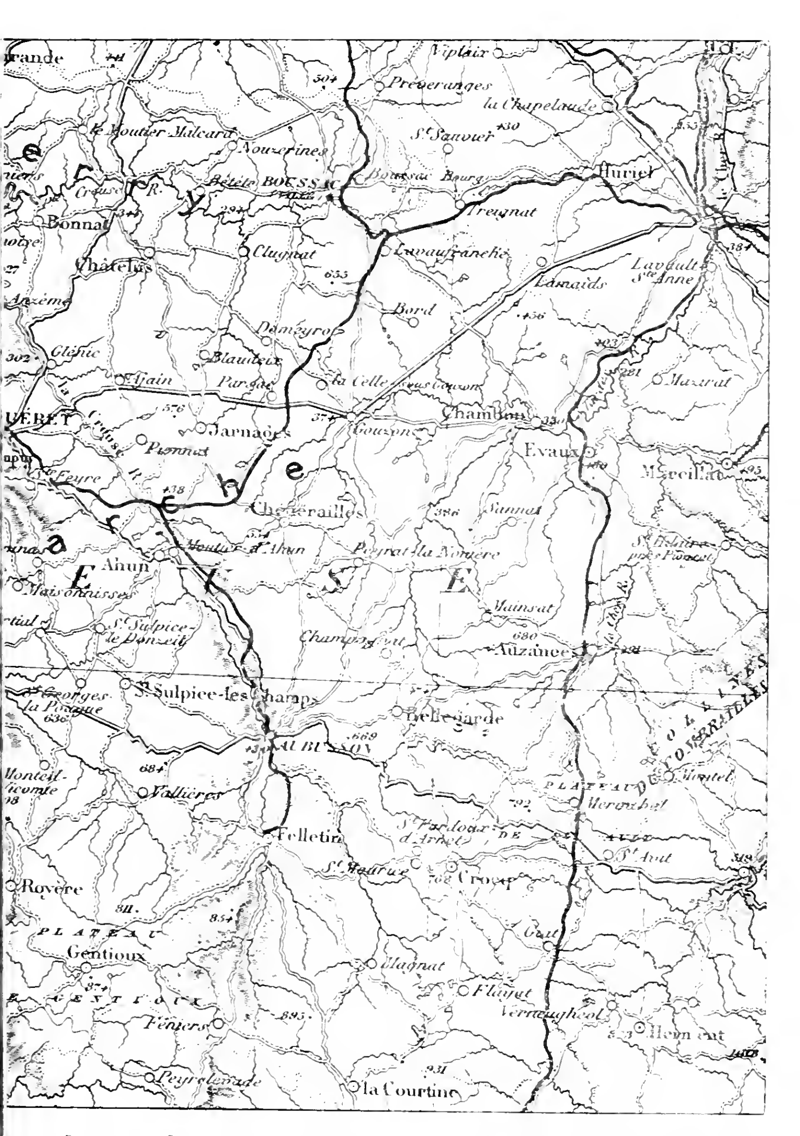
D'après la carte de l'État-major au 1/600,000e.

CONSOMMATION DE LA CHAUX POUR L'AGRICULTURE

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA CREUSE

ET PARTIE DE LA HAUTE-VIENNE

Chaque disque rouge représente par son diamètre le nombre de tonnes. L'échelle est un mil un millimètre. — Pour ne pas surcharger la carte, nous n'avons pas mis le nom de toutes la Souterraine représente le mouvement de la gare de Forgevieille.



re par 500 tonnes. Les quantités de 500 tonnes et au-dessous sont donc représentées par
stations, mais les disques représentent tous une gare. Le grand disque accolé à celui de

tandis qu'elle dépasse Aubusson de 110.000. Non seulement la Souterraine est un grand marché pour le bétail, mais c'est encore, on l'a vu, le principal point de départ pour l'émigration des maçons. La huitième partie des chaux agricoles employées dans la Creuse viennent y débarquer. Ce coin du Limousin est d'ailleurs le plus empressé à utiliser l'amendement calcaire. Avec Forgevieille et Saint-Sébastien, on reçoit là près du quart des chaux réclamées par l'agriculture.

J'ai dit « coin du Limousin ». En effet, la Souterraine n'était pas marchoise : elle occupait l'extrémité d'une longue pointe de territoire projetée par le Limousin entre la Haute-Marche, dont la capitale était Guéret, et la Basse-Marche, qui avait le Dorat pour chef-lieu.

Aujourd'hui encore, c'est vers Limoges que regarde la Souterraine, plus que vers Guéret. La grandissante cité limousine[1] est du reste un centre d'attraction trop vital pour qu'il n'en soit pas ainsi. La Souterraine a laissé passer l'occasion d'être une ville ayant sa complète indépendance économique. On devait, dit-on, y faire aboutir les lignes de Montluçon et de Poitiers : on aurait dû y renoncer à cause de l'opposition

---

1. Sur Limoges, voyez la 28e série du *Voyage en France*.

des habitants. Un embryon de rotonde à locomotives est le seul témoin des projets abandonnés. La Compagnie dut s'en servir, après la guerre, pour remiser le train qu'elle mettait à la disposition de Napoléon III.

La petite ville est fort commerçante, ses magasins de confections et ses fabriques de chaussures, ses entrepôts de cercles et de merrains lui donnent de la vie. Elle mérite une visite pour ses monuments : sa belle église, la lanterne des morts du cimetière et, dans les environs, le mystérieux amas de ruines gauloises et féodales que domine le donjon de Bridier. Il y eut là une cité celtique puissante, dont les débris sont très visibles, et qui semble avoir eu pour monuments principaux deux immenses tombelles qui sont pour la Souterraine un but de promenade. Ces ruines sont d'un aspect émouvant, par les ombrages qui les couvrent, les rochers, les fontaines et un étang qui les entourent. En dépit des recherches des archéologues, la ville évanouie de Bridier n'a pu être identifiée. Élie de Beaumont a cru y voir la station romaine de *Prætorium*, dont le site réel est ignoré et que d'autres placent plus au sud, sur le beau puy de Jouer, qui domine Saint-Goussaud.

XVIII

AUX SOURCES DE LA GARTEMPE

Le Limousin au temps d'Arthur Young. — L'itinéraire de l'agronome anglais. — L'itinéraire par voie ferrée. — La Semine et la Gartempe. — Saint-Sulpice-Laurière. — Laurière. — La Gartempe à Saint-Pierre-de-Fursac. — Le berceau des La Palisse. — Les hussards de Chamborand. — Le château de Xaintrailles. — Grand-Bourg-de-Salagnac. — Bénévent-l'Abbaye.

Bénévent-l'Abbaye. Septembre.

Lorsque Arthur Young pénétre en Limousin, la végétation puissante le plongea dans le ravissement. L'ombrage presque continu des châtaigniers, les prairies irriguées, les étangs, les grands rochers, les larges horizons fermés par des montagnes de formes nobles, lui inspirèrent des pages enthousiastes. L'impression doit être la même pour tout visiteur venant du nord et qui n'a pénétré ni dans la Normandie, ni dans le Maine. Peut-être le Limousin l'emporte-t-il en grâce sur ces derniers, car il a le soleil et la lumière ; d'ailleurs le relief est plus puissant et la flore est autrement variée.

Cependant Young ne vit alors du Limousin que la partie la moins accidentée, les ingénieurs ayant tracé la grande route sur les parties relativement planes qui s'étendent à l'ouest de la Souterraine jusqu'à la Gartempe. Comme toujours en ce temps-là, on évitait les fonds de vallée et les villages. Cela était poussé à un tel degré, qu'Young s'étonnait de trouver la solitude : « Pas une trace d'habitation humaine ; ni village, ni maison, ni hutte, pas même une fumée indiquant la présence de l'homme ; scène vraiment américaine où il ne manquait que le tomahawk du sauvage. »

Il en était ainsi jusqu'à Limoges.

Le chemin de fer a évité ces hauteurs solitaires pour s'engager, jusqu'à la Vienne, au cœur du pays accidenté, semé de mamelons rocheux, égayés de hameaux, dont Young n'eut pas idée. Par les portières du wagon, on voit défiler des paysages d'une grâce sévère. La vallée où vient de naître la Semine, près de Fromental, est une chose charmante. Partout, sur des protubérances régulières de granit, sont les groupes d'habitations souvent enfouies sous les châtaigniers. La lande est encore maîtresse de la plus grande partie du sol, mais les cultures l'entament chaque jour, surtout dans la vallée de la Gartempe,

si belle entre ses hauts rochers et offrant une échappée merveilleuse vers le massif des Trois-Cornes.

Dès mars, la verdure est tendre en cette région à demi méridionale et la vie des champs est aussitôt active; les femmes, armées de balais, enlèvent les feuilles qui pourraient gêner la croissance de l'herbe. Dans les guérets, sont disposés régulièrement les tas de chaux qui se délitent sous leur revêtement de terre et de paille. Des bœufs limousins au pelage fauve conduisent lentement la charrue. L'existence rustique est pourtant pastorale avant tout, à en juger par les troupeaux qui errent dans les landes.

Ces terres abandonnées reculent souvent au point que l'on croit pénétrer dans quelque contrée de culture intensive, tant sont nombreux les champs où le trèfle, les pommes de terre, les topinambours mêleront bientôt leur teinte vigoureuse à celle plus tendre des emblavures.

Sur l'autre rive de la Gartempe, les blocs de grès parsèment le sol de leurs énormes et bizarres masses arrondies. Le pays s'accidente; par l'aspect des choses c'est déjà la montagne. A droite, les pentes sont abruptes, des ruisseaux blancs d'écume descendent des hautes croupes

qui terminent le chaînon des monts d'Ambazac[1]. Bientôt on voit se dresser une arête assombrie par les châtaigniers et les chênes. Au pied, dans un aimable bassin, une vaste gare sans cesse en rumeur couvre de grands espaces. Sur les coteaux, de jolies maisons ouvrières, blanches et gaies, animent le tableau. C'est Saint-Sulpice-Laurière, où les chemins de fer de Montluçon et de Poitiers viennent rejoindre la grande ligne de Paris à Toulouse[2].

Avant les voies ferrées, Saint-Sulpice était un hameau de quelques feux ; les services multiples de la gare en ont fait l'embryon d'une ville. Actuellement, les nouveaux quartiers habités par les mécaniciens, les chauffeurs, les serre-freins, les chefs de train, les hommes d'équipe, n'ont pas encore formé un noyau ; mais, peu à peu, les habitations éparses se soudent. En dehors des marchands de vins et des aubergistes, il n'y a guère ici que les agents du chemin de fer.

Je suis descendu à Saint-Sulpice pour aller visiter Grand-Bourg-de-Salagnac et Bénévent. La route est plus longue que celle de Vieilleville,

---

1. Sur les monts d'Ambazac, voyez la 28e série, chap. III.

2. La ligne de Poitiers se détache au delà de la Gartempe, à dix kilomètres de Saint-Sulpice.

mais elle me fait passer par Chamborand, dont le nom brille d'un si grand éclat épisodique dans notre histoire militaire. C'était un seigneur du village, ce colonel de Chamborand qui, jusqu'à la Révolution, fut à la tête d'un de nos plus glorieux régiments de hussards.

A la sortie de Saint-Sulpice, le chemin côtoie un étang dont les eaux échappées à la roue d'un moulin tombent en cascade sur un lit de rochers. Le petit lac est charmant ; ses rives sinueuses, les châtaigniers groupés ou épars qui s'y mirent, les collines qui l'encadrent, même les fumées de la gare s'élevant lentement dans le ciel, composent un tableau d'une mélancolie pénétrante.

Les talus du chemin se revêtent de bruyères roses. La campagne est variée par le mélange de la lande et des cultures. Des petits prés s'abreuvent de l'eau des sources ; sur les chaumes se montrent des touffes de fougère que la charrue n'a pu extirper et que la faux n'entama point ; entre les châtaigneraies tapissées d'un gazon ras, s'étendent les champs de raves et de maïs-fourrage. Dans ce calme paysage, apparaît le petit bourg de Laurière, chef-lieu d'un canton de la Haute-Vienne : quelques maisons autour d'une vaste place plantée de marronniers et d'un grand tilleul taillé en pyramide, une église curieuse par

son toit couvert en bardeaux. Des façades sont tapissées de pampres, de grands vergers font ceinture au village. L'église possède un reliquaire provenant, dit-on, de cette abbaye de Grandmont dont les moines furent, au Moyen-Age, d'admirables et habiles émailleurs.

Une fois Laurière dépassé, les horizons s'agrandissent, on découvre un immense panorama s'étendant jusqu'au massif des Trois-Cornes et aux montagnes plus lointaines encore du pays de Boussac. Des ravins profonds se creusent, sur les collines des hameaux se détachent, tout blancs, révélant le bien-être apporté par le travail des maçons à Paris. Si les blés sont rentrés, il reste encore le sarrasin étalé en nappes blanches, à côté des roses étendues de bruyères fleuries et des carrés de topinambours, au feuillage d'un vert profond. Les troncs blancs des bouleaux se dressent dans les vaux solitaires.

Au sein de prairies irriguées avec soin, coule la riviérette d'Ardour, dont les eaux mutines se brisent contre les roches. Des troupeaux paissent dans les chaumes sous la garde de bergères ayant la tête abritée par une capeline de paille. Ces moutons de petite taille ne sont pas seuls à animer le rustique tableau : des bœufs et des vaches au pelage fauve, de formes élégantes et

fines, pacagent dans la lande en compagnie de porcs rosés.

Pas d'habitations au long des chemins ; cependant voici le hameau de Paulhac[1], groupé autour d'une église à lourde tour carrée. Il dut y avoir quelque prospérité jadis. L'église possède une élégante chapelle et la Renaissance a laissé une maison charmante, bien que défigurée par les besoins modernes. Paulhac est un gros centre pour cette région où les chefs-lieux de communes populeuses n'ont souvent que quelques feux ; cependant il dépend de Saint-Étienne-de-Fursac et n'a pas d'existence municipale propre.

Le sol s'abaisse vers la vallée étroite où la Gartempe, encore ruisseau, étincelle entre les prés. Dans un évasement dominé par une falaise à pic, sont les deux bourgs de Saint-Étienne et Saint-Pierre-de-Fursac, séparés seulement par le mince ruban du cours d'eau. Le site est beau : sur la falaise de Saint-Pierre se dresse une grande villa, simili-castel féodal de Toscane par sa haute tour carrée à galerie, avec lanterne et campanile. A côté monte, très grêle, la haute flèche de l'église. Saint-Étienne possède un massifc locher.

---

1. Comme le Paulhac d'Auvergne, on prononce *Pauillac* : l'*h* dans ces contrées est toujours une *l* mouillée.

Les deux centres ne font en réalité qu'un même bourg ; leurs habitants sont loin de se témoigner l'hostilité habituelle entre villages jumeaux, des affiches annoncent la *fête d'union* de Saint-Pierre et de Saint-Étienne.

La tradition veut qu'il y ait eu là une ville importante, Fursac, détruite par les Normands. De cette cité il ne reste aucune trace, mais tout autour il y a beaucoup de ruines de châteaux forts. Un de ces débris domine le hameau de Chabanne. Ce fut la terre familiale de l'illustre race des Chabanne-La Palice qui a donné tant de vaillants serviteurs au pays.

La Gartempe, roulant des eaux transparentes, malgré la teinte rouillée qu'elle doit aux granits, traverse un pays égayé par la variété des cultures, les grands blocs de rochers et les formes imprévues des hauteurs. Le donjon de Chamborand se dresse au loin comme pour contempler encore cette région qu'il commanda jadis. Vallée de la Gartempe, vallon du Péroux, laissent un souvenir heureux ; ce sont d'aimables choses.

A mesure que l'on remonte, il y a plus de grâce et de fertilité. Un instant, par une échancrure, se montre la fière silhouette de la ville de Bénévent.

Voici Chamborand, dans un site où les amon-

cellements de blocs de granit forment de curieux accidents ; partout les blocs se hérissent sous les châtaigniers et les chênes, envahis et enveloppés par la fougère et la bruyère où vaguent les porcs, de carnation si délicate, que l'on croirait voir le sang vermeil courir sous la peau.

Chamborand est un bien petit village, humble à souhait ; l'église n'est qu'une chapelle avec un campanile d'ardoises, et entourée de chaumières. A l'écart, sur une butte, en vue de vastes et vertes campagnes, se dresse le donjon.

Ce n'est plus qu'une ruine, peut-être en était-il déjà ainsi quand M. de Chamborand donna le nom de ce hameau perdu de la Marche au régiment de hussards formé par le Hongrois Esterhazy et dont il avait reçu le commandement. Le 2e hussards, jadis Chamborand, n'est sans doute jamais venu saluer ces ruines ignorées.

Le chemin court solitaire ; les hameaux sont proches mais invisibles, car ils se cachent sous les châtaigniers. Si l'on va jusqu'à eux, on trouve les maisons rustiques, couvertes de chaume, ayant chacune le petit lopin de chanvre qui permettra de préparer la toile du ménage, comme au temps lointain où les marchands de confections, aujourd'hui si nombreux dans la Creuse, étaient inconnus. Entre deux de ces hameaux, l'Age-du-

Seigneur et le Moulletier, on a soudain un panorama superbe sur le Grand-Bourg, groupé au fond de la vallée de la Gartempe, autour de son clocher blanc, aux sombres contreforts de granit. Les petits monts, depuis les Trois-Cornes jusqu'au puy de Gaudy, barrent l'horizon. Sur une des crêtes apparaissent les ruines de Montaigut-le-Blanc. Bénévent se montre, chaudement éclairé par le soleil couchant.

Le site de Grand-Bourg est un des plus intéressants de cette partie de la Creuse. Le cirque des petits monts, les cultures bien soignées, la verdure puissante des châtaigneraies, le val profond où se tord la Gartempe naissante, composent un tableau d'une grâce intime. Au sommet d'une haute et abrupte berge de la rivière, le hameau de Salagnac entoure les ruines d'une forteresse qui appartint au vaillant Xaintrailles, un des fidèles compagnons de Jeanne d'Arc.

Grand-Bourg essaime la plus grande partie de ses 3.500 habitants[1] sur un vaste territoire, de chaque côté de la Gartempe et jusqu'au ruisseau de Péroux, qui forme dans une étroite vallée un des plus beaux étangs du pays. Il reste 700 âmes à peine dans ce bourg qui a des allures de petite

1. Exactement : 3.317.

ville. Au centre, l'église a gardé deux souvenirs intéressants : un tilleul à la grande ramure, sous lequel les fidèles se réunissaient à la sortie de l'office, et un bloc énorme de granit, grossièrement taillé, prolongé par une sorte de bec auquel des degrés permettaient d'atteindre : c'était le montoir indispensable à l'époque où toutes les courses se faisaient à cheval. L'église, construite en granit, est un bel édifice roman retouché à l'époque ogivale. Les hautes et étroites fenêtres laissent à peine pénétrer la lumière. Un tombeau passe pour celui du fondateur de l'édifice.

Aucune industrie, mais Grand-Bourg est le centre d'approvisionnement d'une région rurale.

Plus considérable comme groupe réel de population est Bénévent-l'Abbaye. Pour ces contrées, c'est la *ville ;* il y a là près de 1.600 habitants agglomérés. La route de Grand-Bourg y conduit à travers un pays couvert, dont les clairières sont bien cultivées. Je le parcours à l'heure crépusculaire. Le tableau est d'une inexprimable magnificence, mélancolique et solennelle. Les rayons du soleil dorent les monts lointains, accusent vigoureusement le ton sombre des châtaigniers, font étinceler comme des

cuivres les nappes de bruyère et donnent au sarrasin en fleurs l'aspect laiteux d'un lac de féerie. Dans un val, le grand étang formé par le Péroux reflète le ciel enflammé. Ses petits



golfes pénètrent, mystérieux, entre les collines où les hameaux se blottissent sous les arbres. Des blocs de granit aux formes bizarres se dressent çà et là, évoquant l'idée de monuments mégalithiques.

Brusquement, Bénévent, jusqu'alors masqué par les collines, apparaît dans cette lumière douce et comme tremblante jetée par le soleil à son déclin. C'est un décor magique; les toits fauves, la vaste église surmontée d'une lourde tour et dont le chœur est recouvert d'un dôme portant une lanterne ouvragée, composent peut-être le plus beau paysage citadin de la Marche. Les moines qui vinrent asseoir leur moutier sur cette sorte de col entre la Gartempe et l'Ardour étaient gens de goût.

L'abbaye fut fondée pour recevoir les reliques de saint Barthélemy, amenées de cette ville italienne de Bénévent qui devint capitale de la fugitive principauté créée pour Talleyrand. En l'honneur de cette origine, le site, alors appelé Segondelas, prit le nom de Bénévent-l'Abbaye. Jusqu'à la Révolution, les Augustins y résidèrent. Le monastère, en partie conservé, a été aménagé pour les services municipaux; il domine en terrasse des pentes d'où la vue est fort belle sur le vallon de Péroux et les hauteurs de Chamborand. Une porte de la Renaissance, très gracieuse, est le seul ornement de cet édifice lourd et sans caractère.

Bénévent doit surtout son attrait au site vraiment superbe et aux grands horizons que l'on

découvre de ses promenades. Vers le nord, c'est tout le plateau verdoyant et accidenté, creusé de vallons où dorment des étangs, jusque bien au delà de la Souterraine. A l'est, c'est le massif des Trois-Cornes; au sud, par delà ce plateau de la Marche qui s'élève en gradations insensibles vers les hauteurs de Gentioux et de Millevaches, se montrent parfois les monts d'Auvergne. Aussi quelques touristes ont-ils choisi Bénévent pour résidence d'été, attirés par le bon marché de la vie, l'air pur respiré à cette altitude de plus de 500 mètres et par les belles campagnes voisines. Les excursions de cette petite colonie s'étendent jusqu'aux belles gorges du Taurion, vers Châtelus-le-Marcheix, dont le château en ruines domine à pic l'abîme, profond de 60 mètres, au fond duquel bondit le frais torrent peuplé de truites.

La ville elle-même a peu d'intérêt. Une grande maison moderne a été flanquée d'une tour qui, à distance, s'harmonise avec ce tableau à demi monastique, à demi féodal, d'une silhouette vaguement florentine.

Peu d'industries; l'élevage, très important dans le pays, alimente une douzaine de boucheries qui abattent le bétail pour envoyer les morceaux de choix à Paris. Les peaux sont trai-

tées sur place dans trois tanneries occupant ensemble une cinquantaine d'ouvriers.

A travers de belles campagnes boisées, des routes conduisent aux gares de Marsac et de Vieilleville par lesquelles se fait l'actif commerce de cette mignonne cité qui, avec ses 1.641 habitants agglomérés, est au 7ᵉ rang des agglomérations de la Creuse et dépasse ainsi Boussac, chef-lieu d'une sous-préfecture, et Chambon, chef-lieu de circonscription judiciaire.

XIX

DU TAURION A LA MAULDE

Saint-Dizier. — Les mines de Bosmoreau. — Bourganeuf. — La tour de Zizim. — Industries locales. — La cascade de Jarraux. — L'agriculture dans la vallée du Taurion. — De la Ganne-Molle à la Maulde. — Le Compeix et son granit.

Royère. Juillet.

Peut-être la Marche, si belle et pittoresque avec ses grands châtaigniers, ses landes, ses étangs et ses blocs de granit moussus, a-t-elle pour le voyageur le défaut d'être toujours la même.

On n'y a pas les surprises de la grande montagne, ni celles des vallées calcaires où l'imprévu surgit à chaque pas. L'absence de villes populeuses et même l'extrême rareté des petites villes et des gros bourgs prive de l'intérêt offert par les centres d'habitation. Certes, il y a beaucoup de ruines féodales, mais la plupart sont enfouies sous les châtaigniers. Cependant chaque hameau de quelques feux, chef-lieu d'une commune si

peuplée que les auteurs en font volontiers des villes, possède une de ces églises romanes ou des premiers temps de l'ogive, dont se peuplèrent tout le Centre et le Sud-Ouest de la France. Saint-Dizier, le seul village de la route, entre Bénévent et Bourganeuf, offre ainsi au passant une église du XIIIe siècle.

Saint-Dizier est assis entre deux vallons allant au Taurion, à travers une contrée très boisée qui recèle des richesses minérales incomplètement exploitées encore. La houille, reconnue sur plusieurs points, donne lieu à la petite exploitation de Bosmoreau qui fournit au chemin de fer un trafic appréciable. Les 14.000 tonnes extraites annuellement sont presque toutes expédiées par cette voie. 124 ouvriers ont été employés en 1900 sur la concession. Il est probable que l'on trouvera un prolongement de ce gisement houiller, car il y a sur l'autre rive du Taurion, à Bouzogle, des affleurements qui ont fait concéder une mine il y a une quarantaine d'années. Mais aucun travail n'a été fait depuis cette époque, malgré les vœux exprimés par le conseil général[1].

---

1. Les concessionnaires ne se présentent pas, estimant la couche trop faible, et l'État résiste aux demandes d'exploitation directe par ses soins.

Les mines de Bosmoreau sont ouvertes dans le grand méandre formé par le Taurion au sein d'un superbe paysage. On est ici en vue des plus hauts sommets de la Marche, formant limite entre cette province et le Limousin, région d'énormes croupes et de hauts plateaux à travers lesquels les torrents se creusent des vallées d'une grande profondeur. Les eaux abondent ; aussi le cours du Taurion offre-t-il quelque vie industrielle partout où les gorges ne sont pas trop resserrées. C'est une des premières régions de France où l'on ait appliqué, sur une échelle un peu étendue, les procédés de transport de la force électrique.

La capitale de cette contrée, Bourganeuf, doit sa réputation à l'un de ces événements historiques qui frappèrent l'esprit des populations. Le château des chevaliers de Saint-Jean y reçut un prisonnier illustre : Djem ou Zizim, frère et rival de Bajazet II, qui avait eu foi dans la loyauté des Chrétiens en se confiant à eux. Cette aventure douloureuse est encore présente à tous les esprits. Malgré les siècles écoulés, la tour principale du château s'appelle toujours « la tour de Zizim ».

Le château a fait naître la ville, le *bourguet neuf;* attirés par la sécurité offerte au commerce

à ce croisement de chemins, les habitants furent bientôt nombreux. Ce n'étaient que de petits marchands ; ils n'ont pas doté la cité de ces édifices publics ou privés qui donnent tant de charme à la plupart des villes du Moyen-Age. Pourtant le site se prêtait à merveille au décor : le Taurion et la Ganne-Molle se réunissent à l'extrémité d'une haute, étroite et irrégulière péninsule.

Le château occupe le rebord de la terrasse ; les approches, fossés et contrescarpe sont devenus une promenade plantée d'arbres touffus d'où l'on domine le calme paysage de la vallée profonde. En dépit des siècles et des modifications apportées par eux, la demeure des chevaliers de Saint-Jean a gardé fière mine et reste l'ornement de la petite ville. Une des tours, trop restaurée, se dresse sur la place principale, à côté de l'hôtel de ville et de l'église dont le beau clocher octogonal se montre au-dessus des toits.

A l'extrémité de la terrasse se dresse la tour où la tradition place la prison de l'infortuné Zizim. C'est un des plus beaux spécimens de l'architecture militaire au quinzième siècle. Elle est encore intacte avec ses murs en bossage, ses créneaux, son toit aigu, comme escaladée par des guettes à mâchicoulis.

Sans ces débris de la forteresse des hospitaliers, Bourganeuf n'aurait aucun intérêt. En dehors des quelques rues en pente dont les mai-



sons à toits rouges semblent dégringoler vers la gare, il n'y a guère qu'une longue rue banale, bordée de bâtisses plates et, de l'autre côté d'un ravin où coule l'étroit ruisselet de la Ganne-Molle,

un embryon de quartier neuf où se dresse la classique façade du Palais de Justice, dont l'architecte ne s'est pas mis en frais d'invention. Une fontaine monumentale d'un parfait mauvais goût *orne* une place herbeuse où vaguent des porcs.

Dans ce quartier plus endormi encore que le reste de la ville, se dresse une vieille petite chapelle très restaurée ; une pierre porte la date de 1191. La façade et l'un des côtés ont gardé l'aspect sévère et fruste de l'époque romane, mais l'autre côté a reçu des baies ogivales.

Si les maisons de Bourganeuf sont de maussade architecture, la plupart s'égaient de plantes fleuries et des espaliers de vigne entourent les fenêtres. On doit avoir le goût des fleurs ici, car j'ai trouvé un marché d'horticulteurs sur la place.

Une chapelle moderne de style ogival, trop fouillée, semblable à quelque pièce montée, marque la sortie de la ville par la route de Guéret. C'est Notre-Dame-du-Puy, où l'on vient en pèlerinage.

Bourganeuf est un petit centre industriel intéressant par son isolement loin des grandes agglomérations. Il y eut jadis une importante fabrication de chapellerie ; elle a succombé, me

dit-on, par suite de la concurrence que lui faisait l'usine de Bort dans la Corrèze [1].

D'autres ateliers sont venus s'installer dans les bâtiments de la manufacture. Une maison de tapisserie d'Aubusson tente d'y implanter cette fabrication; un tailleur de pierres fines y emploie une vingtaine de diamantaires.

Le plus grand établissement est une fabrique de porcelaine commune où travaillent une centaine d'ouvriers. Dans la vallée, le Taurion fait mouvoir deux fabriques de papier de paille, industrie très prospère dans le Limousin, grâce à l'abondance de la paille de seigle. La chapellerie n'est pas complètement morte, quelques ouvriers, ne voulant pas quitter leur ville natale, se livrent au foulage dans de petits ateliers.

Bourganeuf est éclairé à la lumière électrique. Elle a cela de commun avec nombre de petites villes, mais elle jouit de quelque réputation dans le monde où l'on vit de *watts,* de *volts* et d'*ampères,* parce que son installation de lumière et de force fut une des premières accomplies. Pendant quelques années, on se borna à recevoir le courant pour la lumière ; en 1895, on transforma le système de transport pour charger des bat-

1. 32e série du *Voyage en France.*

teries d'accumulateurs et fournir la force motrice à une des papeteries. Cette installation fut une date dans l'emploi des courants triphasés.

La force motrice est fournie, à 14 kilomètres de Bourganeuf, par une des plus belles cascades de la France centrale, formée par la Maulde près du moulin de Jarraux, au-dessous de Saint-Martin-le-Château.

La Maulde n'est pas un affluent du Taurion, elle coule sur l'autre versant des monts de Bourganeuf, pour aller rejoindre la Vienne en amont de Saint-Léonard. La petite ville va donc puiser la force et l'énergie à une rivière autre que la sienne.

Elle ne demande pas la force au courant principal qui tombe d'une seule plongée dans l'abîme du Gour de Jarraux, profond de 15 mètres, mais à une des cascatelles voisines.

Si Bourganeuf ne semblait pas un « bout du monde », si Saint-Martin-Château n'était pas à une distance si grande, peut-être ce beau site où les grands rochers, les arbres, les colonnes de poussière irisée montant de la gorge font un tableau si complet, attirerait-il les visiteurs. Toute la vallée de la Maulde où la rivière se tord sans cesse en méandres est fort curieuse. Mais

elle est presque déserte et bien rarement longée par des chemins.

Autant les bords de cette petite rivière sont tourmentés, autant les plateaux où naissent ses premières eaux sont tristes et nus. J'ai voulu les parcourir et j'en rapporte une des plus mélancoliques impressions que j'aie ressenties. Pauvre pays de landes et de tourbières qui disparaissent l'hiver sous l'épais manteau des neiges !

Cet aspect parfois lugubre, toujours morose, des hauts plateaux marchois est d'autant plus saisissant que la vallée du Taurion, sorte de fossé limitant cette région, est, avec la vallée de la Maulde, une de celles de la Creuse où l'agriculture fait le plus de progrès. Le rapport sur les primes d'honneur en 1886 signale surtout des cultivateurs ou des agronones habitant l'arrondissement de Bourganeuf. Le lauréat de la prime d'honneur, M. du Authier, exploite son beau domaine de la Baconnaille près d'Auriat, à la lisière même des misérables landes de Royère. Cette terre est une des plus belles du Centre : elle comprenait il y a quinze ans 224 hectares labourables, 243 hectares de prairies ou de pâturages, 4 de parcs ou de jardins, 300 de bois, 200 de

châtaigneraies ou de bruyères. Ces dernières disparaissent peu à peu, pour faire place à des prairies et à des bois. Des capitaux considérables ont été consacrés à l'aménagement des eaux, sans lesquelles, en de tels sols, les prairies seraient impossibles ou de médiocre rendement, aussi en quarante ans avait-on doublé la quantité de bétail que pouvait nourrir la propriété. Lorsque M. du Authier reçut la haute et légitime récompense que lui accordait le jury, les quinze métairies de la Baconnaille possédaient 300 bœufs ou vaches de races limousines, 1.400 moutons, 50 porcs ou truies et autant de porce'ets.

Les résultats sont d'autant plus remarquables que les terres de cette contrée se prêtent peu à la culture du froment, malgré la pratique régulière du chaulage. Les céréales étaient surtout le seigle et l'avoine. La commission fut émerveillée par les belles récoltes de trèfles, de maïs-fourrage, de pommes de terre, de raves, de betteraves, de rutabagas et de topinambours.

M. du Authier possède des capitaux qui lui ont permis de mener à bien cette œuvre, mais la même contrée voit de simples travailleurs obtenir à force de labeur de belles récoltes sur des landes rocheuses. Ceux là sont le plus souvent des maçons, dont l'ardeur a fait des apôtres. En voici

un, M. Jean Saugère, propriétaire de 14 hectares de bruyères qui, pendant vingt ans, à chaque retour annuel de Paris, a défriché, déroché et créé un beau domaine, ne songeant à s'élever pour lui-même une maison qu'après avoir constitué ses champs et ses prés. Un autre maçon, M. Gayaud, a montré de telles qualités et une si vive intelligence, qu'un propriétaire de Saint-Priest-Palus, près de Bourganeuf, lui donna à gérer un domaine de 280 hectares, divisé en sept métairies et qui est devenu un modèle de culture.

Je m'en tiens à ces exemples qui démontrent à l'évidence combien la Marche deviendra un pays agricole prospère, grâce aux économies des maçons et à la connaissance de plus en plus répandue des méthodes modernes de transformation et d'exploitation des terres.

En route pour les plateaux. J'ai pris place sur la patache grinçante qui fait le service de Royère. Il n'y a dans ce véhicule que trois maçons rappelés au pays pour affaires et que l'on ne devinerait pas pour tels, tant ils ont linge et vêtement cossus ; puis deux mamans habitant Paris et venant confier leurs enfants aux grands-parents résidant dans une métairie. Tout ce monde, malgré l'habitat dans la capitale, a conservé un

fort accent méridional; il semble s'accentuer à mesure que nous avançons, comme si l'air de la Marche produisait un effet de ressouvenance.

Pendant que mes compagnons de route causent avec de grands éclats de voix, je regarde se dérouler le panorama, de plus en plus grandiose à mesure que la route s'élève. Bientôt Bourganeuf est très bas, semblant se confondre avec le fond de sa vallée. Ses toits rouges s'étalent, dominés par la belle masse de la tour de Zizim, qui donne au tableau un caractère féodal si saisissant.

Le chemin monte en corniche dans le vallon de la Ganne-Molle, laisse à gauche Mansat, au bord de la petite plaine herbeuse qui fut un étang, à droite Faux-Mazuras sur sa calotte de granit et atteint Le Breuil, hameau dont j'ai déjà parlé à propos des migrations de maçons[1]. Désormais le pays est âpre et sévère; si les vues vers les monts qui séparent la Maulde de la Vienne sont amples et belles, le paysage immédiat est d'une mélancolie profonde. Des mamelons revêtus de bruyères et de mousses, des blocs de granit, de maigres bouquets de bouleaux et de hêtres se succèdent; au long de la

1. Page 216.

route se dressent de hautes bornes de granit, taillées à angles vifs, qui donnent l'impression de monuments celtiques.

Pas de hameaux, ils semblent se dissimuler dans les plis du sol. Une indication vicinale révèle seule le voisinage de Morterolle. Voici pourtant un coin moins monotone, c'est une gorge dont les flancs sont tapissés par le bois Laron. Aux deux côtés de la chaussée, des châtaigniers et des chênes forment avenue. Les clairières se hérissent de blocs de granit moussu. Plus loin, voici de nouveau les grands mamelons couverts de bruyère, condamnés à rester incultes jusqu'au jour où quelque maçon emploiera ses économies à les transformer en terres de labour et en prés. Mais il en faudrait, de ces maçons, pour détruire l'aspect de désert !

Les parties basses sont des marais où la tourbe abonde. Le cocher, un loustic, me dit en me montrant les tas noirs séchant au soleil :

— Voilà nos mines de charbon !

Entre ces coteaux sans vie, au bord d'un ruisseau dont les eaux vont à la Maulde, au point de jonction de plusieurs chemins, apparaît le hameau du Compeix : quelques maisons et auberges autour d'une église, petite, fruste, char-

mante et rébarbative à la fois avec ses allures de forteresse. C'est le centre principal de la commune de Saint-Pierre-le-Bost, dont le chef-lieu se blottit au loin dans la lande, entre de hauts mamelons entourés de ravins.

Le Compeix, par sa situation à la croisée des routes, est devenu un lieu de rendez-vous. Là s'arrête le courrier pour les bureaux de poste voisins; il y a deux écoles, là se réunissent les enfants pour le concours du certificat d'études et non à Royère, chef-lieu du canton, situé trop loin. Les gens du hameau sont très fiers de ces avantages, dont ceux de Royère sont navrés et même furieux. Dans ce bourg qui s'intitule ville, les dernières élections se sont faites sur ce privilège scolaire du Compeix. Les partisans d'une des listes menacent les habitants des pires dangers si l'on vote pour leurs adversaires: on leur enlèvera la perception, la recette de l'enregistrement et la justice de paix. Comme preuve, ces Jérémies signalent les examens du certificat d'études faits au Compeix et s'écrient : « Cela blesse le cœur! »

En attendant le jour bien lointain sans doute où Le Compeix, qui n'est même pas une commune, deviendra chef-lieu de canton, le hameau, tout proche de la Maulde, et à moins de deux

lieues de la cascade de Jarraux, offre un peu d'activité par l'exploitation des blocs de granit, dégagés de la terre et de la roche décomposée qui les enrobe. Cette pierre est fort belle ; taillée, elle est très monumentale. Aussi, malgré les difficultés des communications, est-ce là qu'on est venu chercher les matériaux pour deux grands édifices modernes de Limoges : l'hôtel de ville et la préfecture.

Au delà du Compeix, jusqu'à Royère, le pays est d'une indéfinissable tristesse : des bruyères, des prés tourbeux, le granit affleurant ou s'entassant, un ruisseau au cours indécis où la truite se joue. Un étang, quelques pins, un groupe de beaux arbres. font un moment évanouir cette impression. Au fond du tableau, sur un col, pointe le clocher de Royère. Des cultures asez étendues révèlent d'ailleurs l'approche d'un centre.

Encore un étang, très mélancolique celui-là, alimenté par un ruisseau clair, extrêmement sinueux, puis voici la « ville », très animée aujourd'hui. C'est la foire ; la foule. dans laquelle les femmes dominent. afflue de tous côtés.

XX

LE PLATEAU DE GENTIOUX

Royère. — Dans la montagne. — Les tourbières. — Le reboisement du plateau. — Moulin banal. — Gentioux. — Vue sur le plateau. — Faux-la-Montagne. — Le château de la Feuillade. — La Villedieu. — Dans la vallée de la Vienne. — Nedde et son château. — Arrivée à Eymoutiers.

Eymoutiers. Août.

Malgré ses prétentions citadines, Royère est un pauvre bourg dont la population agglomérée n'atteint pas 400 habitants. L'église, du XIIIe siècle, a perdu tout caractère par des réparations successives. Sans la foire qui remplit aujourd'hui les rues de petites boutiques à travers lesquelles se faufilent les vaches, les moutons et les enfants, je verrais un triste séjour. Pas d'hommes ou du moins fort peu dans cette foule, ceux que l'on rencontre ont dépassé la quarantaine ; tout le reste de la population masculine, dès la quinzième année, est à Paris ou à Lyon, dans cette dernière ville surtout.

Les magasins de Royère sont assez bien approvisionnés. Je me laisse conter par le garçon d'auberge qui attelle la voiture louée pour la visite du plateau, que les épiciers ont pour spécialité de fournir aux maçons rentrant de Lyon des bouteilles d'eau-de-vie et de liqueurs, des sacs de sucre et de bonbons que les émigrants apportent ensuite chez eux comme provenant de la grande ville. Le mot est toujours le même :

— Ça vient de Lyon. C'est du bon[1] !

Je ne suis pas resté longtemps à Royère. Le séjour manque un peu d'attrait. A l'hôtel, tenu par de braves gens, très accueillants, il est impossible de se tenir, tant buveurs et mangeurs font de tapage. Je me mets donc bientôt en route sur l'assurance que j'atteindrai Eymoutiers avant la nuit.

Mon conducteur, dès les dernières maisons, me montre les pauvres campagnes et me dit : « Voilà la Montagne ». C'est le nom donné dans le pays à ces plateaux mornes dont la hauteur au-dessus du bourg est cependant médiocre, 230 mètres pour les parties les plus élevées. Si j'ai bien compris le sens de ce mot *montagne*,

1. A Lyon, le populaire ne dit pas du bonbon, mais du bon : « Maman m'a donné du *bon* ».

cela veut dire contrée mouvementée et infertile.

La sortie de Royère ne répond pas à cette définition. La route, bordée de hêtres superbes, descend dans un vallon d'une grâce inattendue, où les prés sont d'une fraîcheur extrême. Au fond coule un ruisseau allant à la Maulde.

Cela est très animé aujourd'hui, par la foule qui se rend à la foire, les petites voitures conduites par des ânes, les bandes de moutons et de porcs.

L'oasis est rapidement achevée. Désormais le chemin ne quitte plus les bruyères, sauf en quelques fonds mis en culture. Beaucoup de mamelons et de crêtes ont pourtant perdu de leur aspect par des plantations de pins. L'initiative a été prise par un ancien notaire, M. Toumieux, qui a non seulement créé des bois, mais creusé des étangs et établi des prairies. C'est un saisissant exemple de ce que l'on pourrait faire de ces sévères solitudes.

Rares sont les habitations, cependant voici un hameau, le Villard, entouré de quelques cultures que la chaux a rendues productives. J'interroge un des rares habitants, il se lamente sur le prix de cet amendement. On paie la chaux 28 sous à Royère, elle n'en vaut que 16 à Bour-

ganeuf, et de Royère au Villard il y a encore des frais de transport. Évidemment, la difficulté pour la mise en valeur de ces immenses étendues de landes gît dans cette charge des charrois. Il faudrait amener à bas prix la chaux et les phosphates. Le chemin de fer en construction de Felletin à Ussel, celui de Bourganeuf à Felletin, que l'on voudrait voir transformer en ligne à voie étroite pour le prolonger de Saint-Léonard à Bourganeuf, Auzances et Clermont-Ferrand, amèneront un jour ces indispensables éléments de fertilité.

A un kilomètre du Villard, on entre dans le canton de Gentioux. C'est ici la « Montagne » dans toute sa misère. Un grand bassin, triste et désolé, tapissé de bruyères, s'étend jusqu'aux croupes supérieures qui séparent la Creuse de la Haute-Vienne. Çà et là quelques groupes d'arbres : chênes, hêtres, houx énormes, des sapinières régulièrement plantées. Un seul châtaignier se montre; à ces hauteurs, dans ce rude climat, l'arbre favori des régions limousines ne peut vivre s'il n'est l'objet de soins. Les rares champs cultivés sont clos de haies égayées par les baies rouges des sorbiers.

Le pays dut être très boisé autrefois ; il peut

imputer sa lugubre nudité à l'imprévoyance humaine, car dans les tourbières des bas-fonds on retire souvent des troncs d'arbres révélant l'ancien état des choses. Les plantations de pins et de chênes disséminées çà et là montrent ce que l'on obtiendrait en reconstituant les forêts perdues. Ces plateaux pourraient être une des grandes richesses de la France centrale, si l'on généralisait le reboisement entrepris par quelques-uns.

En attendant, le bois manque pour le chauffage, on ne brûle que de la tourbe. La saison pendant laquelle ce combustible peut être extrait étant celle où les maris sont absents, oblige les femmes d'accomplir ce rude travail. Chose singulière, elles sont arrivées à une dextérité inconnue aux hommes; celles qui font profession d'exploiter la tourbe sont réputées pour leur taille et leur force, on dirait que ce labeur effectué sous le soleil et le vent, au sein des marais, leur donne une santé plus vigoureuse.

La tourbe se vend, prise sur place, 6 fr. la voiture, plus 2 fr. de conduite. On évalue la durée d'une charge de tourbe comme équivalente à celle de 72 cordes de bois. J'ignore ce que vaut la corde dans la Marche : la corde usuelle est égale à 3 stères 84.

Les tourbières, près du pauvre hameau de Chaud-Couraud, sont parcourues par un ruisseau au lit encombré de rochers, sur lequel est un des plus humbles moulins que l'on puisse voir. Cette usine n'a qu'une pièce et une seule paire de meules. Elle appartient aux habitants du voisinage, qui viennent y moudre eux-mêmes leur blé au fur et à mesure de leurs besoins. Pas de meunier, pas de meunière, pas de cette petite vie rustique de poules, de canards et d'oies qui fait ailleurs le charme des ruisseaux solitaires. Les moulins banaux, dont je vois ici le premier exemple, sont très nombreux dans cette région, surtout sur l'autre versant du plateau de Millevaches, dans la Corrèze [1].

Voici des marques évidentes du travail humain. De nombreuses plantations d'arbres révèlent qu'un homme de cœur et de volonté a entrepris ce qui devrait être l'œuvre de tous. Le pin atteint déjà de belles proportions ; il est mélangé de chênes et de hêtres à qui le voisinage de quelques vieux et énormes échantillons de ces arbres respectés par la hache semble prédire force et vitalité. Les 2 kilomètres de route qui précèdent

---

1. Sur le plateau de Millevaches, voyez la 28e série du *Voyage en France.*

Gentioux montrent partout les jeunes plantations; elles deviendront forêt et feront disparaître la nudité et la tristesse du pays.

L'exemple a été donné par la famille Dupic. Trois générations se sont succédé dans cette œuvre. Les deux premières avaient créé, jusqu'en 1865, une surface de bois couvrant 40 hectares ; un autre Dupic a planté 100 hectares pendant les vingt années suivantes. Le rapporteur de la Commission du concours général disait, en concluant à décerner une médaille d'or à M. Dupic :

Ces bois, de diverses essences, chênes, pins sylvestres, pins noirs d'Autriche, sapins, épicéas, ont une végétation remarquable. M. Dupic ne s'est pas contenté de faire de nouveaux semis ; il a pris en outre le soin de garnir les vides produits par le temps et par les ouragans dans les anciens bois, et il a bordé de plantations nouvelles les chemins et les avenues.

La transformation est complète ; elle a donné une grande valeur à la propriété et un aspect gracieux à ces montagnes situées à près de 800 mètres d'altitude. Aussi l'exemple a-t-il porté ses fruits et de nombreux propriétaires voisins sont-ils entrés dans la voie si heureusement ouverte par trois hommes de progrès.

Le dernier mot n'est pas dit. Quand ces bois seront parvenus à l'époque de leur exploitation, les résultats frapperont les plus hostiles et peut-être verra-t-on la sylviculture devenir la forme

rationnelle de la vie agricole dans un pays où l'absence de l'homme réduit le travail possible au strict minimum. Des bois sur les parties



sèches, des prairies partout où l'on peut amener les eaux d'irrigation aujourd'hui perdues dans les tourbières et les marais, voilà l'avenir. Le jour où les maçons migrateurs le comprendront,

la transformation marchera à pas de géants et ce *toit des eaux*, qui a son faîte au plateau de Millevaches, deviendra une région agreste et charmante.

Aux abords de Gentioux, une belle hêtraie encombrée de superbes blocs de rochers moussus enveloppe un fond de vallon couvert de prairies verdoyantes. C'est un cadre délicieux; toutes les routes qui aboutissent à ce village perdu sur le plateau sont bordées d'arbres, dont le choix indique de la connaissance et du goût. J'y retrouve le pin du lord et l'épicéa, plus loin des érables, des hêtres et même des châtaigniers. Ces derniers, reconnaissants des soins dont ils furent l'objet, sont d'une belle venue. La plantation est particulièrement réussie au long de la route de Féniers, qu'elle transforme en somptueuse allée de parc.

Gentioux, malgré son rang de chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Aubusson, est un infime village, ne renfermant pas 200 âmes sur les 1.300 de la commune : une poignée de maisons robustement construites en granit. Deux grosses constructions, appelées châteaux, sont entourées de belles plantations.

Pour retrouver la lande, il faut aller sur la route

de Féniers. On ne tarde pas à revoir les vastes étendues de bruyères recouvrant les ondulations du sol. Afin de juger de ce misérable pays, je suis monté sur une croupe qui le domine à 859 mètres d'altitude. Cela ne semble rien à gravir, car on est à peine à 60 mètres au-dessus du village. Mais il faut monter à travers de hautes bruyères et des fougères encombrées de rochers. Là-haut, sont quelques champs de sarrasin étendant leurs nappes blanches, portées par des tiges rougeâtres.

De cet observatoire, on n'a ni la sensation de la montagne, ni la sensation du plateau. Ce sont de lourdes masses couvertes de brandes, avec des taches régulières formées par les champs où l'on a coupé le seigle et les carrés de pommes de terre et de blé noir. Cette nudité disparaît vers la limite, très proche, du Limousin et vers la vallée du Taurion. Les vues sont immenses sur la Haute-Vienne et le nord de la Marche, mais n'enlèvent rien à l'extrême mélancolie de cette région dénudée où Gentioux paraît pourtant sourire entre ses pinèdes et ses hêtraies naissantes.

Maintenant nous allons descendre à la Vienne. La route d'Eymoutiers, elle aussi, est bordée de beaux arbres. Les hêtres forment de grands bos-

quets qui font ressortir davantage encore la nudité du paysage ambiant. On voit s'entr'ouvrir des vallons pauvrement cultivés où l'on ne rencontre d'autres arbres que ceux, maigres et tristes, plantés aux abords des hameaux, comme Mouliéras et Chez-Gorre.

Bientôt, cependant, la grande végétation apparaît de nouveau, il y a même un bois assez vaste autour du hameau de Thézillot. La route est bordée de beaux sapins. Nulle part, dans les terres pauvres du Centre, il n'y eut d'essais plus saisissants que ceux-là pour la reconquête du sol par le bois. Toutes les essences y viennent à merveille. Du jour où l'on voudra employer utilement une petite partie des sommes gaspillées par le budget, on pourra faire ici d'autres Vosges.

Cette région, moins âpre, possède, sur le versant de la Vienne, le bourg le plus considérable du plateau, le seul même méritant ce nom de bourg, c'est Faux-la-Montagne, où sont agglomérés 636 habitants et dont les nombreuses auberges et les magasins disent assez l'importance comme lieu de rendez-vous commercial. Chaque mois des foires considérables y appellent les populations de la Creuse et de la Haute-Vienne.

Le bourg est de prospère apparence ; ses mai-

sons sont de rude granit. L'église, fort humble, a pour clocher un pignon à deux ogives. Dans un vallon adjacent, au bord d'un ruisseau, le hameau de la Feuillade possède un château, peut-être celui qui donna son nom aux seigneurs d'Aubusson devenus ducs de la Feuillade. Deux maréchaux de France portèrent ce titre ; Paris doit à l'un d'eux la belle place des Victoires, où ce modèle des courtisans avait placé la statue de Louis XIV.

A partir de Faux, c'est une descente incessante vers la Vienne, au sein d'une verte vallée où s'amassent les eaux d'un étang et que bordent des sommets revêtus de bruyère. Le dernier village de la Creuse, La Villedieu, couronne une butte qui fut fortifiée. Les habitations très rustiques, l'église très simple, une allée de pins, de sapins et de chênes, composent un aimable tableau.

Bientôt nous voici dans la Haute-Vienne. Le ruisseau de la Feuillade fuit dans un val où babillent des moulins. Sur les pentes montent de nombreuses fumées : les paysans défrichent la lande et brûlent les bruyères dont les cendres donneront quelque fertilité au sol.

Le paysage prend de la grandeur. Voici une vallée étroite, mais profonde et rocheuse au fond

de laquelle une rivière déjà abondante roule avec bruit sur le granit ses eaux rouillées mais transparentes : c'est la Vienne. Le grand cours d'eau du Limousin et du Poitou est ce qu'il sera jusqu'à son entrée dans la molle Touraine, tantôt endormi en des biefs, tantôt coulant rapide dans un lit encombré de roches. Ses eaux peuvent s'accroître, il aura bientôt la largeur d'un fleuve, mais ce caractère de torrent ne persistera pas moins.

Un joli village, Nedde, s'étend dans ce beau site. Il garde un château qui fut sans doute une opulente demeure : sorte de doujon flanqué de pavillons à grands combles encore recouverts de bardeaux. De hautes cheminées de granit, une terrasse à balustres, un parc aux beaux ombrages frôlés par la Vienne apaisée, donnent du caractère au noble et mélancolique édifice. Le village possède une église charmante.

Au-dessous de Nedde, la Vienne, large dans son lit de roches, est adorable parfois, quand elle fuit sous un rideau d'arbres. Le châtaignier, qui avait disparu sur le plateau, reparaît, formant de beaux groupes. La route s'élève au-dessus de cette vallée aimable, pleine de la rumeur des eaux et va traverser des collines de granit enfermant, telle une vasque, un étang aménagé en

nappe de fantaisie, avec des allées bien tenues. A l'issue du petit lac, si étincelant sous l'ombrage de ses grands arbres, une jolie habitation, mi-villa, mi-château, se mire dans les eaux. Cette coquette résidence annonce le voisinage d'une ville. A moins d'une lieue, voici Eymoutiers[1].

---

1. 28e série du *Voyage en France*.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers sont en caractères ordinaires.

Pour le département, se référer à ce nom, à sa place habituelle.

A

B

C

D

M

S

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

VI. — La Limagne Bourbonnaise.

VII. — Le Berceau des Bourbons.

VIII. — Des côtes Matras a la Sioule.

IX. — De la Sioule a la Bouble.

X. — Les Houillères de Commentry.

XI. — La Forêt de Tronçais et Montluçon.

XII. — Un tour en Berry.

XIII. — Entrée dans la Marche.

XIV. — Les Maçons de la Creuse.

XV. — La Tapisserie d'Aubusson.

XVI. — Au long de la Creuse.

XVII. — Les Trois-Cornes et la Sedelle.

XVIII. — Aux sources de la Gartempe.

XIX. — Du Taurion a la Maulde.

XX. — Le Plateau de Gentioux.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE
Pour les stations thermales de :

Chamblet-Néris **(Néris), Évaux-les-Bains,** *Moulins* **(Bourbon-l'Archambault),** *Saint-Éloy* **(Châteauneuf-les-Bains), La Bourboule, Le Mont-Dore, Royat,** *Rocamadour* **(Miers), Vic-sur-Cère**

Réduction de 50 p. 100 pour chaque membre de la famille en plus du deuxième.

Il est délivré du **15 mai au 15 septembre,** dans toutes les gares du réseau d'Orléans, sous condition d'effectuer un parcours minimum de **300 kilomètres** (aller et retour compris), aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des **Billets d'aller et retour de famille** de 1re, 2e et 3e classes, pour les stations ci-dessus indiquées.

Il peut être délivré au chef de famille titulaire d'un billet de famille et en même temps que ce billet, une **Carte d'identité,** sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Le chef de famille conserve le choix de la classe dans laquelle il pourra effectuer ses voyages à demi-tarif.

L'itinéraire à suivre pour ces voyages sera l'itinéraire inscrit sur le billet collectif ou un itinéraire plus court, sans arrêt en cours de route.

Exceptionnellement, le chef de famille peut être autorisé à revenir seul à son point de départ, à la condition d'en faire la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est délivré un coupon spécial pour son voyage de retour, lequel doit être signé par le titulaire avant usage.

Les billets sont établis par l'itinéraire à la convenance du public; l'itinéraire peut n'être pas le même à l'aller et au retour.

Deux enfants de trois à sept ans sont comptés pour un voyageur à place entière. Pour un seul enfant, ou un enfant en excédent sur un nombre pair, le prix est celui que paierait un voyageur à place entière.

La durée de validité des billets, à compter du jour du départ, ce jour non compris, est de 30 jours.

La durée de validité peut être prolongée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours. Chaque période de prolongation part de l'expiration de la précédente et donne lieu à la perception d'un supplément de 10 p. 100 du prix total du billet.

Les voyageurs ont la faculté de s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire; mais ils doivent faire apposer, à l'arrivée, dans l'un des cadres réservés à cet effet, le timbre de la gare où ils s'arrêtent.

SAISON THERMALE

La Bourboule, Le Mont-Dore, Royat, Néris-les-Bains, Évaux-les-Bains.

Prix des places au départ de Paris (trajet simple) **ou « vice versa »**

Des gares ci-contre aux gares ci-dessous ou vice-versa :	PARIS QUAI D'ORSAY			PARIS-PONT St-MICHEL			PARIS-AUSTERLITZ		
	1re cl.	2e cl.	3e cl.	1re cl.	2e cl.	3e cl.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
La Bourboule. . . .	50,85	34 30	22,35	50,60	34,15	22,25	50,40	34 »	22,20
Le Mont-Dore. . . .	51,40	34,70	22,60	51,20	34,55	22,50	50,95	34,40	22,40
Royat	56,45	38,10	24,85	56,35	38,05	24,80	56 »	37,80	24,65
Chamblet-Néris. . .	37,95	25,65	16,70	37,85	25,55	16,65	37,65	25,40	16,55
Evaux-les-Bains. . .	40,10	27,05	17,65	39,85	26,90	17,55	39,65	26,75	17,45

A l'occasion de la saison thermale, la Compagnie du chemin de fer d'Orléans organise chaque année un double service direct de jour et de nuit, qui fonctionne du **8 juin** au **20 septembre** inclus, par **Vierzon, Montluçon** et **Eygurande,** voie la plus directe et trajet le plus rapide entre **Paris** et les stations thermales de **La Bourboule** et du **Mont-Dore.**

Ces trains comprennent des voitures de toutes classes et, habituellement, des wagons à lits-toilette, dans chaque sens du parcours.

La durée totale du trajet est de dix heures environ dans chaque sens.

Aux trains express partant de Paris le matin et de **Chamblet-Néris** dans l'après-midi, il est affecté une voiture de 1re classe pour les voyageurs de ou pour **Néris-les-Bains,** qui effectuent ainsi le trajet entre **Paris** et la gare de **Chamblet-Néris** sans transbordement en six heures environ.

On trouve des omnibus de correspondance à tous les trains, à la gare de **Chamblet-Néris** pour **Néris** et *vice versa.*

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS EN AUVERGNE

ET DANS LE LIMOUSIN

AVEC ARRÊT FACULTATIF A TOUTES LES GARES DU PARCOURS

TARIF G. V. n° 5 (Orléans).

La Compagnie d'Orléans délivre, du *1er Juin au 30 Septembre,* des billets d'**Excursion en Auvergne** et dans le **Limousin**, valables pendant 30 jours, au départ des gares dénommées ci-dessous, ainsi qu'aux gares et stations intermédiaires, à prix réduits et comportant les itinéraires **A, B** et **C** déterminés comme suit :

Itinéraire A.

L'itinéraire **A** comprend :

1° Le parcours circulaire ci-après défini :

Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), **Évaux-les-Bains** (Bains d'Évaux), **Eygurande, La Bourboule** (Bains de la Bourboule), **Le Mont-Dore** (Bains du Mont-Dore), **Royat** (Bains de Royat), **Clermont-Ferrand, Largnac, Ussel, Limoges** (par Tulle, Brive et Saint-Yrieix, ou par Eymoutiers), **Vierzon;**

2° Le parcours aller et retour, entre le point de départ et le point de contact avec le circuit ci-dessus.

Le point de contact avec le circuit est **Vierzon** pour les points de départ **Paris, Orléans, Blois, Tours, Le Mans, Angers** et **Nantes; Saint-Sulpice-Laurière,** pour le point de départ **Poitiers; Limoges-Bénédictins,** pour le point de départ **Angoulême; Brive,** pour les points de départ **Périgueux, Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse.**

Itinéraire B.

L'itinéraire **B** comprend :

1° Le parcours aller et retour du point de départ (**Paris, Orléans, Blois, Tours, Le Mans, Angers** ou **Nantes**) à **Vierzon ;**

2° Le parcours circulaire ci-après défini :

Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), **Évaux-les-Bains** (Bains d'Évaux), **Eygurande, La Bourboule** (Bains de la Bourboule), **Le Mont-Dore** (Bains du Mont-Dore), **Royat** (Bains de Royat), **Clermont-Ferrand. Larguac, Vic-sur-Cère, Le Lioran, Arvant, Figeac, Rodez, Decazeville, Rocamadour** (Padirac et Miers), **Brive, Limoges** (par Saint-Yrieix ou par Uzerche), **Vierzon.**

Itinéraire C.

L'itinéraire **C** comprend :

1° Le parcours circulaire ci-après défini :

Limoges-Bénédictins, Meymac, Eygurande, La Bourboule (Bains de La Bourboule), **Le Mont-Dore** (Bains du Mont-Dore), **Royat** (Bains de Royat), **Clermont-Ferrand, Largnac, Vic-sur-Cère, Arvant, Figeac, Rodez. Decazeville, Rocamadour** (Padirac et Miers), **Brive, Limoges** (par Saint-Yrieix ou par Uzerche) ;

2° Le parcours aller et retour, entre le point de départ et le point de contact avec le circuit ci-dessus.

Le point de contact avec le circuit ci-dessus est **Limoges-Bénédictins,** pour les points de départ **Poitiers** et **Angoulême; Brive,** pour les points de départ **Bordeaux** et **Périgueux; Capdenac,** pour les points de départ **Agen, Montauban** et **Toulouse.**

La durée de validité de ces billets (30 jours) peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant le paiement d'un supplément égal à 10 p. 100 du prix du billet.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

PRIX DES BILLETS :

GARES de départ.	POINTS DE CONTACT A et B.		1re CLASSE. A	1re CLASSE. B	2e CLASSE. A	2e CLASSE. B
			fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Paris	Vierzon		98 »	120 »	73 »	90 »
Orléans	Id.		86 »	108 »	64 »	81 »
Blois	Id.		86 »	108 »	64 »	81 »
Tours	Id.		91 »	113 »	68 »	85 »
Le Mans	Id.		103 »	123 »	77 »	94 »
Angers	Id.		103 »	123 »	77 »	94 »
Nantes	Id.		113 »	133 »	87 »	104 »
	A	**C**	**A**	**C**	**A**	**C**
Périgueux	Brive	Brive	86 »	81 »	64 »	60 »
Poitiers	St-Sulpice-Laurière	Limoges-Bénédictins.	91 »	91 »	68 »	68 »
Angoulême	Limoges-Bédédictins.	Id.	91 »	86 »	68 »	64 »
Bordeaux	Brive	Brive	98 »	98 »	73 »	73 »
Agen	Id.	Capdenac	98 »	91 »	73 »	68 »
Montauban	Id.	Id.	98 »	86 »	73 »	64 »
Toulouse	Id.	Id.	103 »	91 »	77 »	68 »

HOTELS DE LA COMPAGNIE D'ORLÉANS

A VIC-SUR-CÈRE ET AU LIORAN (CANTAL)

Ouverts du 1er Juin au 15 Octobre de chaque année.

L'Hôtel de Vic est au milieu d'un parc clos et boisé de six hectares, à côté d'une forêt. — Altitude : 740 mètres au-dessus du niveau de la mer. — A cinq minutes à pied de la station de Vic-sur-Cère. — Omnibus à tous les trains. — Voisin de l'établissement hydrothérapique et de la source minérale. — Voisin d'un Casino avec troupe d'opérette et de comédie jouant pendant la saison. — Éclairage électrique dans toutes les chambres. — Grande salle à manger de 100 couverts. — Restaurant. — Billard. — Grande vérandah fermée de 40 mètres de longueur. — Distribution à tous les étages d'eau potable reconnue de pureté exceptionnelle par l'Institut Pasteur. — 55 chambres à un et deux lits. — Balcons. — Splendide vue sur la vallée de la Cère et sur la montagne. — Jeu de lawn-tennis — Bains dans l'hôtel. — Boîte aux lettres dans l'hôtel. — Télégraphe à la station et à la ville. — Location de voitures pour excursions. — La ville de Vic-sur-Cère, chef-lieu de canton, compte 1 700 habitants. — Église.

Un hôtel un peu plus petit, mais aussi confortable, est établi tout près de la station du Lioran, au milieu d'une forêt de sapins et de hêtres ; c'est un point tout indiqué pour une cure d'air et d'altitude (1 150 mètres) ; une grande route nationale parfaitement entretenue passe devant l'hôtel.

Par sa position au col même du Lioran, l'hôtel dessert la vallée riante de la Cère et la vallée abrupte et pittoresque de l'Alagnon.

Le Lioran est le centre de toute une série d'excursions et d'ascensions d'accès facile et qui peuvent être faites en une journée, aller et retour.

rendez-vous mondains de la foule, elles ne possèdent pas les neiges éternelles et les grands monts qui attirent des milliers de visiteurs dans les Alpes et dans les Pyrénées. Et pourtant elles recèlent des beautés de premier ordre qui, partout ailleurs, feraient affluer les voyageurs.

Peut-être les volumes que nous annonçons aujourd'hui auront-ils la bonne fortune d'attirer les visiteurs à ces contrées qui sont bien le cœur de la France, autant par leur situation géographique que par le rôle qu'elles jouèrent jadis. M. Ardouin-Dumazet, pour les décrire et les faire aimer, a écrit des pages qui seront sans doute définitives, comme on s'est plu à le dire d'autres parties de cette œuvre énorme qui s'appelle le **Voyage en France**.

La 27e série groupe le Bourbonnais, berceau des princes qui jouèrent un rôle capital dans le pays, et la Marche dont le nom évoque si faussement pour tous l'idée d'un pays misérable et à demi désert. Ce livre se rattache ainsi à la 1re série de cette description de la France moderne, remontant à dix ans, et à la 26e série publiée en 1901. Nevers, d'où M. Ardouin-Dumazet était parti pour cette longue visite de la patrie française, aujourd'hui patiemment achevée en ce qui concerne la récolte des notes et des documents, Nevers est l'objet du premier chapitre avec les petites villes de la basse vallée de l'Allier. Et aussitôt nous voici en Bourbonnais, pays ignoré aujourd'hui, mais qui mérita l'attachement de deux écrivains anglais de tournure d'esprit opposée : Sterne et Arthur Young. La capitale grandissante de la province et l'antique et somnolente cité de Souvigny sont « rendues » avec la grâce un peu sévère de leurs paysages.

Au delà des campagnes solitaires de la Sologne bourbonnaise, voici un coin du Morvan. Ensuite, par la vallée de la Besbre nous montons à la cité féodale de La Palisse et dans les montagnes de la Madeleine, coupées de gorges profondes et superbes, couvertes de forêts dont les eaux vont animer les campagnes de Vichy.

La grande station thermale et la plaine de Limagne, le pays de Bourbon-l'Archambault, les campagnes agrestes de Montmarault, les vallées de la Sioule et de la Bouble sont l'objet de pages attachantes. L'auteur nous conduit ensuite dans la noire région de Commentry et de Montbrison dont il dit le développement industriel et la puissance.

Cette zone de mines et manufactures confine à la Marche, pays qui

semblait peu se prêter à la description. Et cependant il y a là des chapitres d'un vif intérêt, tels les études sur l'émigration des maçons et la tapisserie d'Aubusson. Et comme M. Ardouin-Dumazet sait faire comprendre le charme à la fois mélancolique et sévère de ces campagnes où le granit se hérisse sous les châtaigniers et se dresse au long des rivières aux teintes rouillées! Ce sont Guéret, l'humble préfecture, La Souterraine aux grands marchés ruraux, le joli pays de Bénévent où l'infatigable voyageur va chercher le berceau de ce Chamborand qui donna son nom à nos premiers hussards et celui du glorieux maréchal de La Palisse. Cette visite de la Marche se termine sur le plateau de Gentioux, misérable terre de landes et de tourbières, qui « pourrait être d'autres Vosges » si son reboisement se généralisait.

Avec la 28e série, nous trouvons plus de lumière et de soleil, car les dernières pages conduisent dans cette contrée déjà embellie par le soleil du midi, où la Dordogne déroule son cours entre le Limousin et le Quercy. Mais le livre reprend le voyage par les terres de granit, les châtaigneraies et les prairies admirablement irriguées des bords de la Gartempe, de la Vienne et du Taurion. Voici les humbles villes de Bellac, du Dorat, de Magnac-Laval qui confinent au Poitou, d'où M. Ardouin-Dumazet nous mènera dans ces petits massifs des montagnes d'Ambazac et de Blond, d'un rôle géographique si médiocre, mais d'un si grand effet dans le paysage. Là commence l'extraction du kaolin qui a fait naître à Limoges une des plus belles industries d'art de notre pays et transformé la pauvre capitale du Limousin en métropole de la France centrale. Limoges, ses porcelaines, son activité s'y révèlent comme vitales pour l'économie politique de la Patrie.

Suivons maintenant la Vienne, formant au long de son cours une suite de paysages d'une rare beauté, elle conduit à Saint-Junien peuplée de mégissiers et de gantiers. Par un de ses affluents, nous allons visiter l'humble Rochechouart, et Chalus où tomba Richard Cœur de Lion. De là, toujours intéressés par un guide qui sait voir et faire voir, nous pénétrons dans le Bas-Limousin, visitant en chemin le plateau de Millevaches, que si peu de voyageurs ont eu la tentation de parcourir, et les petites montagnes des Monédières, et la vallée si curieuse de la Vézère, et la très pittoresque Uzerche dont chaque maison est un château flanqué de tours. Ce sont encore Tulle et sa vallée pro-

fonde, les campagnes de Donzenac, d'Allassac et d'Ayen qui alimentent jusqu'à l'Écosse de fruits et primeurs.

Dans les autres chapitres, voici Pompadour, nom pimpant qui évoque tout un régime; Ségur oublié dans son repli de l'Auvézère; l'opulente Brive devenue point central de communications, et les châteaux de Noailles et de Turenne qui rappellent de grandes époques. De Turenne nous remontons la Dordogne jusqu'aux confins de cette Auvergne où elle est née. Là encore, dans cette vallée qui serait célèbre si elle n'était en France, un nom illustre est évoqué, celui de Marbot.

Un troisième volume : le Bordelais et le Périgord, paraît en même temps. Celui-ci parle de pays plus connus, puisqu'il s'agit de la région de Bordeaux. Cependant, quand on aura parcouru ces pages, on sera surpris d'avoir appris tant de choses ignorées. Si Bordeaux n'était pas à découvrir, on verra que sur le vignoble fameux bien des choses encore peuvent être dites.

Puis c'est la grande lande du Médoc et ses lacs, la navigation et les bords de ce grand fleuve marin : la Gironde. Et le Périgord, ses bois de chênes, ses plantations de truffes, son désert de la Double, ses admirables vallées de la Nizonne, de la Dronne et de l'Isle. La Vézère avec ses grottes où vécurent nos plus lointains aïeux. Que de chapitres attachants et curieux !

Ces trois livres sont donc dignes de ceux qui ont paru jusqu'ici. A mesure qu'il avance dans sa tâche, le patriote qu'est M. Ardouin-Dumazet semble éprouver une passion plus profonde pour la terre de France. Aussi retrouvera-t-on, dans ces nouveaux volumes, avec plus d'intensité encore, les qualités qui ont fait le succès de cet ouvrage dont aucune littérature ne peut offrir l'équivalent.

Les récompenses n'ont pas manqué au **Voyage en France**. L'Académie française par deux fois, la Société des gens de lettres jugeant un de ses pairs, la Société de géographie et la Société de géographie commerciale de Paris ont couronné l'œuvre. Cette dernière lui a décerné la médaille de France, et son rapporteur disait :

« Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet !** Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son « **Voyage en France** », Œuvre encore inachevée, sans doute; mais fallait-il attendre

encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre? Aucun de nous ne l'a pensé.

« L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

« La plume est alerte, sans prétention; pas de phraséologie; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

« L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du XVIII[e] siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

« Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays: nous lui avons donné la médaille de France. »

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France,** la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier :

« M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement

sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage. »

Pour tous, le nom d'Ardouin-Dumazet et le **Voyage en France** sont désormais inséparables. Nous avons cité déjà le mot de ce professeur d'une de nos grandes Universités, disant qu'il voyait là pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et a ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une géographie dans le sens étroit de ce mot. C'est encore une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'Académie française, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans a l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française*.

Volumes parus :

1[re] Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amerique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallee de la Sarthe — ce que deviennent les Hêtres — la Fleche et le pays flechois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

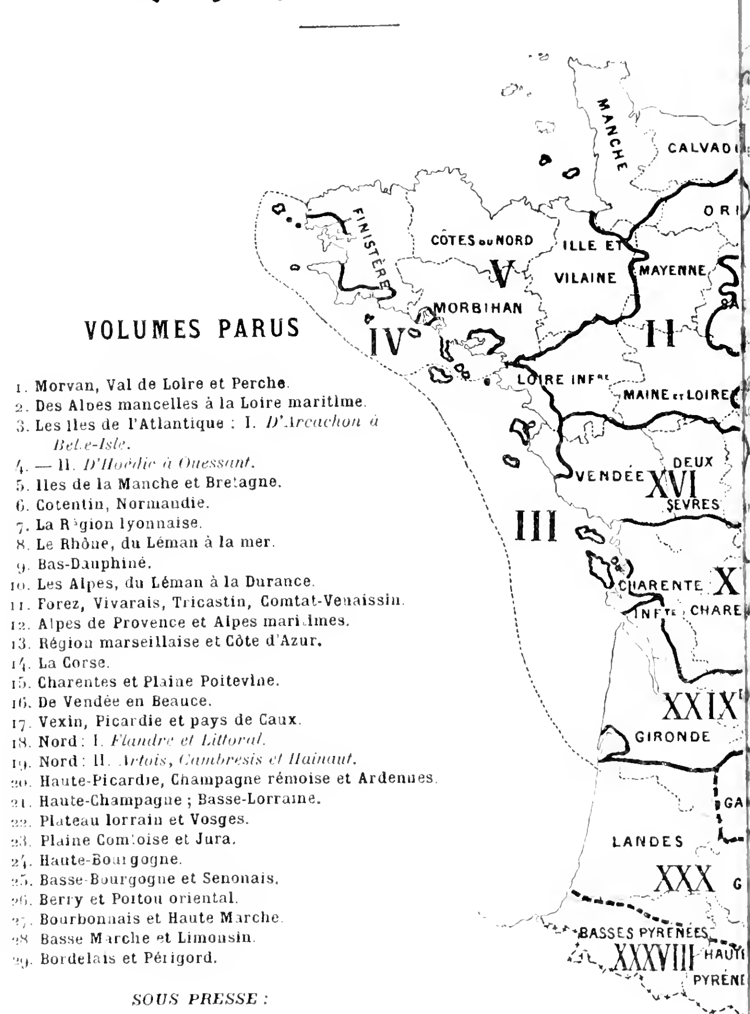
2[e] Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sable et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et epingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendeen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3[e] Série : I. D'ARCACHON A BELLE-ISLE. — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les iles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4[e] Série : II. D'HOËDIC A OUESSANT. — Ile d'Houat — La Charte des îles bretonnes — ile d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — archipel d'Ouessant : I. de Beniguet à Molène — II. l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes

Voyage en France

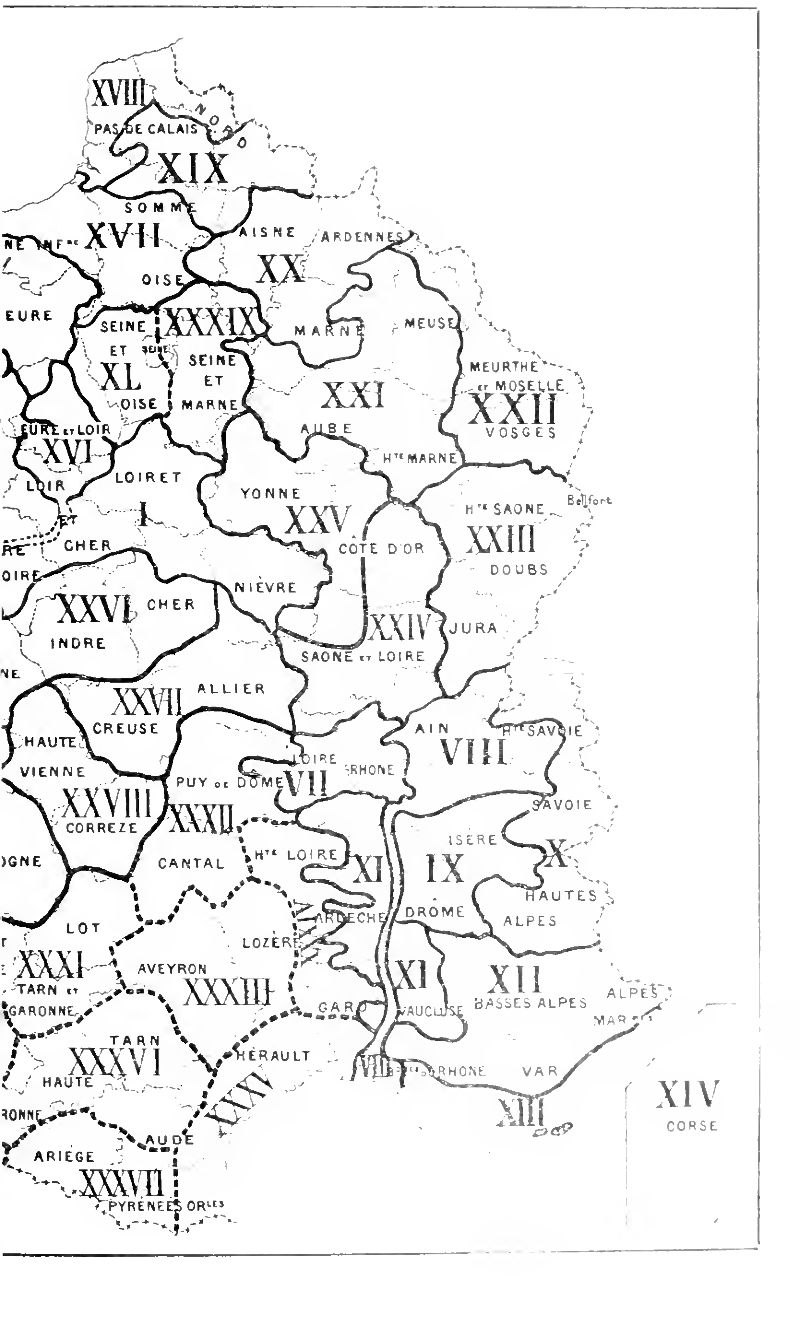


VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Cotentin, Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambresis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute Marche.
28. Basse Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.

SOUS PRESSE :

30. Gascogne.
31. Agenais et Quercy.



XVIII
PAS DE CALAIS
NORD
XIX
SOMME
XVII
AISNE
ARDENNES
XX
OISE
EURE
SEINE
ET
OISE
XL
XXXIX
SEINE
ET
MARNE
MARNE
MEUSE
MEURTHE
ET MOSELLE
XXI
XXII
VOSGES
AUBE
HTE MARNE
EURE ET LOIR
XVI
LOIR
LOIRET
I
CHER
YONNE
XXV
HTE SAONE
Belfort
XXIII
DOUBS
CÔTE D'OR
NIÈVRE
XXVI
CHER
INDRE
XXIV
JURA
SAONE ET LOIRE
ALLIER
XXVII
CREUSE
HAUTE
VIENNE
AIN
VIII
HTE SAVOIE
LOIRE
RHONE
VII
PUY DE DÔME
XXVIII
CORREZE
XXXII
SAVOIE
ISERE
HTE LOIRE
CANTAL
XI
IX
X
HAUTES
ALPES
DRÔME
LOT
LOZERE
XXXI
AVEYRON
XXXIII
XI
XII
BASSES ALPES
ALPES
MAR
TARN ET
GARONNE
GARD
VAUCLUSE
TARN
XXXVI
HAUTE
HÉRAULT
RHONE
VAR
XIV
CORSE
XIII
AUDE
ARIÈGE
XXXVII
PYRENEES ORLES

5ᵉ Série : **ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE.** — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6ᵉ Série : **COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX.** — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — tringlots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7ᵉ Série : **LA REGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ.** — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8ᵉ Série : **LE RHONE DU LEMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINE, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE.** — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e SÉRIE : **BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS.** — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le cheminu de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes — 357 pages avec 23 cartes.

10e SÉRIE : **LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE.** — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mout Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Devoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e SÉRIE : **FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN.** — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e SÉRIE : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le felibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan

à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — de l'archipel des Embiez aux gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cedratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — la fonderie nationale de Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — les eaux-de-vie de Cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault —

en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouet, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : FLANDRE ET LITTORAL DU NORD. — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moeres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir

d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : **HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES.** — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : **HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE.** — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : **PLATEAU LORRAIN ET VOSGES.** — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Luthiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : **PLAINE COMTOISE ET JURA.** — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — les horlogers de Besançon — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau —

Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les Pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — en Charollais — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : BASSE BOURGOGNE ET SENONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Chateauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : BOURBONNAIS ET MARCHE. — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — entre Sioule et Boulde — pays de Bourbon — houillères de Commentry — en Combrailles — Montluçon — le pays de Châteaumeillant — la petite Creuse — la Tarde et le

Cher — les tapissiers d'Aubusson — la grande Creuse — les maçons de la Creuse — la tour de Zizim — la basse Marche — les montagnes de Blond — de l'Issoire au Clain. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : LIMOUSIN. — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : BORDELAIS ET PÉRIGORD. — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre Deux-mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais.

30e Série : LA GASCOGNE.

31e Série : AGENAIS ET QUERCY.

Les prévisions de l'auteur sont dépassées, le **Voyage en France,** pour lequel nous annoncions trente-trois séries, atteindra quarante volumes. Voici le plan de l'ouvrage pour les dernières séries à paraître :

Sous presse :

32e. AUVERGNE.
33e. ROUERGUE ET GÉVAUDAN.
34e. VELAY ET GARDONNENQUE.
35e. LE GOLFE DE LYON.
36e. HAUT LANGUEDOC.
37e. PYRÉNÉES CENTRALES.
38e. PYRÉNÉES OCCIDENTALES ET PAYS BASQUES.
39e. PARIS ET L'ILE DE FRANCE, RÉGION DE L'EST.
40e. PARIS ET L'ILE DE FRANCE, RÉGION DE L'OUEST, AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ET UN TABLEAU DE LA FRANCE MODERNE.

Janvier 1903.

Les Éditeurs,

BERGER-LEVRAULT & Cie.

La Chine à terre et en ballon. Reproduction de 272 photographies exécutées par des officiers du génie du corps expéditionnaire et groupées sur 42 planches in-4 en phototypie avec légendes explicatives. 1903. Sous couverture imprimée . . . . **12 fr. 50 c.**
En un élégant portefeuille en percaline gaufrée or et couleurs, plaques spéciales. . . . . **15 fr.**

Jaunes et Blancs en Chine. — Les Jaunes, par J. Pene-Siefert, membre de la mission Paul Bert en Indo-Chine, délégué près la cour de Hué. 1902. Un volume in-12 de 514 pages, broché . . . . **3 fr. 50 c.**

Du Weser à la Vistule. *Lettres sur la marine allemande*, par Édouard Lockroy, député, ancien ministre de la marine. 1901. Un volume in-12, broché. . . . . **3 fr. 50 c.**

Mes Tournées commerciales aux pays scandinaves (1896-1900), par Prosper Ramon. 1901. Un vol. in-12, av. le portrait de l'auteur, br. **1 fr. 25 c.**

La Hongrie économique, par Guillaume Vautier. 1893. Volume in-8 de 400 pages, avec carte, broché . . . . **10 fr.**

Le Commerce français en Orient. La Serbie économique et commerciale, par Ren · Millet, ancien ministre de France en Serbie. Avec le concours du Mis H. de Torcy. 1889. Un volume in-8, avec 2 cartes, broché. **5 fr.**

Du Danube à la Baltique. Allemagne. Autriche-Hongrie. Danemark. Descriptions et souvenirs, par Gabriel Thomas. 2e édition. Un volume in-12 de 600 pages, broché. . . . . **3 fr. 50 c.**

Six semaines en Russie. Sites. Mœurs. Beaux-arts. Exposition de Moscou. Industrie. Finances, par Jacques Revel. 1894. Volume in-12, br. **3 fr. 50 c.**

A travers la Norvège. Souvenirs de voyage, par L. Margot. Un fort volume in-12, broché . . . . **3 fr. 50 c.**

Huit jours en Bosnie, par E. Meignen. 1897. In-12 avec photographies et dessins de G. Scott et A. Bloch . . . . **1 fr.**

L'Agriculture et les Questions sociales, par M. Darbot, sénateur, président du Conseil général de la Haute-Marne.

— Tome Ier. *La Crise agricole. — L'industrie chevaline. — Les Réformes démocratiques.* 1899. Un volume grand in-8 de 396 pages, broché . . . . . **5 fr.**

— Tome II. *La mévente du blé. — Le risque professionnel. — La taxe douanière sur les vins, etc., etc. — La police sanitaire des animaux.* 1901. Un volume grand in-8 de 650 pages, broché . . . . **7 fr. 50 c.**

Les Ennemis de l'Agriculture. *Insectes nuisibles, Maladies cryptogamiques, Altérations organiques et accidents, Plantes nuisibles*, par C. Rampon, préparateur au laboratoire agronomique de Loir-et-Cher. 1898. Beau volume in-8 de 416 pages, avec 140 figures, broché. . . . . **6 fr.**

Les Vignes. Recherches expérimentales sur leur culture et leur exploitation, par A. Müntz, professeur à l'Institut national agronomique, membre du Conseil supérieur de l'agriculture. 1896. Un volume grand in-8 de 581 pages, broché . . . . **12 fr.**

Traité pratique de Pisciculture. Exploitations des mares et étangs, par A. Peupion, inspecteur adjoint des forêts. 1898. Beau volume in-8 de 665 p., broché . . . . **7 fr. 50 c.**

Chasse et Pêche en France, par L. Boppe, ancien directeur de l'Ecole nationale forestière. 1900. Un volume in-12 avec figures et graphiques en couleur, relié en percaline gaufrée . . . . **4 fr. 50 c.**

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

Voyage en France



VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Îles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Îles de la Manche et Bretagne.
6. Cotentin, Normandie
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute Marche.
28. Basse Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.

SOUS PRESSE :

30. Gascogne.
31. Agenais et Quercy.


XVIII
PAS DE CALAIS
XIX
SOMME
XVII
AISNE
ARDENNES
XX
OISE
SEINE
XXXIX
MARNE
MEUSE
ET
XL
SEINE ET MARNE
OISE
MEURTHE ET MOSELLE
XXI
XXII
VOSGES
AUBE
Hte MARNE
LOIRET
YONNE
I
XXV
Hte SAONE
Belfort
CHER
COTE D'OR
XXIII
DOUBS
NIEVRE
XXVI
CHER
INDRE
XXIV
JURA
SAONE et LOIRE
XXVII
ALLIER
CREUSE
AIN
VIII
Hte SAVOIE
LOIRE
RHONE
PUY de DOME
XXVIII
CORREZE
XXXII
SAVOIE
ISERE
CANTAL
Hte LOIRE
IX
X
HAUTES ALPES
ARDECHE
DROME
LOT
XXXIII
LOZERE
AVEYRON
XI
XII
GARD
VAUCLUSE
BASSES ALPES
ALPES MARmes
TARN
XXXV
HERAULT
RHONE
VAR
XXXVI
XIII
XIV
CORSE
AUDE
RIEGE
PYRENEES ORles

